

ROGER DÉVIGNE

L'Atlantide




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, lda). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat: vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Roger Dévigne

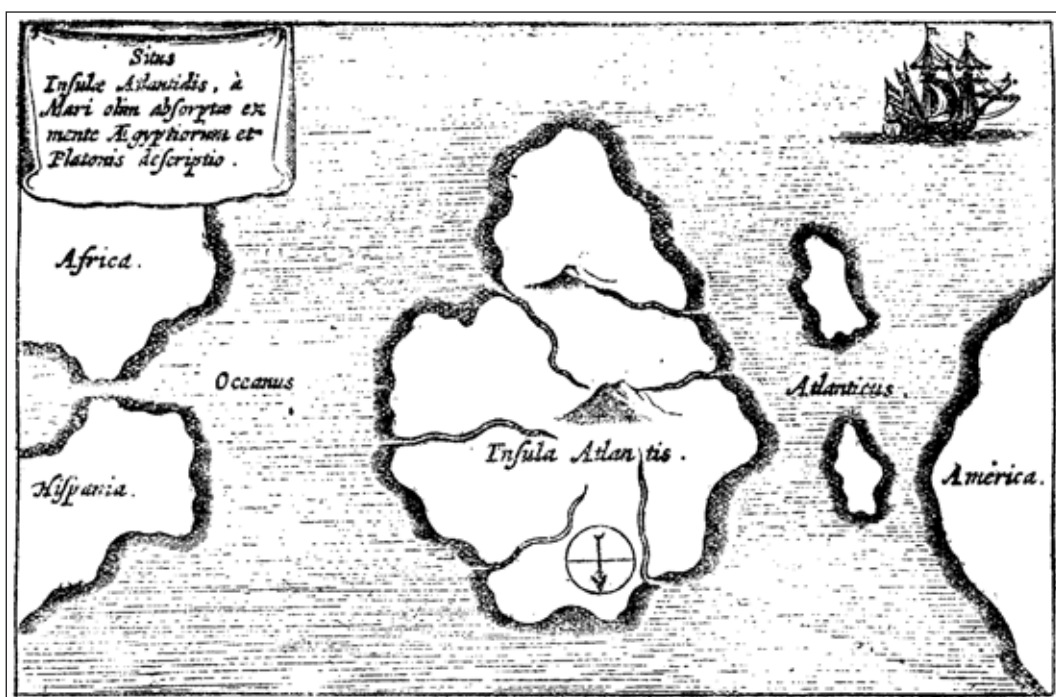
Un continent disparu
L'ATLANTIDE
Sixième partie du monde



© Arbre d'Or, Genève, mai 2005
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

INTRODUCTION

Un voyage à travers les temps inconnus. — Peut-on créer une science des études atlantidiennes ?



Carte tirée du «Mundus Subterraneus» du P. Kircher (1644).

L'histoire, comme la géographie, a ses déserts.

Nous allons faire un des voyages les plus passionnants, les plus troublants qui soient ; nous allons descendre dans les gouffres mystérieux de l'Océan et du temps. Nous allons nous efforcer de démontrer que l'Atlantide a existé comme territoire, comme foyer de civilisation, comme faisceau de peuples et que, si l'immense archipel qui faisait le pont entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique a disparu, d'innombrables vestiges existent encore aujourd'hui de son passage.

Quand l'astronome Leverrier étudiait notre système planétaire, ses calculs et ses observations lui démontrèrent que tout se passait comme si

un astre encore inconnu modifiait le cours des planètes solaires et le mécanisme immuable qui les fait tourner dans l'espace. Quand les lunettes devinrent plus parfaites, la planète de Leverrier fut découverte.

Or, ceux qui étudient l'histoire des plus anciennes sociétés humaines retrouvent sans cesse la trace d'on ne sait quelle civilisation inconnue, mais dont les manifestations ont un tel caractère de parenté, d'unité préétablie, que l'on serait presque conduit à supposer, à inventer une influence atlantidienne, si elle n'existait point en réalité.

Au reste, l'Atlantide est à la mode. L'aimable fiction d'un romancier aura fait plus, pour ressusciter ce vieux problème, que les recherches de savants oubliés ou méconnus. Mais M. Pierre Benoît – et c'était son droit de conteur, – au lieu d'évoquer la grande île occidentale et ses splendeurs antédiluviennes a préféré suivre, en Afrique, la trace lointaine d'une des colonies atlantes.

Peut-être nous saura-t-il gré de lui évoquer ce monde éclatant et cruel, avec ses palais imbriqués d'or, ses armées de cavaliers et de chars, ses flottes téméraires, ses mineurs nomades, ses dieux du soleil, des tempêtes et des volcans, sa puissante hiérarchie sacerdotale, ses rois astronomes et géomètres, toute cette obscure et formidable civilisation industrielle du bronze que les Atlantes ont colportée des *Kjokkenmædings* hyperboréens aux pics lumineux des Andes.

Nulle hégémonie des océans, même celle de la moderne Angleterre, nulle domination terrestre, même la vaste et administrative *pax romana*, ne semblent avoir eu l'étendue, la pénétration et surtout la simplicité, l'unité de l'empire colonial, religieux et commercial des Atlantes.

De même que le monde romain *fait le pont*, marque la transition entre le monde antique et le monde moderne, le monde atlantéen, la civilisation atlantidienne, fait le pont entre les temps préhistoriques de la pierre et les premières civilisations de l'histoire.

Mais pourquoi cette civilisation des Atlantes a-t-elle laissé si peu de traces apparentes, que maints savants ont trouvé plus simple de la nier que d'en rechercher les vestiges ? C'est qu'elle s'est développée dans cette époque titanique de l'histoire terrestre, où les continents, les mers, les glaciers, les montagnes, avant d'avoir trouvé et gardé leur relatif équilibre actuel, étaient encore secoués de suprêmes et fantastiques convulsions.

Époque d'Apocalypse où les hordes errantes des mortels cherchaient les Terres Promises que des glaciers n'envahiraient plus, que des volcans

n'embraseraient plus, que des océans ne submergeraient plus. Imaginez quelques siècles de bouleversements semblables sur la civilisation, dont nous sommes si fiers ; une partie du monde civilisé s'effondrant sous les eaux ; des terres neuves émergeant à la lumière et cherchez ce qu'il pourrait bien rester de « l'Association anglaise pour l'avancement des Sciences », de la Bibliothèque Nationale ou du Collège de France, sur un plateau du Bangui-Chari, sur un pic du Caucase, sur des îles du Pacifique?...

Quand les forces plutoniennes s'apaisèrent, le feu, les déluges, les effondrements étaient passés sur les monuments, les cités, l'œuvre immense des Atlantes. Et sur la terre tout entière où s'organisait l'ordre nouveau, des hordes sauvages se mettaient en marche vers la conscience, vers la pensée... Certaines gardaient encore le souvenir confus de ce peuple de prêtres, de héros, de « dieux » évangélisateurs des sauvages, dont les derniers survivants, les Bochica, les Manès, les Quetzalcoatl abordaient encore parfois, avec leurs calendriers, leurs codes, leur religion solaire, sur les rivages du monde nouveau.

Et, pendant des millénaires, les religions et les légendes, ces bonnes Mères l'Oye, gardiennes des plus anciens souvenirs humains, conservèrent obscurément la tradition et la nostalgie d'un pays qui resplendissait, quelque part, dans l'occident énigmatique, l'Amenti des Égyptiens, le Meztli ou l'Aztlan des Mexicains, le Paradis aux quatre Fleuves des Hébreux, la Limnè d'Homère et d'Eschyle, la Poséidonis de Solon, les Champs-Élysées, les Îles Saintes, la Terre des fils d'Ammon et de Saturne, où toutes les races initiées aux « mystères » s'imaginaient s'en retourner après la mort, sur les barques sacrées et scellées du signe mystérieux de la croix atlante, de la croix égyptienne, de la croix mexicaine, de la croix éternelle.

Ainsi, reconstituer l'histoire de l'Atlantide n'est pas seulement ramener du fond des mers un continent disparu, une grande île engloutie, c'est surtout retrouver les vestiges d'une civilisation qui, avant de disparaître, a laissé des traces profondes à travers toutes les civilisations du globe encore existantes.

Malheureusement, la plupart des savants actuels ont une répugnance à s'occuper des recherches atlantidiennes, qui va du scepticisme souriant à l'hostilité déclarée. Sans doute, aucune nation n'ayant pu planter son drapeau sur l'Atlantide submergée, cette terre fut annexée par les rêveurs de tous les mondes, philosophes, théosophes, romancier et poètes. Et les sa-

vants officiels, effrayés devant ce problème qui dérangeait leurs habitudes et leurs méthodes, préférèrent le simplifier en déclarant qu'il n'existait pas.

La science atlantidienne tout entière est à créer, la *Société des Études Atlantidiennes* tout entière est à organiser, avec ses cohortes d'explorateurs, de géologues, de linguistes, d'anthropologistes, d'architectes, d'épigraphistes, de dragueurs des fonds sous-marins. Nous ne prétendons certes point, dans ce sommaire et léger ouvrage de vulgarisation, écrit pour le grand public, épuiser un sujet capable d'absorber bien des vies humaines.

Nous nous efforcerons du moins, avec une méthode respectueuse des faits, d'offrir des notions précises aux esprits curieux d'avoir quelques données sur ce grand problème. Une bibliographie, patiemment et sévèrement triée, leur permettra, à la fin du volume, de contrôler nos recherches, de les continuer. En effet, nous n'avons point voulu écraser le lecteur sous le lourd et pédantesque appareil des citations et renvois au bas des pages. Comme l'admirable Fustel de Coulanges dans sa *Cité Antique*¹, nous préférons dans cette modeste et rapide esquisse de la Cité Atlante, parler comme un promeneur sans prétention et qui s'efforce de faire aimer les belles choses qu'il a entrevues au cours de ses voyages.

Enfin, si, pour la commodité, pour la rapidité, pour l'équilibre de notre causerie, je suis souvent conduit à m'exprimer d'une façon dogmatique, catégorique, comme si j'avais vraiment visité le grand pays englouti dont je tente de retrouver l'histoire, je prie tous ceux qui me liront de ne pas voir là autre chose qu'une méthode didactique, commode pour relier entre elles des notions encore engluées et recouvertes par la vase glacée des grandes profondeurs.

Mais je n'admets pas davantage que l'on soit catégorique dans la négation. Et je prie tous les savants qui, comme M. Reinach, M. de Morgan, M. Jéquier, M. Dussaud n'ont pas encore osé secouer la conception classique de la primitive histoire, de n'admettre une notion comme fausse «que leur raison ne leur ait démontré auparavant être telle».

J'ai tenté de réunir en un faisceau convaincant les innombrables présumptions qui s'imposent pour nous évoquer le continent et les races de l'Atlantide.

Mais, tant que des fouilles n'auront point été faites entre les Bermudes, les Canaries et les îles du Cap Vert, tant que l'on n'aura point sondé l'im-

¹ [Rééd. arbredor.com](http://Rééd.arbredor.com), 2004.

mense et mystérieuse forêt de la mer des Sargasses, tant que n'auront point été remontés à la lumière un fronton de temple, un fragment de poterie, un vestige atlantéen, l'Atlantide restera sous son linceul d'ombre, comme l'Italie préromaine, comme les prêtres de Stone-Henge, comme la Carie préhellénique, comme, il y a quarante ans encore, les îles de la mer Égée. Aux vrais savants de contrôler, d'achever ma tâche. Je n'ai été que le guide ignorant, mais qui conduit l'explorateur aux endroits légendaires où la pioche finit par retrouver, sous la lave, la cendre et l'humus, des villes, des peuples et des dieux inconnus.

Et je rappellerai ces paroles visionnaires du grand poète russe Constantin Balmont qui, le 13 juin 1905, écrivait du Mexique à une amie : « Ce n'est pas à moi qu'il sera donné de prononcer, au sujet de ces ruines (de Chichen Itza), des paroles définitives. Mais je sais que le temps n'est pas loin où ces paroles seront prononcées, où l'arc-en-ciel irisé de conjectures, dressé au-dessus de l'Atlantide évanouie, réunira en un tableau unique les vestiges des Mayas, les pyramides d'Égypte, les temples hindous, les légendes de l'Océanie. Notre puérile chronologie européenne cédera la place à une autre échelle, à des évaluations du temps qui dépasseront nos vieilles mesures, comme le vol du condor dépasse les ébats des oiseaux domestiques. Nous apprendrons alors à contempler les prairies et les vallées non plus du haut d'un petit Mont-Blanc, déjà piétiné par les stupides touristes, mais des sommets volcaniques du géant Chimborazo, près de la masse neigeuse duquel les Péruviens érigeaient jadis des temples d'or au Soleil, des temples d'argent à la Lune...

« ...C'est pourquoi je bénis les hommes qui élevaient leurs temples sur des sommets. J'aime ces descendants des Atlantes dont les prières confondaient en une immense et unique extase les pensées, les fleurs, les mots, les parfums, les couleurs et l'air libre, – et la hauteur des pyramides d'où l'on découvre le vert Océan des plantes, jusqu'à l'horizon lointain, sous l'azur natal des cieux, sous les rayons du soleil, notre procréateur. »

Cet ouvrage aurait donc pu, dans le même esprit que l'*Orpheus* ou que la *Minerva*, s'intituler tout aussi bien *Poséidon, histoire des Atlantes*.

Mais puisque, depuis deux mille ans, le titre de l'Atlantide, grâce à Platon, est tombé dans le domaine public, il nous a paru légitime et nécessaire de l'inscrire en tête de ce voyage à travers les temps oubliés.

ROGER DÉVIGNE.

PREMIÈRE PARTIE :
L'EMPIRE DU BRONZE,
L'ATLANTIDE FABULEUSE
ET L'ATLANTIDE GÉOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'Atlantide existe géographiquement. – Les témoignages de la géologie, de la zoologie et de la botanique. – Les grands sondages océaniques. – La carte du continent englouti. Tableau sommaire du monde terrestre à l'époque du cataclysme.



Carte de l'Atlantide,
d'après les sondages océaniques et les documents géologiques.

L'ATLANTIDE

Établir une carte de l'Atlantide, avec ses montagnes, ses vallées, ses hauts plateaux volcaniques, ses golfes escarpés est, à l'heure actuelle encore, plus difficile que d'établir celle des lointains paysages lunaires.

Il faudrait une campagne de sondages dans l'Atlantique poursuivie pendant plusieurs années par les navires de toutes les nations intéressées à retrouver sous les flots la terre sacrée où dorment les ancêtres communs des vieilles nations de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique.

Néanmoins, ce problème de l'Atlantide est entré dans le domaine scientifique le jour où la sonde des océanographes a heurté les pics rocheux, a glissé dans les vallées profondes, a longé les plateaux pavés de laves du continent englouti. Et l'Atlantide sous-marine nous est, malgré tout, mieux connue que ne l'étaient, il y a moins d'un siècle, les trois quarts du continent africain.

L'Atlantide, dans la période de son histoire qui vit croître, se répandre et mourir la civilisation des Atlantes, s'étendait dans une aire elliptique dont les deux extrêmes étaient proches, à l'orient, des côtes du Portugal et du Maroc, à l'occident, de la mer des Antilles.

Seuls, aujourd'hui, émergent encore, sous forme d'îles, les sommets de ses plus hautes montagnes Canaries, Açores, îles du Cap-Vert, plateau des Bermudes. Mais les géologues sont d'accord pour nous enseigner que l'archipel atlante, tel qu'il existait à la veille du cataclysme final, avec sa grande île centrale et son chapelet d'îles égrené entre l'Afrique et l'Amérique, n'était, lui-même, que le vestige d'un monde qui, depuis les temps primitifs jusqu'au début des temps quaternaires, fut agité de formidables convulsions.

Sur la mappemonde tertiaire figuraient deux continents, que l'on peut appeler l'ancienne Hyperborée et l'ancienne Atlantide.

Le continent du Nord comprenait la Russie, la Scandinavie, la Grande-Bretagne, le Groënland, le Canada. D'après M. Pierre Termier, une bande, faite d'une grande partie de l'Europe centrale et occidentale, s'y est agrégée plus tard, ainsi qu'un immense morceau des États-Unis. Le continent du Sud, ou africanobrésilien, allait, au Nord, jusqu'à l'Atlas, à l'Est, jusqu'au golfe Persique et au canal de Mozambique, à l'Ouest, jusqu'au bord oriental des Andes.

Entre les deux continents passait la Téthys de Suess, l'antique sillon maritime, la «dépression méditerranéenne», longée par cette haute chaîne de montagnes que le géologue Suess nomme celle des Altaïdes et qui, des

monts d'Angleterre, par les Alpes et les Vosges, s'étendait jusqu'aux monts Appalaches.

C'est quand une partie de ce continent s'abîma dans les gouffres de l'Atlantique que le monde terrestre prit, en partie, l'aspect qu'il conserve encore aujourd'hui. Mais M. Termier, dans une conférence faite le 30 novembre 1912 à l'Institut Océanographique, semble craindre que le cycle des catastrophes ne soit pas encore révolu. «Tandis que les rivages continentaux de cet océan paraissent maintenant immobiles, le fond de l'Atlantique bouge dans toute la zone orientale large d'environ 3 000 kilomètres qui comprend à la fois l'Islande, les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap-Vert. C'est là, actuellement, une zone instable de la surface de la planète; et, dans une telle zone, les plus terribles cataclysmes peuvent, à chaque instant, survenir.»

Au reste, si la carte des profondeurs de l'Atlantique est encore incomplète, tous les sondages concordent pour constater la présence, sur des milliers de kilomètres, d'un paysage sous-marin, aux chaînes de montagnes qui continuent celles de l'Atlas et des Cordilières.

Déjà, les sondages du navire américain *Dolphin*, de la frégate allemande *Gazelle*, des navires anglais *Hydra*, *Porcupine* et *Challenger* ont révélé les inégalités singulières des fosses océaniques et constaté l'existence d'un vaste plateau submergé, qui, parti du sud des îles Britanniques et longeant, à l'est, la côte d'Afrique, s'approchait obliquement de l'Amérique du Sud. Ce plateau s'est abîmé dans l'Océan en conservant une telle configuration que «les inégalités, les montagnes et les vallées de sa surface n'auraient pu se produire en accord avec les lois relatives soit au dépôt de sédiments, soit aux exhaussements des fonds marins, mais ont dû, au contraire, être découpées par des forces agissant à l'air libre»².

De ce passage à l'air libre de la terre montagneuse et volcanique qui s'étend sous l'océan on a, notamment, une preuve, un témoin: le musée de l'École des Mines, à Paris, conserve un fragment de lave ramené, par la sonde, d'une région montagneuse sous-marine qui s'étend par 47° de latitude nord et 29°40' de longitude ouest, à 900 kilomètres au nord des Açores et par 3 000 mètres de fond.

Or cette lave est vitreuse, sa structure chimique est amorphe, comme il arrive quand de la lave se condense à l'air libre. Sous la pression de 3 000

² *Scientific American*, 28 juillet 1876.

mètres d'eau, elle aurait revêtu une structure cristalline. C'est en groupant des constatations de ce genre que le géologue Pierre Termier conclut catégoriquement à la «certitude d'immenses effondrements, où des îles, et même des continents, ont disparu; certitude que quelques-uns de ces effondrements datent d'hier, sont d'âge quaternaire et qu'ils ont pu, par conséquent, être vus par l'homme; certitude que quelques-uns ont été soudains, ou tout au moins très rapides».

Les témoignages de la zoologie et de la paléontologie corroborent et complètent ceux des géologues.

D'après M. Louis Germain, les quatre archipels des Açores, Madère, Canaries et Cap-Vert ont été liés à la portion mauritanienne du continent africain jusqu'au seuil des temps quaternaires.

Pendant le tertiaire, jusqu'aux temps pliocènes, le continent qui embrassait les archipels avait été lié avec la péninsule ibérique, comme en témoigne la survivance de mollusques ou de végétaux du pliocène aux Canaries et aux Açores. D'autre part, Sir C. Wyville Thomson trouva que des spécimens de la faune de la côte du Brésil, ramenés du fond par sa machine à draguer, sont semblables à ceux de la côte lusitanienne.

Le continent tertiaire de l'Atlantique, jusqu'au milieu du miocène a dû absorber une partie des Antilles, comme en témoigne, par exemple, la singulière répartition des mollusques *Oleacinidæ*, qui ne vivent que dans l'Amérique Centrale, les Antilles, les Canaries, les Açores et une portion du bassin méditerranéen. En outre, quinze espèces de mollusques marins vivent à la fois dans les Antilles et sur les côtes du Portugal. On ne les trouve nulle part ailleurs, alors que cette coexistence ne peut s'expliquer par le transport des embryons au fil des courants marins. Les zoologistes ont été contraints, en réunissant toutes ces constatations, d'admettre l'existence d'un grand continent miocène, qui se morcèle d'abord du côté des Antilles, puis, au pliocène, du côté de l'Afrique.

Les botanistes ont été conduits, pour les mêmes raisons, aux mêmes hypothèses. MM. Ungeer et Oswald Heer, notamment, ont plaidé en faveur de l'existence d'un continent atlantique tertiaire; lui seul fournit l'unique explication plausible que l'on puisse imaginer de l'analogie entre la flore miocène de l'Europe Centrale et la flore actuelle de l'Amérique Orientale.

D'autre part, selon MM. Verneuil et Collomb, l'Atlantide aurait été réunie à l'Espagne et au sud de la France pendant toute l'époque tertiaire. Les

dépôts lacustres de cette période, qui couvrent l'Espagne occidentale sur une superficie de 145 000 kilomètres carrés, attestent l'existence de fleuves énormes. Ceux-ci, ajoute M. Hamy, supposent, eux-mêmes, l'existence d'un vaste continent atlantique, entre l'Espagne, l'Irlande et les États-Unis, qui constitue, à l'époque tertiaire, un pont pour les migrations plus ou moins lentes des plantes, des animaux et, peut-être, de l'homme lui-même.

Enfin, M. de Morgan constate que: «au début du postglaciaire, des seuils existaient bien certainement dans la mer Méditerranée et peut-être que, par l'Atlantide, ou quelque autre terre disparue, le Nouveau-Monde correspondait avec notre Europe».

L'existence d'une Atlantide, d'abord immense, aux temps tertiaires, puis, peu à peu morcelée de la fin du Tertiaire au début du Quaternaire, semble donc bien officiellement admise par les géologues actuels. Le dernier grand débris serait l'Atlantide de Platon, l'Empire du Bronze, l'île des dieux saturniens, des peuples civilisateurs à peau rouge ou bronzée, à mains petites, dont les dialectes principaux, infiniment plus anciens que le sanscrit, semblent avoir laissé une trace à la fois dans les langues berbères et dans les langues américaines, le grand pays antédiluvien dont toutes les religions primitives semblent avoir gardé un souvenir obscur et dont nous allons nous efforcer de faire revivre l'histoire.

Nous espérons persuader, tout au moins, d'être moins catégorique dans la négation que certains savants qui, comme M. Beuchat (*Manuel d'Antiquités américaines*), déclarent, en parlant de cette grande terre occidentale dont toutes les traditions antiques nous entretiennent, qu'«à l'heure actuelle, tous les esprits sérieux n'y voient plus autre chose qu'un mythe».

L'Atlantide telle qu'elle était au moment du suprême cataclysme qui l'engloutit se composait essentiellement de la terre que Platon appelle Poséidonis, et qui est ce vaste plateau montagneux sous-marin rencontré par les sondages du *Challenger*. Les contours de ce plateau sont actuellement délimités en partie par la courbe que décrit, autour de la mer des Sargasses, le courant équatorial.

D'autres îles faisaient le pont entre cette «Australie» de l'Atlantique et l'Amérique Centrale. C'est, comme on le verra plus loin, vraisemblablement vers les Amériques que se sont portées les premières grandes migrations atlantes.

Mais, à la suite de cataclysmes dont les livres sacrés du Mexique gardent

L'ATLANTIDE

la trace, l'Atlantide, séparée des terres américaines, orienta ses émigrations vers les régions de l'Atlas, la Libye des Anciens, vers l'Égypte, l'Ibérie, la Ligurie, la Tyrrhénie étrusque, les îles Égéennes, les côtes d'Asie Mineure.

Des îles, placées entre l'Europe et l'Atlantide, devaient également faire le pont par où passèrent le gros des envahisseurs que nous voyons soudain apparaître, en même temps que le bronze, dans l'Europe occidentale et méridionale.

Un sondage du sloop américain Gettysburg, en 1877, attesta, à 130 milles du cap Saint-Vincent, «l'existence d'un plateau montagneux sous-marin, à l'occident de la péninsule ibérique et l'existence d'élévations sous-marines, recouvertes de bancs de corail rose ayant dû être originairement des îles, notamment par 36° 29' latitude nord N et 11° 33' longitude ouest».

Ainsi, les témoignages confrontés de la géologie, de la zoologie, de la botanique s'accordent pour constater l'existence, dans l'Atlantique, d'un vaste continent tertiaire, qui, morcelé par des convulsions géologiques, comprenait encore, au début des temps quaternaires, une chaîne d'îles entre l'Amérique et l'Afrique occidentale, avec, au centre, un véritable continent en forme de croissant allongé, qu'une longue chaîne de montagnes, en forme d'S, traversait de l'ouest à l'est, comme un mur fabuleux dressé devant ce monde hyperboréen, où l'âge glaciaire n'était point achevé.

M. de Morgan, dans ses savantes recherches sur l'homme primitif, s'il n'a pas osé nommer l'Atlantide, invoquer l'influence de sa civilisation, semble avoir comme le pressentiment inavoué du rôle qu'allait jouer la grande terre occidentale dans un univers encore sauvage, encore tout grelottant des grands froids qui ont marqué la période des cavernes.

C'est que, si dans l'Afrique du Nord, qui ne s'était pas asséchée au point où elle l'est de nos jours, le climat était alors chaud et humide, l'Europe n'avait guère encore de foyers d'où elle put recevoir une haute civilisation.

Un barrage glaciaire fermait la route d'Asie Centrale vers l'Europe; le plateau persan, le Caucase, toute la région arabo-caspienne étaient couverts de neige et de glace. D'ailleurs, même après la fonte des glaces, et pendant des siècles, les difficultés furent grandes, pour venir d'Asie. La voie, au nord de la Caspienne et du Caucase serpentait au milieu de plaines marécageuses, laissées par le recul des glaciers.

«C'est dans ce milieu, constate M. de Morgan, où la civilisation évoluait

L'ATLANTIDE

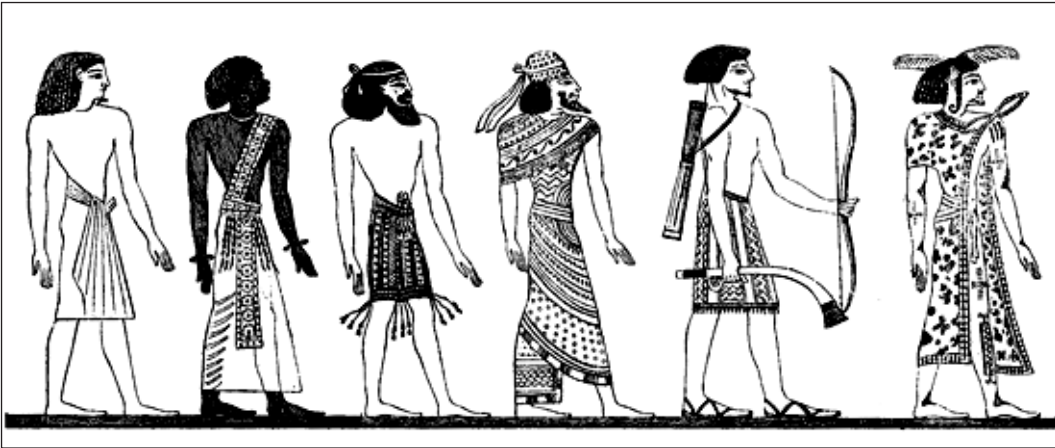
lentement, que des étrangers sont venus apporter des connaissances nouvelles.»

Ce sont ces étrangers mystérieux, apparus aux sauvages ancêtres des races de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, que nous avons cru retrouver, après des millénaires, roulés sous les bandelettes mystiques des légendes.

Comme l'écrivait le sage et trop longtemps dédaigné Diodore de Sicile, «l'homme passe et le temps reste. Tandis que les autres monuments deviennent la proie du temps, l'histoire enchaîne, par sa toute-puissance, le temps qui use tant de choses, et le force, en quelque sorte, à transmettre ses témoignages à la postérité».

CHAPITRE II

L'Atlantide existe historiquement – Les témoignages des anciens – Les concordances des traditions atlantidiennes en Europe et en Amérique – L'Aztlan ou Meztli des Mexicains et l'Atlantis de Platon – Le texte du *Timée* et du *Critias*



Les races connues des anciens Égyptiens

L'histoire, comme les sciences naturelles, veut être une étude exacte. Elle a besoin de documents, de témoins matériels pour se constituer. Elle doit, pourtant, faire appel à la synthèse, à ce que l'on appelait, au XVIII^e siècle, la «philosophie de l'histoire», quand ces témoins sont rares, incomplets, mutilés, comme dans le cas célèbre de l'os antédiluvien, avec lequel le grand Cuvier reconstituait tout un monstre disparu. Au reste, l'histoire officielle, si elle n'a pas encore consenti à enregistrer les traditions relatives à l'Atlantide, n'hésite point à retenir celles qui se rapportent à l'Athènes préhellénique, à la Rome du temps des rois étrusques. Et pourtant, les documents que nous avons sur la primitive histoire de ces cités sont souvent moins nombreux et moins certains que les documents sur l'Atlantide engloutie.

Que savons-nous de Suse, qui, d'après M. de Morgan, aurait eu une exis-

tence civilisée d'au moins six mille années ? Que savons-nous des Chinois quand, aux temps fabuleux de leur histoire, ils erraient, si l'on en croit certains savants, dans les plaines de Mésopotamie ?

Les témoignages historiques qui attestent l'existence de l'Atlantide et des Atlantes ne sauraient donc avoir la netteté des actes des pontifes romains, la précision de Thucydide, l'éloquence pittoresque de Tite-Live. Ils sont faits moins d'un corps suivi, ordonné de constatations chronologiques que d'un ensemble impressionnant de traditions, d'inductions. Mais ces traditions, ces légendes, en des temps et chez des peuples divers, se rencontrent avec une unanimité impressionnante pour nous montrer, visibles encore sous la poussière des âges, les vestiges de ce peuple dont la grandeur et la ruine furent antérieures à toutes les grandes traditions historiques de l'Égypte, de la Chaldée, de la Grèce, du Mexique, du Pérou.

Ainsi l'historien, sous la tapisserie effilochée, ravagée, des légendes et des fables, peut-il retrouver la trame immuable qui subsiste après que ce beau travail, aux mille couleurs, a été dévoré par le temps.

Il est certes difficile, périlleux de prétendre ramener dans le domaine de la science l'interprétation de traditions confuses, de mythes, d'allégories. Il est toujours délicat d'appréhender la vérité toute nue et mutilée, et de la mettre en cet état sur une table de laboratoire.

Les historiens qui s'efforcent d'écrire l'histoire de la Grande Guerre de 1914, d'après les témoignages contradictoires de témoins encore vivants, en savent quelque chose.

Mais quand on retrouve, en variant l'expérience comme l'enseigne Stuart Mill, un résidu toujours identique, on doit admettre la réalité de ce résidu.

Sous toutes les traditions des peuples qui furent en contact avec les Atlantes se retrouve, comme en un manuscrit palimpseste, les contours effacés, visibles encore, du grand pays disparu.

Sans prétendre nous livrer à l'exposé détaillé, total, qu'impliquerait la méthode, nous allons, à grands traits succincts, évoquer à travers les livres antiques, le souvenir de l'Atlantide.

« Nos pères ne sont pas nés ici, disait Montezuma à Fernand Cortez. Ils sont venus d'une terre lointaine, nommée Aztlan, où s'élevait une haute montagne et un jardin habité par les dieux... »

« Nos pères sont venus, contaient les Hébreux, du merveilleux pays d'Héden. Car l'Éternel les fit sortir du Jardin et il logea des kéroûbim vers

l'orient du jardin d'Héden, avec une lame d'épée de feu, qui se tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie.»

Les proto-sémites d'Arménie, note Renan³, ont gardé le souvenir d'une *géographie antérieure*, qui, ne correspondant plus au pays habité par les Sémites, perdit de bonne heure sa signification pour eux.

Si, parmi les Anciens, Plutarque⁴, Diodore de Sicile⁵, Strabon⁶, Macrobe⁷, parlent d'un lointain continent, au delà de l'Atlantique, qui peut bien être l'Amérique, le texte de Proclus, dans son commentaire du *Timée*, ne prête guère à la confusion :

«Les historiens, écrit-il, qui parlent des îles de la mer Extérieure disent que, de leur temps il y avait sept îles consacrées à Proserpine (les Canaries?), trois autres, d'une immense étendue, dont la première était consacrée à Pluton, la deuxième à Ammon, la troisième, de 1 000 stades de grandeur, à Poséidon. Les habitants de cette dernière île ont conservé de leurs ancêtres la mémoire de l'Atlantide, d'une île extrêmement grande, laquelle exerça, un long espace de temps, la domination sur toutes les îles de l'Océan Atlantique et était également consacrée à Neptune. Tout ceci Marcellus l'a écrit dans ses *Éthiopiennes*.»

Sans doute, comme le note Humboldt dans son *Examen critique*, «les problèmes de la géographie mythique des Hellènes ne peuvent être traités selon les mêmes principes que les problèmes de la géographie positive. Ils offrent comme des images voilées, à contours indéterminés. Ce que Platon a tenté pour fixer les contours a fait sortir le mythe de l'Atlantide du cycle primitif auquel appartiennent le grand Continent Saturnien, l'île enchantée dans laquelle Briarée veille auprès de Saturne endormi et la Mèropis de Théopompe».

Le texte de Platon est beaucoup plus précis, beaucoup moins mythique que ne le croyait Humboldt. Éclairé par les découvertes modernes de la géologie, il acquiert une netteté, un relief singuliers. Voici, au reste, d'après le *Timée* et le fragment mutilé du *Critias* tout ce qui, dans l'œuvre du philosophe, se rapporte directement à l'Atlantide.

Il est nécessaire, dans une étude de ce genre, de citer intégralement les

³ Dans son *Histoire des langues sémitiques*.

⁴ *Defacie in orbe lunae*.

⁵ I, 19, 20.

⁶ *Geographica*, I, 4.

⁷ *Ælian, Varia Historia*, III, XVIII.

textes qui serviront toujours de point de départ à toutes les recherches sur le continent englouti.

EXTRAITS DU *TIMÉE*

«Il y a, en Égypte, raconta Critias, dans le Delta où le Nil divise son cours, un *nome* appelé saïtique. La principale ville de ce nome est Saïs, où naquit le roi Amasis.

«Les habitants révèrent comme fondatrice de leur cité une déesse dont le nom serait Neith en égyptien et, en grec, s'il faut les en croire, Athéné. Ils aiment fort les Athéniens et croient être, pour ainsi dire, de la même nation.

«Solon disait que les gens de Saïs l'avaient fort bien reçu, et qu'en interrogeant sur les antiquités les prêtres les plus savants en ces recherches, il avait constaté que nul, parmi les Grecs, et lui tout le premier, ne savait un traître mot de ces questions.

«Un jour, pour engager les prêtres égyptiens à s'expliquer sur les antiquités, il se mit à narrer tout ce que nous savons de plus ancien : Phoronie, dit le Premier, Niobé, le déluge de Deucalion et Pyrrha, avec tout ce que l'on en rapporte. Il fit la généalogie de tous leurs descendants, il essaya, par un calcul des années, de déterminer la date de ces événements.

«Mais l'un des plus vieux entre les prêtres s'écria :

«—Solon, Solon, vous autres, Grecs, serez-vous toujours des enfants ! Il n'y a pas de vieillards, en Grèce.

«—Que veux-tu dire ? demanda Solon.

«—Vous êtes jeunes d'esprit, répliqua le prêtre égyptien, car vous ne possédez nulle tradition vraiment antique, nulle notion blanchie par le temps. Et voici pourquoi mille destructions d'hommes ont eu lieu, de mille manières différentes et auront lieu de nouveau par le feu, par l'eau, par bien d'autres causes.

«On raconte chez vous, par exemple, que jadis Phaëton, fils du Soleil, ayant attelé le char de son père, mais ne parvenant point à le conduire, brûla tout sur la terre et mourut lui-même, frappé de la foudre.

«Ainsi présentée, la chose a tout le caractère d'une fable ; mais ce qui est vrai c'est que de grandes révolutions s'accomplissent dans l'espace qui entoure la terre et dans le ciel, qu'à de longs intervalles de vastes incendies ravagent la surface du globe. Dans ce cas, les habitants des montagnes,

des lieux élevés et arides succombent plutôt que ceux qui demeurent au bord des fleuves ou de la mer. Nous autres, Égyptiens, c'est le Nil, notre sauveur habituel, qui, cette fois encore nous sauva de cette catastrophe par son débordement.

«D'autre part, quand les dieux, purifiant la terre par les eaux, l'inondent d'un déluge, si les bouviers ou les prêtres, sur les montagnes, sont à l'abri du fléau, les habitants de vos cités sont entraînés dans la mer par le courant des fleuves. Or, en Égypte, en aucun cas, les eaux ne se ruent jamais des hauteurs sur les campagnes et semblent, au contraire, jaillir de dessous terre. Voilà pourquoi, ainsi épargnés, on dit que c'est chez nous que se sont conservées les plus antiques traditions... Aussi ne s'est-il rien fait de beau, de grand, de remarquable en quoi que ce soit, soit chez vous, soit ici, soit dans toute autre contrée connue de nous, qui n'ait été depuis longtemps consigné par écrit et ne soit conservé dans nos temples.

«Mais chez vous et chez les autres peuples, à peine l'usage des lettres, à peine la civilisation sont-ils institués que des déluges viennent fondre sur vous qui ne laissent survivre que des hommes illettrés, étrangers aux Muses. En sorte que vous recommencez, que vous redevenez jeunes, sans rien savoir des événements de ce pays-ci ou du vôtre qui remontent aux temps anciens.

«Aussi ces généalogies que tu viens de dérouler, ô Solon, ressemblent fort à des contes d'enfants. Car, outre que vous ne faites mention que d'un seul déluge, bien qu'il eut été précédé de plusieurs, vous ignorez que la meilleure et la plus parfaite race d'hommes a existé dans votre pays et que c'est d'un seul germe échappé à la destruction qu'Athènes tire son origine. Vous l'ignorez parce que les survivants pendant plusieurs générations, moururent sans rien laisser par écrit.

«En considération de la déesse qui a protégé, élevé, instruit votre ville et la nôtre, et d'après nos livres sacrés, c'est de tes concitoyens d'il y a neuf mille ans que je vais te faire connaître les institutions et, entre leurs exploits, le plus glorieux de tous.

«Compare les lois de cette Athènes antédiluvienne aux nôtres et tu constateras que la plupart ont encore leurs analogues en Égypte.

«D'abord, la caste des prêtres est séparée de toutes les autres; vient ensuite celle des artisans, qui exercent chacun uniquement sa profession, puis celle des bergers, celle des chasseurs et celle des laboureurs. La classe

des guerriers, tu le sais, est également distincte de toutes les autres classes et la loi ne permet d'autre soin que la guerre à ceux qui en font partie.

«Pour les armes, le bouclier et la lance, nous avons été les premiers des peuples orientaux à nous en servir, en ayant appris l'usage de la déesse qui vous l'avait d'abord enseigné. Quant aux sciences, tu vois quelle attention y donne la loi dès le commencement, nous élevant de l'étude de l'ordre du monde jusqu'à la divination et à la médecine, qui veille sur la santé, des choses divines aux choses humaines, et nous procurant toutes les connaissances qui se rapportent à celles-ci.

«C'est cette constitution, c'est cet ordre, que la déesse avait d'abord institué parmi vous, après avoir fait choix du pays où vous êtes nés, sachant bien que l'heureuse température des saisons y produirait des hommes excellents en sagesse.

«Amie de la guerre et de la science, la déesse devait choisir, pour y fonder un État, le pays le plus capable de porter les hommes qui lui ressembleraient le plus...

«Or, dans la multitude des exploits qui honorent votre ville, qui sont consignés dans nos livres, et que nous admirons, il en est un, plus grand que tous les autres et qui atteste une vertu extraordinaire.

«Nos livres racontent comment Athènes détruisit une puissante armée, qui, partie de l'Océan Atlantique, envahissait insolemment et l'Europe et l'Asie. Car alors, on pouvait traverser cet océan.

«Il s'y trouvait, en effet, une île, située en face du détroit que vous appelez, dans votre langue, les colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies ; les navigateurs passaient de là sur les autres îles et de celle-ci sur le continent qui borde cette mer, vraiment digne de ce nom. Car, pour tout ce qui est en deçà du détroit dont nous avons parlé, cela ressemble à un pont dont l'entrée est étroite. Tandis que le reste est une véritable mer, de même que la terre qui le borde est un véritable continent.

«Or, dans cette île Atlantide, des rois avaient formé une grande et merveilleuse puissance qui dominait sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles et jusque sur plusieurs parties du continent. De plus, dans nos contrées, en deçà du détroit, ils étaient maîtres de la Libye jusqu'à l'Égypte et de l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie.

«Eh bien, ce vaste empire, réunissant toutes ses forces, entreprit un jour d'asservir notre pays, le vôtre et tous les peuples situés de ce côté du détroit.

L'ATLANTIDE

«C'est alors que votre ville, ô Solon, fit éclater devant tous sa vaillance et sa puissance... A la tête des Hellènes, d'abord, puis seule, par la défection de ses alliés, elle brava les plus grands périls, triompha des envahisseurs, dressa des trophées, préserva de la servitude les peuples qui n'étaient pas encore asservis, et, pour les autres, situés, ainsi que nous, en deçà des colonnes d'Hercule, les rendit tous à la liberté.

«Mais, dans les temps qui suivirent, eurent lieu de grands tremblements de terre, des inondations. Et, en un seul jour, en une seule nuit fatale, tout ce qu'il y avait de guerriers chez vous fut englouti à la fois dans la terre entr'ouverte, l'île Atlantide disparut sous la mer, et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, on ne peut ni parcourir ni explorer cette mer, la navigation trouvant un insurmontable obstacle dans la quantité de vase que l'île a déposée en s'engloutissant.»

CRITIAS, OU DE L'ATLANTIDE

«*Critias* – ...J'invoquerai surtout Mnémosyne. Car la plus grande partie de ce que j'ai à dire dépend d'elle. Si la mémoire me rappelle fidèlement et me permet de vous retracer les vieux écrits des prêtres égyptiens que Solon nous a rapportés, je trouverai ma tâche assez bien remplie...

«Remarquons d'abord que, selon la tradition égyptienne, il y a neuf mille ans qu'il s'éleva une guerre générale entre les peuples qui sont à l'occident des colonnes d'Hercule et ceux qui sont en deçà. Il faut que je vous la raconte.

Athènes, notre patrie, fut à la tête de la première ligue. Elle acheva toute seule cette guerre. La ligue adverse était dirigée par les rois de l'Atlantide.

«Nous avons déjà dit que cette île était plus grande que l'Asie et la Libye, mais qu'elle a été submergée par des tremblements de terre, et qu'à sa place on ne trouve plus qu'un limon qui arrête les navigateurs, et rend la mer impraticable. Dans le cours de mon récit, je parlerai à leur tour de tous les peuples grecs et barbares qui existaient alors. Mais je dois commencer par les Athéniens et par leurs adversaires, et vous rendre compte de leurs forces et de leurs gouvernements. En suivant cette marche, c'est de notre ville que je dois m'occuper d'abord.

«Les Dieux se partagèrent autrefois les différentes contrées de la terre.

Ce partage eut lieu sans contestations, car il serait absurde de croire qu'ils eussent ignoré ce qui convenait à chacun d'eux.

«Ayant donc obtenu de la justice du sort le lot qui leur était agréable, ils s'établirent dans la contrée qui leur échut, et prirent soin des hommes qui leur appartenaient et qu'ils devaient nourrir comme des bergers ont soin de leurs troupeaux. Ils n'employèrent cependant pas la violence, comme des bergers qui mènent leurs troupeaux avec un bâton. Mais ils traitèrent l'homme comme un animal docile...

«Les Dieux gouvernèrent ainsi les pays qui leur échurent. Vulcain et Minerve qui avaient la même nature, comme venant du même père et marchant au même but par leur commun amour pour les arts et pour les sciences, eurent ensemble en partage notre territoire primitif.

«Ils inspirèrent aux indigènes le goût du bien et d'un gouvernement régulier. Les noms de ces premiers citoyens ont été conservés; mais leurs actions ont disparu de la mémoire des hommes, par la destruction de ceux qui leur ont succédé et par l'éloignement des temps.

«Car, nous l'avons dit, il n'y a qu'une race qui ait survécu: c'est celle des habitants des montagnes, hommes qui n'avaient conservé que les noms des anciens maîtres du pays et savaient très peu de choses de leurs actions. Ils se plurent donc à donner ces anciens noms à leurs enfants, sans connaître les vertus et les institutions de leurs ancêtres autrement que par des traditions incertaines. Ils demeurèrent pendant plusieurs générations, eux et leurs enfants, si embarrassés de pourvoir aux premiers besoins de la vie, que cet objet occupant toute leur attention et remplissant tous leurs discours, ils ne songeaient guère aux événements du passé, car l'étude des choses antiques et l'habitude de s'en entretenir ne s'introduisent dans les sociétés qu'avec le loisir, et quand un certain nombre de personnes ne s'inquiètent plus des premiers besoins de la vie.

«Voilà pourquoi les noms des anciens héros ont survécu au souvenir de leurs travaux. Je tire du moins cette conjecture de ce que nous apprend Solon, que, dans leur relation de cette guerre, les prêtres égyptiens se servaient des noms de Cécrops, d'Érechtée, d'Érichtonios, et de beaucoup d'autres antérieurs à Thésée; et de même des noms de femmes.

«Comme les femmes partageaient alors les travaux de la guerre avec les hommes, on avait revêtu les images et les statues de la déesse Athéné d'une armure, pour indiquer que, chez tous les êtres parmi lesquels la nature a institué une société entre le mâle et la femelle, chacun d'eux est

naturellement capable d'exercer aussi bien que tout autre les facultés inhérentes à l'espèce.

« Notre pays était alors habité par les différentes classes d'homme qui s'occupaient des métiers de l'agriculture. Les guerriers, séparés dès le commencement par des Hommes-Divins, habitaient à part, possédant tout ce qui était nécessaire à leur existence et à celle de leurs enfants. Parmi eux, il n'y avait pas de fortunes particulières ; tous les biens étaient en commun : ils n'exigeaient des autres citoyens rien au-delà de ce qu'il leur fallait pour vivre, et remplissaient, en retour, toutes les obligations que notre entretien d'hier attribuait aux défenseurs de la patrie tels que nous les concevons.

« On prétend en outre, avec beaucoup de vraisemblance, que notre pays s'étendait alors jusqu'à l'Isthme d'un côté, et de l'autre, jusqu'aux monts Cithéron et Parnèthe, d'où il descendait laissant à droite Oropie et à gauche, vers la mer, le fleuve Asope. Une des meilleures preuves de l'incomparable fertilité de cette contrée, c'est qu'elle pouvait nourrir une grande armée, composée de gens du voisinage dépendant de nous ; et, en effet, ce qui reste de cette terre surpasse encore aujourd'hui toutes les autres pour les productions de tous genres, la qualité des fruits et l'abondance des pâturages. Telle était l'excellence et la fécondité du sol de l'Attique. Qui le croirait, et notre pays d'aujourd'hui peut-il donner quelque idée de l'ancien ? Toute l'Attique se détache en quelque sorte du continent, et s'avance au loin dans la mer, semblable à un promontoire. La mer qui lui sert de ceinture est partout très profonde. Or, dans les terribles inondations qui, durant les neuf mille ans écoulés jusqu'à ce jour, causèrent de vastes bouleversements, la terre, détachée des hauteurs par le cours des eaux, n'exhaussa point le sol comme en d'autres lieux, mais, en se roulant autour du rivage, alla se perdre dans les flots. Aussi, comme il arrive dans les longues maladies, notre pays, auprès de ce qu'il était autrefois, est devenu semblable à un corps malade tout décharné ; et la terre, se confondant de toutes parts, de grasse et de puissante qu'elle était, ne présente plus qu'un squelette aride.

« Avant que le territoire fût ainsi dégénéré, nos montagnes d'aujourd'hui n'étaient que des collines élevées : les plaines que nous appelons les Champs de Phellée avaient une terre grasse et fertile ; et les monts étaient couronnés de forêts dont on peut reconnaître les traces manifestes. Le temps n'est pas encore bien éloigné que, sur ces montagnes qui ne servent aujourd'hui qu'à nourrir des abeilles, on trouvait des arbres de haute fu-

taie, très propres à être employés dans de grandes constructions dont il subsiste plus d'un débris. Il y avait d'ailleurs beaucoup de grands arbres à fruits ; les troupeaux avaient de vastes pâturages. Les pluies que Zeus accordait chaque année ne laissaient pas, comme à présent, ces campagnes arides pour aller se perdre dans la mer ; mais la terre, les conservant en abondance et les recueillant dans son sein, les répandait dans les couches d'argile propres à les contenir, et, les faisant descendre des hauteurs, les distribuait dans tous les bassins, et faisait paraître en foule des sources et des fleuves. Les monuments sacrés qui subsistent encore auprès de leurs lits desséchés, attestent la fidélité de ce récit.

«Voilà ce que la nature avait fait pour nos campagnes. Elles étaient aussi cultivées par de véritables laboureurs, uniquement occupés de leur art, amis du beau et de l'honnête, jouissant d'un sol fertile, arrosé d'eaux abondantes, et du climat le plus tempéré. Quant à la ville, voici comment elle était alors disposée : d'abord, l'Acropolis était toute différente de ce que nous la voyons aujourd'hui. Dans une seule nuit, une pluie terrible détrempa la terre qui l'environnait et l'emporta au loin au milieu de tremblements de terre, dans une inondation, qui est la troisième avant le désastre de Deucalion.

«Auparavant, l'Acropolis s'étendait jusqu'à l'Héridan et à l'Ilissos, comprenait le Pnyx, et avait le Lycabète pour limite du côté qui fait face au Pnyx. Elle était revêtue de terre de tous côtés, et, à l'exception de quelques endroits, le plateau qui la couronnait était parfaitement uni. Sur les flancs étaient établis les artisans et ceux des laboureurs dont les champs l'avoisinaient. La classe des guerriers résidait seule sur le sommet, autour du temple d'Athéné et de Vulcain. Elle avait entouré cette enceinte d'une seule clôture comme le jardin d'une seule famille.

«Ils avaient construit vers le nord des maisons qui leur étaient communes, avec des salles où l'hiver ils prenaient ensemble leurs repas, et ils avaient tout ce qui est nécessaire dans la vie commune pour les besoins des habitants ou pour le service des temples, l'or et l'argent exceptés, car ils n'en faisaient aucun usage. Également éloignés du faste et de la pauvreté, leurs habitations étaient décentes, ils y vieillissaient, ainsi que les enfants de leurs enfants, et les transmettaient successivement, telles qu'ils les avaient reçues, à des fils semblables à eux. Pendant l'été, ils quittaient leurs jardins leurs gymnases, les salles où se prenaient les repas ; le midi de l'Acropolis leur en tenait lieu.

L'ATLANTIDE

«A la place où se trouve aujourd'hui la citadelle était une source que des tremblements de terre ont fait disparaître, et qui n'a laissé que de faibles ruisseaux alentour ; mais alors, elle fournissait une eau abondante et salubre en hiver comme en été.

«Ainsi vivaient ces guerriers, défenseurs de leurs concitoyens et chefs avoués des autres Grecs. Quant à leur nombre, ils avaient soin le plus possible d'avoir toujours à leur disposition la même quantité d'hommes et de femmes en état de porter déjà les armes et de les porter encore, c'est-à-dire vingt mille.

«Voilà quels étaient ces hommes et comment ils gouvernaient sans cesse avec justice leur cité et la Grèce, objets de l'admiration de l'Europe et de l'Asie pour la beauté de leurs corps et pour toutes les vertus dont leurs âmes étaient ornées.

«Maintenant, mes amis, je vais vous faire connaître la situation de leurs ennemis, en remontant au commencement de leur histoire, si toutefois je n'ai pas perdu le souvenir de ce qui m'a été raconté dans mon enfance.

«Je dois vous prévenir qu'il ne faut pas vous étonner de m'entendre souvent donner des noms grecs à des barbares. En voici la raison. Lorsque Solon songeait à faire passer ce récit dans ses poèmes, il s'enquit de la valeur des noms, et il trouva que les Égyptiens, qui les premiers écrivirent cette histoire, avaient traduit le sens de ces noms dans leur propre idiome ; à son tour, il ne s'attacha aussi qu'à ce sens, et le transporta dans notre langue. Ces manuscrits de Solon étaient chez mon père, je les garde encore chez moi et je les ai beaucoup étudiés dans mon enfance. Ne soyez donc pas surpris de m'entendre moi-même employer des noms grecs ; vous en savez la raison. Voici à peu près de quelle façon commençait cette longue histoire.»

HISTOIRE DE L'ATLANTIDE

«Nous avons déjà dit que quand les dieux se partagèrent le monde, chacun d'eux eut pour sa part une contrée, grande ou petite, dans laquelle il établit des temples et des sacrifices en son honneur. L'Atlantide était donc échue à Poséidon. Il plaça dans une partie de cette île des enfants qu'il avait eus d'une mortelle.

«C'était une plaine située près de la mer et, vers le milieu de l'île, la plus fertile des plaines. À cinquante stades plus loin, et toujours vers le mi-

lieu de l'île, était une montagne peu élevée. Là demeurait, avec sa femme Leucippe, Evénor, un des hommes que la terre avait autrefois engendrés. Ils n'avaient d'autre enfant qu'une fille, nommée Clito, qui était nubile quand ils moururent tous deux. Poséidon en devint épris et s'unit à elle. Puis, pour clore et isoler de toutes parts la colline qu'elle habitait, il creusa alentour un triple fossé rempli d'eau, enserrant deux remparts dans ses replis inégaux, au centre de l'île, à une égale distance de la terre, ce qui rendait ce lieu inaccessible : car on ne connaissait alors ni les vaisseaux, ni l'art de naviguer. En sa qualité de dieu, il embellit aisément l'île qu'il venait de former. Il y fit couler deux sources, l'une chaude et l'autre froide, et tira du sein de la terre des aliments variés et abondants. Cinq fois Clito le rendit père de deux jumeaux, qu'il éleva. Ensuite, ayant divisé l'île en dix parties, il donna à l'aîné du premier couple la demeure de sa mère, avec la riche et vaste campagne qui l'entourait ; il l'établit roi sur tous ses frères ; il fit, au-dessous de lui chacun d'eux souverain d'un grand pays et de nombreuses populations. Il leur donna à tous des noms. L'aîné, le premier roi de cet empire, fut appelé Atlas, et c'est de lui que l'île entière et la mer Atlantique qui l'environne ont tiré leur nom.

« Son frère jumeau eut en partage l'extrémité de l'île la plus voisine des colonnes d'Hercule. Il se nommait, dans la langue du pays, Gadirique, c'est-à-dire en grec, Eumèle ; et c'est de lui que le pays prit le nom de Gadire.

« Il appela les enfants des secondes couches, Amphère et Euémon ; et ceux des troisièmes, Mnésée et Autochtone ; dans le quatrième couple de jumeaux, l'aîné fut nommé Elasppe, et le second, Mestor ; enfin, les derniers étaient Azaès et Diaprépès.

« Les fils de Poséidon et leurs descendants demeurèrent dans ce pays pendant une longue suite de générations, et leur empire s'étendait sur un grand nombre d'autres îles, et même en deçà du détroit, comme nous l'avons déjà dit, jusqu'à l'Égypte et la Tyrrhénie.

« La postérité d'Atlas se perpétua toujours vénérée ; le plus âgé de la race laissait le trône au plus âgé de ses descendants, et ils conservèrent ainsi le pouvoir dans leur famille pendant un grand nombre de siècles. Ils avaient amassé plus de richesses qu'aucune royale dynastie n'en a possédée ou n'en possédera jamais. Enfin, ils avaient en abondance dans la ville et dans le reste du pays tout ce qu'ils pouvaient désirer. Bien des choses leur venaient du dehors, à cause de l'étendue de leur empire ; mais l'île produi-

sait, elle-même, presque tout ce qui est nécessaire à la vie, d'abord tous les métaux solides et fusibles ; et ce métal même dont nous ne connaissons aujourd'hui que le nom, *l'orichalque*, était alors plus qu'un vain nom. Or, on en trouvait des mines dans plusieurs endroits : après l'or, c'était le plus précieux des métaux. L'île fournissait aux arts tous les matériaux dont ils ont besoin. Elle nourrissait un grand nombre d'animaux domestiques et de bêtes sauvages, entre autres des éléphants en grande quantité, et elle donnait leur pâture aux animaux des marais, des lacs et des fleuves, à ceux des montagnes et des plaines, et aussi à l'éléphant, tout énorme et tout vorace qu'il est. Elle produisait et entretenait tous les parfums que la terre porte aujourd'hui dans diverses contrées, racines, herbes, plantes, sucs découlant des fleurs ou des fruits. On y trouvait aussi le fruit que produit la vigne, celui qui nous sert de nourriture solide, le blé, avec tous ceux que nous employons en guise de mets, et dont nous désignons toutes les espèces par le nom commun de légumes : ces fruits ligneux qui offrent à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums ; ces fruits à écorce, difficiles à conserver, et qui servent aux jeux de l'enfance ; ces fruits savoureux que nous servons au dessert pour réveiller l'appétit quand l'estomac est rassasié. Tels sont les divins et admirables trésors que produisait en quantité innombrable cette île qui florissait alors quelque part sous le soleil.

« Avec ces richesses que le sol leur prodiguait, les habitants construisirent des temples, des palais des ports, des bassins pour les vaisseaux ; enfin, ils achevèrent d'embellir leur île dans l'ordre que je vais dire.

« Leur premier soin fut de jeter des ponts sur les fossés qui entouraient l'ancienne métropole et d'établir ainsi des communications entre la demeure royale et le reste du pays. Ils avaient de bonne heure élevé ce palais à la place même qu'avaient habitée le Dieu et leurs ancêtres. Les rois qui le recevaient tour à tour en héritage ajoutaient sans cesse à ses embellissements et s'efforçaient de surpasser leurs prédécesseurs ; et ils firent tant qu'on ne pouvait, sans être stupéfait d'admiration, contempler tant de grandeur et de beauté.

« Ils creusèrent, à partir de la mer, un canal de trois arpents de largeur, de cent pieds de profondeur, d'une étendue de cinquante stades, et qui aboutissait à l'enceinte extérieure ; ils firent en sorte que les vaisseaux qui viendraient de la mer pussent y entrer comme dans un port, en ménageant une embouchure où les plus grands pouvaient se mouvoir sans peine.

« Dans les enceintes de terre qui séparaient les enceintes de mer, en face

des ponts, ils ouvrirent des tranchées assez larges pour livrer passage à une trirème et unirent leurs bords par des toits, de sorte que les navires les traversaient à couvert. Car les enceintes de terre s'élevaient fort au-dessus du niveau de la mer, et l'enceinte de terre contiguë avait les mêmes dimensions. Des deux enceintes suivantes, celle de mer était large de deux stades, et celle de terre avait les mêmes dimensions que la précédente. Enfin, l'enceinte qui entourait l'île intérieure était large d'un stade seulement. Quant à l'île intérieure elle-même où s'élevait le palais des rois, son diamètre était de cinq stades.

«Le pourtour de cette île, les enceintes, le port de trois arpents de largeur, ils revêtirent tout cela d'un mur de pierre. Ils construisirent des tours et des portes à la tête des ponts et à l'entrée des voûtes sous lesquelles passait la mer. Pour mener à fin tous ces divers ouvrages, ils taillèrent tout autour de l'île intérieure, et de chaque côté des enceintes, des pierres, les unes blanches, les autres noires, d'autres rouges. En taillant ainsi ça et là, ils creusèrent à l'intérieur de l'île deux bassins profonds, avec le rocher même pour toiture. Parmi ces constructions, les unes étaient toutes simples, les autres, formées de plusieurs espèces de pierres pour le plaisir des yeux, présentaient tout l'agrément dont elles étaient naturellement capables.

«Ils recouvrirent d'airain, en guise d'enduit, le mur de l'enceinte extérieure dans tout son parcours, d'étain la seconde enceinte, et l'Acropole elle-même d'orichalque aux reflets de feu.

«Enfin, voici comment ils construisirent le palais des rois dans l'intérieur de l'Acropole.

«Au milieu s'élevait le temple consacré à Clito et à Poséidon, lieu redoutable, entouré d'une muraille d'or, où ils avaient autrefois engendré et mis au jour les dix chefs des dynasties royales. C'est là qu'on venait, chaque année, des dix provinces de l'empire, offrir à ces deux divinités les prémices des fruits de la terre.

«Le temple, réduit à lui-même, avait un stade de longueur, trois arpents de largeur et une hauteur proportionnée; il y avait dans son aspect quelque chose de barbare. Tout l'extérieur en était revêtu d'argent, sauf les extrémités; les extrémités étaient d'or, d'argent et d'orichalque. Les murs, les colonnes, les pavés étaient recouverts d'ivoire. On voyait des statues d'or, et, singulièrement, le Dieu debout sur son char, conduisant six coursiers ailés, si grand que sa tête touchait la voûte du temple, et tout autour de lui, cent Néréides assises sur des dauphins. On pensait alors qu'elles étaient au

nombre de cent. Un grand nombre d'autres statues, offertes par des particuliers, s'ajoutaient à celles-là.

«Tout autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or de toutes les reines et de tous les rois descendant des dix enfants de Neptune, ainsi que mille autres offrandes des rois et des particuliers, soit de la ville, soit des pays étrangers réduits à l'obéissance. Par la grandeur et le travail, l'autel était à l'unisson de ces merveilles et le palais des rois tout entier était tel qu'il convenait à l'étendue de l'empire, tel qu'il convenait aux ornements du temple.

«Deux sources, l'une froide, l'autre chaude, abondantes et intarissables, par l'agrément et la vertu de leurs eaux donnaient admirablement satisfaction à tous les besoins. On trouvait, aux environs des maisons, les arbres qui aiment l'humidité; des bassins, les uns à ciel ouvert, les autres couverts d'une toiture pour les bains chauds, dans l'hiver; ici ceux des rois; là, ceux des particuliers; ailleurs, ceux des femmes, et d'autres encore pour les chevaux et toutes bêtes de somme, tous ornés et décorés selon leur destination. L'eau qui sortait de là s'en allait arroser le bois de Poséidon où des arbres d'une grandeur et d'une beauté, en quelque manière, divine, s'élevaient sur un terrain gras et fertile; elle se rendait ensuite dans les enceintes extérieures par des aqueducs creusés dans la direction des ponts.

«De nombreux temples, consacrés à de nombreuses divinités, de nombreux jardins, des gymnases pour les hommes, des hippodromes pour les chevaux, avaient été construits sur chacune des enceintes qui formaient comme des îles. Il y avait surtout, au milieu de la plus grande, un hippodrome faisant tout le tour de cette île dans sa longueur, large d'un stade, et qui livrait aux chevaux et à la lutte une vaste piste. A droite et à gauche étaient des casernes destinées à la majeure partie de la garnison. Les troupes qui inspiraient le plus de confiance logeaient dans la plus petite des enceintes, qui était aussi la plus voisine de l'Acropole. Enfin, celles dont le dévouement était assuré demeuraient dans l'Acropole même, auprès des rois.

«Les bassins pour les navires étaient pleins de trirèmes et de tous les appareils et chantiers que réclament les trirèmes. Et rien ne manquait, dans un ordre parfait.

«Au-delà et en dehors des trois ponts, un mur circulaire commençait à la mer, suivait la plus vaste enceinte et le plus vaste port à une distance de cinquante stades et revenait au même point former l'embouchure du

canal situé vers la mer. Des multitudes d'habitations se pressaient les unes contre les autres dans cet intervalle ; le canal, le port principal regorgeaient d'embarcations et de marchands venus de toutes les parties du monde et de cette foule s'échappait jour et nuit un bruit de voix et un tumulte continuels.

« Je crois avoir à présent fidèlement rappelé ce que la tradition conte de cette ville et de l'antique demeure des rois. Il me faut maintenant tenter d'exposer ce que la nature avait fait pour le reste du pays et ce que l'art y avait ajouté d'embellissement.

« D'abord, on dit que le sol était fort élevé au-dessus du niveau de la mer et les bords de l'île coupés à pic. Tout autour de la ville s'étendait une plaine environnée de montagnes qui se prolongeaient jusqu'à la mer. Cette plaine était lisse et uniforme, oblongue, ayant, du côté des montagnes 3000 stades, et de la mer au centre, plus de 2000. Cette partie de l'île regardait le midi et n'avait rien à craindre des vents du nord. On vantait les montagnes qui lui formaient une ceinture ; sans égales aujourd'hui pour le nombre, la grandeur et la beauté, elles enfermaient de riches et peuplés villages, des fleuves, des lacs, des prairies où des animaux sauvages et domestiques trouvaient une abondante nourriture, de nombreuses et vastes forêts où les arts trouvaient des matériaux de toute espèce pour des ouvrages de toute sorte.

« Telle était cette plaine, grâce aux bienfaits de la nature et aux travaux d'un grand nombre de rois pendant un long laps de temps. Elle avait la forme d'un quadrangle droit et allongé ; et si elle s'en écartait en quelque endroit, on avait corrigé cette irrégularité en traçant le fossé qui l'entourait. Quant à la profondeur, à la largeur et à la longueur de ce fossé, il est difficile de croire ce qu'on en raconte, quand il s'agit d'un travail fait de main d'homme, et qu'on le compare aux autres ouvrages du même genre ; il faut cependant vous répéter ce que j'ai ouï dire. Il était creusé à la profondeur d'un arpent ; il était large d'un stade ; tracé tout autour de la plaine, il n'avait pas moins de dix mille stades de long. Il recevait tous les cours d'eau qui se précipitaient des montagnes, enveloppait la plaine, aboutissait par ses deux extrémités à la ville, et s'en allait se décharger dans la mer. Du bord supérieur de ce fossé partaient des tranchées de cent pieds de large, qui coupaient la plaine en ligne droite, et retournaient à ce même fossé dans le voisinage de la mer : elles étaient distantes les unes des autres de cent stades. Pour transporter par eau les bois des montagnes et

les divers produits de chaque saison à la ville, ils avaient fait communiquer les tranchées entre elles et avec la ville par des canaux creusés transversalement. Notez que la terre donnait deux moissons par an, parce qu'elle était arrosée l'hiver par les pluies de Jupiter et fécondée l'été par l'eau des tranchées.

«Le nombre de soldats que devaient fournir les habitants de la plaine en état de porter les armes avait été fixé comme il suit. Chaque division territoriale devait élire un chef. Or, chaque division avait une étendue de cent stades, et il y avait soixante-mille de ces divisions. — Quant aux habitants des montagnes et des autres parties du pays, la tradition rapporte qu'ils étaient en nombre infini: ils furent distribués, suivant les localités ou les villages, en des divisions semblables avant chacune un chef. — Le chef devait fournir en temps de guerre la sixième partie d'un char de guerre, de manière qu'il y en eût dix mille; deux chevaux avec leurs cavaliers, un attelage de deux chevaux sans char, un combattant armé d'un petit bouclier, un cavalier pour conduire deux chevaux; des fantassins pesamment armés, des archers, des frondeurs, deux de chaque espèce; des soldats armés à la légère, ou de pierres ou de javelots, trois de chaque espèce; des marins au nombre de quatre pour manœuvrer une flotte de douze cents navires.

«Telle était l'organisation des forces militaires dans la ville royale. Pour les neuf autres provinces, chacune avait la sienne et il serait trop long d'en parler.

«En ce qui concerne le gouvernement et l'autorité, voici quel fut l'ordre établi dès le principe. Chacun des dix rois dans la province qui lui était départie, et dans la ville où il résidait, avait tout pouvoir sur les hommes et sur la plupart des lois, infligeant les peines et la mort au gré de sa volonté. Quant au gouvernement général et aux rapports des rois entre eux, les ordres de Poséidon étaient leur règle.

«Ces ordres leur avaient été transmis dans la loi souveraine; les premiers d'entre eux l'avait gravée sur une colonne d'orichalque, élevée au milieu de l'île, dans le temple de Poséidon.

«Les dix rois se réunissaient successivement la cinquième année et la sixième, en alternant les nombres pair et impair. Dans ces assemblées, ils discutaient les intérêts publics, ils recherchaient si quelque infraction à la loi avait été commise, ils portaient des jugements. Avaient-ils à porter un jugement, voici comment ils se donnaient leur foi mutuellement.

«Après qu'on avait lâché des taureaux dans le temple de Poséidon, les dix rois laissés seuls priaient le Dieu de choisir la victime qui lui serait agréable, et se mettaient à les pourchasser, sans autres armes que des pieux et des cordes. Lorsqu'ils avaient pris un taureau, ils le conduisaient vers la colonne et l'égorgeaient à son sommet, conformément aux prescriptions. Outre les lois, on avait inscrit sur cette colonne un serment redoutable et des imprécations contre quiconque les violerait. Le sacrifice accompli, et les membres du taureau consacrés suivant ces lois, les rois versaient goutte à goutte du sang de la victime dans une coupe, jetaient le reste dans le feu, et purifiaient la colonne. Puisant ensuite dans la coupe avec des flacons d'or, répandant une partie de leur contenu dans la flamme, ils juraient de juger selon les lois écrites sur la colonne, de punir quiconque les aurait enfreintes, de les observer désormais de tout leur pouvoir, de ne gouverner eux-mêmes et de n'obéir à celui qui gouvernerait qu'en conformité aux lois de leur père.

«Après avoir prononcé ces prières et ces promesses pour eux-mêmes et leurs descendants, après avoir bu ce qui restait dans les flacons et les avoir déposés dans le temple du Dieu, ils se préparaient au repas et autres cérémonies nécessaires.

«Les ombres venues et le feu du sacrifice consumé, après avoir revêtu des robes azurées parfaitement belles, s'être assis à terre auprès des derniers vestiges du sacrifice, la nuit, lorsque le feu était partout éteint dans le temple, ils rendaient leurs jugements et les subissaient, si quelqu'un d'entre eux était accusé d'avoir violé les lois.

«Après avoir rendu leurs jugements, ils les inscrivaient, au retour de la lumière, sur une table d'or et la suspendaient avec les robes aux murs du temple, comme des souvenirs et des avertissements.

«Il y avait en outre un grand nombre de lois particulières, relatives aux attributions de chacun des dix rois. Les principales étaient de ne point porter les armes les uns contre les autres, – de se prêter main-forte dans le cas où l'un d'entre eux aurait entrepris de chasser l'une des races royales de ses États, – de délibérer en commun, à l'exemple de leurs ancêtres, sur la guerre et les autres démarches importantes, en laissant le commandement suprême à la race d'Atlas. Le roi ne pouvait condamner à mort l'un de ses parents, sans le consentement de plus de la moitié des dix rois.

«Telle était la puissance, la formidable puissance qui s'était autrefois établie dans cette contrée, et que la divinité, selon la tradition, tourna contre notre pays pour le motif que voici.

«Pendant plusieurs générations, tant qu'il y eut en eux quelque chose de la nature du Dieu dont ils étaient issus, les habitants de l'Atlantide obéirent aux lois qu'ils avaient reçues et honorèrent le principe divin qui faisait leur parenté. Leurs pensées étaient conformes à la vérité et de tout point généreuses ; ils se montraient pleins de modération et de sagesse dans toutes les éventualités, comme aussi dans leurs mutuels rapports. C'est pourquoi, regardant avec mépris tout ce qui n'est pas la vertu, ils faisaient peu de cas des biens présents et portaient tout naturellement comme un fardeau et l'or et les richesses et les avantages de la fortune. Loin de se laisser enivrer par les délices, d'abdiquer le gouvernement d'eux-mêmes entre les mains de la fortune, et de devenir le jeu et des passions et de l'erreur, ils savaient comprendre que tous les autres biens s'accroissent par leur accord avec la vertu, et que, au contraire, quand on les poursuit avec trop de zèle et d'ardeur, ils périssent, et la vertu avec eux.

«Aussi longtemps que les habitants de l'Atlantide raisonnèrent ainsi et conservèrent la nature divine dont ils avaient participé, tout leur réussit à souhait, comme nous l'avons déjà dit. Mais quand l'essence divine se fut de plus en plus amoindrie par un continuel mélange avec la nature mortelle, quand l'humanité l'emporta de beaucoup, alors, impuissants à supporter la prospérité présente, ils dégénérèrent. Ceux qui savent voir comprirent qu'ils étaient devenus méchants, et qu'ils avaient perdu les plus précieux d'entre les biens ; et ceux qui sont hors d'état de voir ce qui rend véritablement la vie heureuse jugèrent qu'ils étaient parvenus au faite de la vertu et de la félicité dans le temps qu'ils étaient possédés de la folle passion d'accroître leurs richesses et leur puissance.

«Alors donc, le dieu des dieux, Jupiter qui gouverne selon les lois de la justice, dont les regards discernent le bien et le mal, apercevant la dépravation d'un peuple naguère si généreux, et voulant le châtier pour le ramener à la vertu et à la sagesse, rassembla tous les dieux dans la partie la plus brillante des demeures célestes, au centre de l'univers, d'où l'on contemple tout ce qui participe de la génération, et, les ayant rassemblés il leur dit... (*Le reste manque*).»

Ici se termine le récit de Platon. Pour n'en pas alourdir le texte, je n'ai pas cru devoir entremêler de notes les passages qu'il serait si facile et si curieux de rapprocher des récits des premiers conquérants espagnols en Amérique.

Mais cet ouvrage tout entier n'est-il point le commentaire, l'annotation patiente de ce *Critias* que, trop longtemps, les savants se sont plu à traiter comme une pure fiction poétique ?

Le savant père Jésuite Kircher, l'abbé Moreux du XVII^e siècle, écrit, dans son *Mundus Subterraneus*, dédié au pape Alexandre VII et paru à Amsterdam, en latin, en 1678 :

« Comme nous l'enseignons, d'autre part, dans notre *Œdipe*, Platon s'est efforcé de réduire au minimum le côté fabuleux de son récit, d'en préciser la valeur historique par une description minutieuse de la géographie physique, économique et politique de l'Ile Atlantide. »

Et il poursuit :

« Si nous admettons comme exacte cette antique tradition de l'Atlantide, son emplacement doit se trouver marqué par les Canaries, les Açores et les îles de Flandre, qui sont comme les derniers sommets, encore émergés, de l'Atlantide. »

Les données géologiques que nous avons résumées dans le premier chapitre et qui manquaient à l'auteur du *Mundus Subterraneus* confirment éloquentement sa thèse.

Est-ce cette terre sacrée, cet *Amenti* occidental vers lequel les Égyptiens croyaient revenir après leur mort, cette île avec sa montagne centrale et ses quatre fleuves que nous évoquent le jardin d'Éden des Hébreux, l'*Aztlan* ou le *Metzli* dont les Mexicains se disaient originaires ?...

Les religions sont conservatrices. Comme les sources pétrifiantes, elles revêtent d'un enduit durable les objets qu'on leur donne, en déformant, en grossissent les contours, mais gardent, atténués, les linéaments primitifs.

On a longtemps considéré comme une fable, comme un simple et pittoresque roman philosophique, le récit que nous a fait Platon dans le *Timée* et le *Critias*. Certaines précisions pourtant, certains détails singulièrement nets, et comme techniques, auraient dû troubler les archéologues.

Le grand Christophe Colomb, quand il relâchait dans l'Éden odorant des îles Canaries, se plaisait à rêver, disent ses biographes, sur le texte du *Critias*. Et, plus loin que l'Atlantide engloutie, il pressentait le continent oublié où le peuple du bronze et du soleil avait fondé quelques-unes de ses plus puissantes colonies.

Les siècles ont passé. L'archéologie, la géologie sont venues apporter

des présomptions, des preuves. Aucune des recherches savantes, à l'heure actuelle, ne contredit le récit du *Critias*; bien au contraire, elles semblent le confirmer.

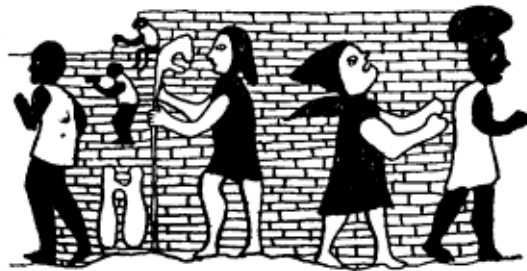
Et nous serions plus riches, certes, en documents sur l'Atlantide, si, pendant des siècles, a priori, son existence n'avait été considérée comme un mythe.

Je demande seulement aux savants d'admettre le problème à titre provisoire, à titre d'hypothèse, de façon à pouvoir orienter leurs recherches d'après un plan qu'ils ont voulu ignorer jusqu'à ce jour. Chercher d'abord, discuter ensuite : cette attitude n'est-elle point plus conforme à la véritable méthode scientifique, que l'inconcevable entêtement qui consiste à nier le problème, pour éviter même de le poser ?

Comme l'a écrit l'américain Donelly, dans la conclusion de son *Atlantis* (qui n'a pas encore été traduite en français) :

« Nous commençons à peine à comprendre le passé : il y a cent ans, le monde ne savait rien de Pompeï et d'Herculanum ; rien du lien linguistique qui rattache ensemble les nations Indo-Européennes ; rien de la signification du vaste déroulement d'inscriptions sur les tombes et temples d'Égypte ; rien du sens des inscriptions cunéiformes de Babylone ; rien des merveilleuses civilisations révélées par les restes du Yucatan, du Mexique, et du Pérou.

« Nous sommes sur le seuil. L'investigation scientifique avance à pas de géant. Qui peut dire si, dans cent ans, les grands muséums du monde ne seront pas décorés des statues, armes et instruments provenant de l'Atlantide, tandis que les librairies du monde entier contiendront des traductions de ces inscriptions, jetant une nouvelle lumière sur toute l'histoire du passé de la race humaine, et sur tous les grands problèmes qui rendent perplexes les penseurs de nos jours ? »



Maçons péruviens de l'époque incasique. (Document Wiener)

CHAPITRE III

L'Atlantide existe ethniquement – La mer a englouti l'Océanie atlante, mais les colonies ont longtemps subsisté – Les peuples de l'Atlantide – Les Canaries, l'Atlas marocain ou Libye, l'Ibérie, la Ligurie, l'Étrurie, la Carie, les îles grecques, l'Amérique Centrale, les Andes – La langue berbère et les «Barbaroi».



Athéna primitive (étrusque),
revêtue du costume des femmes de l'Atlas lybien.

L'ATLANTIDE

Peut-être, dans quelques siècles, quand la science aura fait de nouveaux progrès, l'histoire de France depuis ses origines commencera-t-elle par un chapitre sur l'Atlantide. Car il semble plus conforme aux faits d'aller chercher nos aïeux du côté du continent occidental que vers cet Hindoustan fabuleux, cette Terre sainte des Aryens, dont le grand tort, affirment les savants modernes, est de n'avoir jamais existé.

Les rois atlantes, écrit Platon, régnaient sur l'île entière ainsi que sur plusieurs autres îles et sur quelques parties du continent (américain). En outre, en deçà du détroit, ils régnaient sur la Lybie jusqu'à l'Égypte et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie.

Or, si nous prenons une carte du monde antique, nous y trouvons, précisément, sur le trajet qu'indique la tradition transmise par Platon, tout un groupe de peuples que l'on ne saurait apparenter avec ceux qu'une tradition contestée, mais que nous conserverons pour la commodité de l'exposition, désigne sous le nom d'*Aryens*.

C'est-à-dire, en partant de la côte marocaine :

Les Berbères ou Libyens (les *Lahabim* marins et métallurgistes de la Bible, les *Lebou* des inscriptions égyptiennes) ;

Les Ibères et les Basques ;

Les Ligures, les Grisons, les Étrusques.

Et, de l'autre côté des colonnes d'Hercule,

Les Guanches des Canaries ;

Les Toltèques du Mexique ;

Les Mayas du Yucatan ; et les grands constructeurs préincasiques du Pérou.

Or, un fait sur lequel semblent d'accord tous ceux qui s'occupent de la plus vieille histoire, c'est que, au milieu (et si l'on osait dire

au bord) des peuplades d'Afrique, d'Europe, d'Asie, d'Amérique, à des dates lointaines, relativement difficiles à fixer, mais qui oscillent entre 10 000 ou 6 000 ans avant notre ère, apparaissent des conquérants étrangers, navigateurs, maîtres du bronze, et dont le culte du Soleil marque et jalonne les migrations victorieuses.

M. de Morgan, bien timide pourtant, bien précautionneux, bien ambigu quand il s'agit de l'Atlantide, reconnaît que ce sont des étrangers qui

ont apporté le cuivre et les arts céramiques aux préégyptiens de l'âge de pierre.

En Égypte, note-t-il ailleurs, il semble que deux cultes se soient mélangés : celui des aborigènes Lybiens de la pierre taillée et le culte solaire de ces envahisseurs qui apportèrent avec eux la métallurgie du cuivre.

Le culte du Soleil dont les Espagnols virent encore les temples et les prêtres quand ils débarquèrent au Mexique, au Pérou, se retrouve non seulement dans la Chaldée et dans l'Égypte primitives, mais apparaît en Europe en même temps que le bronze.

On a trouvé des chars ou des barques solaires, en bronze ou en or, à Trundholm en Scandinavie, dans le Jutland, en Islande, en Angleterre, dans les îles Égées. Jusque dans les profondeurs de l'Iran et de l'Inde se retrouvent les disques et les *svastikas* solaires.

D'après les évaluations des préhistoriens, le culte du Soleil aurait régné de l'Ibérie à la mer Baltique, pendant un millénaire et demi pour le moins.

Le culte du Soleil, comme l'industrie du bronze, semble, tout d'abord, suivre cette grande route des Pyramides et des dolmens sur laquelle, avant l'histoire, sont passés les chars éclatants des conquérants occidentaux et qu'ont suivie plus tard, comme une poussière diaprée soulevée par leur course, la longue traînée des légendes sur les Héraclès, les Jason, les Atlas, les Prométhée.

M. Berlioux, qui enseigna la géographie antique à l'Université de Lyon (et qui, assez étrangement, s'efforça d'identifier l'Atlantide engloutie avec l'Atlas marocain), a tenté de tracer, sur la mappemonde des continents antiques, cette route illustre et fabuleuse.

«De l'Atlas occidental, écrit-il, on peut suivre deux longues voies qui courent sur le globe, l'une s'en allant du côté de l'Orient à travers la Libye et l'autre partant pour le continent de l'ouest, à travers l'Atlantique.

«La première suit la vallée des deux Triton et s'en va, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à la vallée du Nil ; c'est la route terrestre. La route maritime, celle du Couchant, est plus merveilleuse encore. Elle est tracée, sur les flots de l'Océan, par la zone des vents alizés. Elle commence juste en face du golfe qui se creuse au sud de l'Atlas et qu'il faut appeler le golfe des Atlantes. Plus loin, elle se recourbe vers tes îles Fortunées, pour aller, sur l'autre rive, atteindre la terre du Mexique, qui porte les monuments les plus riches et les plus mystérieux du Nouveau-Monde.

«Du côté de l'Orient, la longue ligne formée par les deux routes touche aux Pyramides ; du côté du couchant, ce sont les ruines mexicaines qui en marquent la limite.

«Que les temples et les palais du Yucatan ne remontent pas à l'époque lointaine des Atlantes, si l'on veut ; il n'en reste pas moins établi que la terre où ils se sont élevés a reçu les premiers visiteurs de l'Ancien Monde.

«Il est également établi qu'à une époque lointaine les caravanes venues de Memphis ou de Thèbes, rencontraient à Cernè (capitale des Atlantes d'Afrique) les flottes arrivant des terres américaines. D'un bout à l'autre de cette longue voie, une des plus belles de l'Univers, il y eut un courant d'échanges... Un jour le courant s'arrêta et la voie fut fermée pour de longs siècles. Cette ruine arriva à la suite d'une guerre terrible qui renversa l'empire des Atlantes et d'une révolution géologique qui bouleversa le pays.»

Quels sont et où sont les peuples qui ont suivi ce grand chemin, avant toute histoire ?

Il faut d'abord renoncer à l'illusion que des Aryens aient pu semer ce fabuleux chapelet de dolmens qui jalonne la route des Atlantes.

Dans son mémoire sur *l'Origine des Aryens*, M. Salomon Reinach constate que «la toponymie des pays à dolmens suffirait, à défaut d'autres arguments, pour rendre insoutenable la théorie des dolmens aryens. La thèse qui attribue ces monuments aux Ibères souffrirait moins de difficultés».

Il serait plus exact encore d'écrire aux *Berbères*.

Dans l'Atlas, leur antique et dernier refuge, les dolmens se montrent plus nombreux que dans l'Armorique. C'est là que semble aboutir, avant de passer le détroit, cette longue traînée de monuments mégalithiques dont l'autre extrémité se trouve dans les Indes.

«Les tumulus y marquent les traces d'une seconde époque, également mystérieuse», affirme Berlioux. Mais ces tertres funéraires, qui forment de longues lignes à travers l'Ancien Monde, franchissent l'Océan pour reparaître sur les terres américaines.

Les Aryens, constate Oppert, en pénétrant sur le sol européen, asiatique et africain, y ont implanté leur caractère linguistique, mais n'ont pas effacé le souvenir des aborigènes qu'ils trouvaient dans les différents pays.

«Les nouveaux habitants, écrit-il⁸ se sont superposés, comme une sou-

⁸ Revue de Linguistique, I, 6

che nouvelle, à ceux qui existaient déjà et, par la suite, se sont mêlés aux populations existant en Europe pour former des êtres ethnographiques nouveaux.

«L'existence de ces anciennes populations est attestée, d'abord par les quelques débris qui nous ont été transmis, puis par les découvertes, toujours renouvelées, de la géologie et de l'anthropologie. On ne peut plus nier que la science doit admettre des langues indo-européennes; elle doit également déclarer qu'il n'y a pas de nations indo-européennes. Les hypothèses sur la formation des nations antiques comme procédant des seuls Aryas, commencent déjà à rejoindre tant d'erreurs aujourd'hui abandonnées.»

Quoi qu'il en soit, les peuples bruns aux yeux noirs, que les anciens appelaient Ligures, tailleurs de pierre émérites, devenus plus tard métallurgistes du bronze sous des influences extérieures, ont reçu la visite de peuples aux yeux bleus, aux cheveux blonds venus des régions hyperboréennes, ou peut-être de la région danubienne, et qui se répandirent, au début des temps historiques, à l'âge de fer, des îles Britanniques à la mer Noire.

Mais les Aryens, en tant que peuple primitif, sont, comme le souligne M. Salomon Reinach, «une invention de cabinet de travail». Il y a des langues aryennes. Vercingétorix parlait une langue aryenne. Mais l'on émet une hypothèse gratuite quand on dit que Vercingétorix était un arien. Le terme d'aryen devrait être réservé pour désigner les Hindous et les Perses. Et encore, même dans l'Inde, l'influence de civilisateurs préaryens se laisse pressentir, dès que l'on veut aller au fond des plus vieilles traditions.

Le Veda⁹ est arya, par la puissance d'un souffle unique. Il est arya comme la Bible est sémite.

«Mais les antécédents de ce culte, l'ordonnance de l'autel, l'orientation de l'espace, la division de l'année cosmique, tout ce qui touche aux formes de la religion, à part son contenu... en un mot, tout ce qui se cache derrière la réalité, par rapport à la conception primitive des *Archai* et des *Stoichea*, tout cela est-il arya?

«Le Veda répond à toutes ces questions. Il attribue tout cela aux *Gandharvas*, instituteurs et maîtres. Il considère les *Marutahs*, les ancêtres des Aryas, comme des sauvages qui erraient dans les bois, ignorants les

⁹ Note d'Eckstein, dans sa *Cosmogonie de Sanchoniaton*.

sacra des dieux et de l'autel, les *symboloi* d'Agni et de Soma. Il nous dit comment les *sacra* furent communiqués à ces chasseurs sauvages, puis retirés ; comment ils finirent par voler les dieux qu'on leur avait dérobés.»

Nous voici revenus, après ce nécessaire travail d'élimination, à cette langue des occidentaux, plus ancienne que le sanscrit, le berbère. On en retrouve, en effet, les racines chez tous les peuples dont l'origine est énigmatique, – si l'on ne veut pas admettre l'Atlantide comme lieu primitif de leur migration.

Renan souligne, dans son *Histoire des Langues sémitiques*, que les tentatives de Stickel et Tarquini pour expliquer l'étrusque par le sémitique sont demeurées sans fondement.

Il note que les Cariens, au dire d'Homère¹⁰, parlaient une langue berbère, «barbarophônoi». D'après Hérodote et Diodore, les Berbères Libyens d'Afrique, étaient parents des Pélasges de Troade. Hérodote atteste, en outre, que les Mysiens et les Lydiens parlaient la langue des Cariens, et que les Phrygiens étaient d'une race identique.

Or, les recherches faites (notamment par M. Louis Rinn) dans l'Atlas marocain sur la vieille langue berbère et sur les caractères sacrés ou *tifinars* qui nous l'ont conservée, montrent qu'une antique race brune, qui s'est mélangée, au cours de la protohistoire avec les Keltés ou Kel-Loua, les Kimmériens, les Mèdes les Iraniens et qui reste divisée, aujourd'hui encore, par la rivalité millénaire des nordistes et des sudistes (*soff* Gherbi et *soff* Chergui), a laissé la marque profonde de son dialecte, de ses racines linguistiques à travers des races dont plusieurs sont aujourd'hui disparues, mais qui, toutes, se retrouvent sur cette carte de l'empire atlante que Platon nous a tracée.



L'impératrice Tii, d'origine lybienne, mère de Khounat5en.

¹⁰ *Iliade*, 2, 867.

L'ATLANTIDE

Les Ibères bruns, Basques, Liguriens, Auses, Étrusques, plus ou moins coupés de populations autochtones, furent les *Iabbaren* (émigrés). Dans le pays des Touaregs, on montre encore de nos jours les tombeaux des *Iabbaren* comme les monuments de la plus ancienne des races.

En évoquant les racines berbères, voici sommairement comment s'éclaircit et s'expliquent les noms de quelques anciennes tribus :

- Les Ligures basques : – Ili-gor ;
- Les Ligures berbères : – *ligor*, peuple de la montagne.
- Les Libyens, ou *Lebon* des inscriptions égyptiennes :
 - *al-abon*, peuple émigrant ;
- Les Scythes, *sik* ; – Ait, peuple des « Oppida » ;
- Les Amazones, *alazoun*, le peuple des Fils de Enn.

L'on peut, très aisément, enrichir cette curieuse série linguistique. En voici encore quelques exemples :

Touraniens, peuples de Enn, *Calédoniens*, tribus de Enn ;
Brittain, émigrés, Fils de Enn, *Er-Inn*, Fils de Enn ;
Tyrrhéniens. Tour-Enn, peuples de Enn, *Sequanes*, demeure de Enn ;
Hellènes, Ahl-Enn, Clan de Enn. *Iraniens*. Our'Ann ;
Menès, M'Ennou, *Cyrenaïque*. Kir-Enn, Centre de Enn ;
Kan-Aan, Etat-des-peuples-de-Enn (antérieur, en Palestine, aux Phéniciens et Sémites, avec les Philistins, Madianites, Ammonites).

Ainsi, peu à peu, nous voyons se relever, sous la cendre des races qui la recouvrent, cette race longtemps oubliée d'hommes bruns ou rouges que nous évoquent les peintures et les sculptures de la primitive Égypte, de l'Amérique légendaire.

Déjà les historiens de l'Étrurie avaient noté que les personnages peints sur les vases et sur les murailles des nécropoles de Tarquinies, de Volaterra, de Chiusi, de Cœri, relèvent d'un type uniforme des plus caractéristiques.

Des hommes petits, à la tête forte, au nez long et gros, au corps ramassé et trapu ; leurs traits « font penser, dit Michelet, aux statues mexicaines des ruines de Palenqué ».

Le monument d'Oaxaca nous montre aussi des hommes au nez long et gros, ainsi que les peintures mexicaines conservées à Rome, à Velletri et à Berlin.



Vieillard mexicain.
(Fragment de poterie)

De même, Niebuhr retrouvait les temples mexicains dans les descriptions que donne Pline du tombeau de Porsenna.

Déjà, jadis, Denys d'Halicarnasse déclarait que les Étrusques ne sont semblables à aucune autre nation pour le langage et les mœurs. Le peuple de Raz (*Ras-Ena*), comme ils s'appelaient eux-mêmes, a des sculpteurs qui ne nous présentent que des figures trapues.

Comme métallurgistes du bronze, les Étrusques étaient célèbres. Les Romains enlevèrent lors de la prise de Volsinie, deux mille statues de bronze, mais ne surent par eux-mêmes et pendant longtemps encore, faire pour leurs dieux que des statues de bois et d'argile.

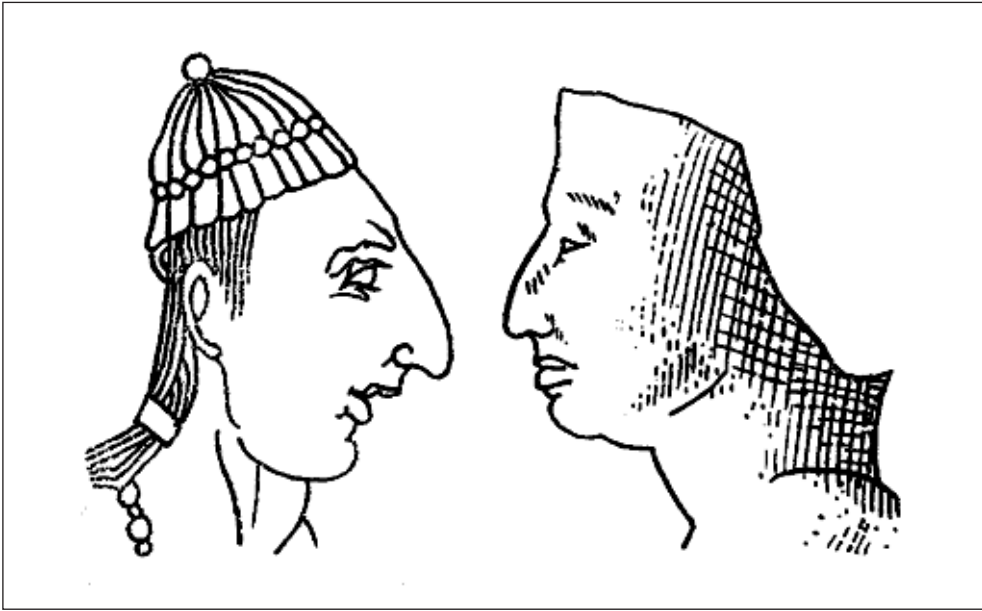
La religion des Étrusques présentait ce mélange de mysticisme astronomique et de sacrifices sanglants que l'on croit retrouver dans les mystères des religions du Mexique.

Chez eux, la femme est prêtresse, législatrice, et cela, comme dans ces familles de princes berbères qui envahirent l'Égypte et bâtirent les pyramides, comme chez les anciens peuples de l'Amérique, de l'Ibérie, de la Scythie...

Ainsi, en simplifiant l'énoncé de nos constatations, nous sommes contraints de constater le fait suivant : A l'origine des civilisations historiques, en Europe, en Afrique, en Amérique on trouve, sinon une race primitive protohistorique unique, du moins un groupe de races légendaires qui avaient un type physique commun, des mœurs analogues (notamment en ce qui concerne l'influence des femmes dans la cité), une religion où des symboles astronomiques élevés voisinaient avec des sacrifices sanglants, des aptitudes analogues pour travailler le bronze.

Les historiens sont muets sur le lieu d'où ces races ont pu provenir et se répandre. Ils le désignent d'un terme vague « vers l'Occident ».

C'est dans cet Occident énigmatique, — que les géologues ont fait surgir des eaux sous le nom platonicien d'*Atlantide* — que les Peuples-de-Enn



Un bas-relief de Palenqué et le masque du pharaon Pépi I^{er}

ont développé leur civilisation du bronze, sous la domination d'une caste analogue à celle de ces héros Nékua qui, d'après Eusèbe, dominèrent l'Égypte vers 11 000 avant notre ère.

De son contact, de son mélange avec les peuplades déjà installées dans les terres où elle abordait, la nation atlante, évidemment, s'est à la longue diversifiée en races assez différentes des types originels. Il est vraisemblable d'ailleurs qu'en Atlantide, comme dans l'Afrique d'aujourd'hui, il devait y avoir, côte à côte, des hommes de race noire, blanche et rouge que dominait cette caste d'*Amaulas*, de *Chaldéens*, faite d'astronomes, de guerriers, d'architectes, de métallurgistes. Mais les caractéristiques générales de la race du bronze (crâne allongé, nez fort, mains petites) se retrouvent chez les Berbères, les Égyptiens, les Étrusques, les Aymarases, les Basques, les Guanches.

Il est, d'autre part, vraisemblable que l'Atlantide eut des relations avec cette mystérieuse Hyperborée, sanctuaire des cultes apolliniens, des hautes traditions orphiques, dont nul n'a encore osé esquisser l'histoire...

En tout cas, et comme on le verra plus loin, l'histoire religieuse de l'Atlantide pèse sur toute l'histoire des religions antiques et les rend à peu près indéchiffrables si l'on n'admet pas, à l'origine, l'existence d'un apostolat, d'une colonisation atlante.



Figures d'un tombeau étrusque. (Musée du Louvre)

NOTES DU CHAPITRE III

Dans la mer des Caraïbes.

Le *Mercure de France*, du 1^{er} avril 1923, publie la note suivante, assez mal documentée, mais qui relate un fait à retenir :

«...Enfin, on a cru reconnaître dans les matériaux employés pour la construction des Pyramides un produit de l'Amérique du Sud – produit qu'on ne pourrait trouver que là. Cet argument vient de décider un explorateur comme M. Mitchell Hedges à partir pour le Mexique.

«Il y va pour étudier surtout la race des Aztèques dont l'histoire est presque inconnue. On sait à peine que leurs idoles de pierre offrent une étrange ressemblance avec celles de l'ancienne Égypte et M. Mitchell Hedges ne désespère pas, en fouillant, comme il a le projet de le faire, le fond de la mer des Caraïbes et de l'Océan Pacifique – ce fond qui n'a jamais été exploré – de découvrir peut-être la preuve de l'origine commune des Aztèques et des Égyptiens.

L'ATLANTIDE

«Du même coup, si cette entreprise hardie réussissait, serait confirmée peut-être l'existence de l'Atlantide, et sans doute ferait-on d'inimaginables découvertes concernant les mystères cachés de ce vieux monde que Christophe Colomb baptisa le nouveau.»

Des pyramides en Laponie.

Une dépêche de Londres, publiée par *le Matin* du 18 mars 1923, signale un fait qui mérite d'être versé au dossier de l'Hyperborée et de l'Atlantide :

«...D'après un télégramme de Stockholm, l'expédition russe qui, sous la direction du professeur Bartjenko, s'était rendue en Laponie pour y faire des recherches scientifiques est rentré à Pétrograd.

«Son chef annonce qu'il a découvert dans la péninsule de Kola, entre l'océan Arctique et la mer Blanche, les vestiges d'une civilisation extrêmement reculée et qu'il estime être antérieure à celle des Égyptiens. L'expédition a trouvé, entre autres choses, des tombes assez nombreuses qui sont formées d'énormes amas de pierres semblables aux pyramides d'Égypte.»

Une précivilisation méditerranéenne.

Dans *l'Humanité* du 28 février 1923, une note évoque les travaux du D^r Marr qui semblaient, par bien des côtés, effleurer et évoquer la primitive civilisation atlantidienne :

«Un article de Lounatcharsky paru en Russie nous apprend qu'un savant humaniste russe, le camarade Marr, membre de l'Académie des Sciences de Russie, après de longues et scrupuleuses études, a établi l'incontestable parenté des langues caucasienne, arménienne et géorgienne. Mieux que cela, il a su prouver que ces idiomes avaient des origines communes avec ceux des Étrusques et des anciens Crétois (d'après ces inscriptions). Et, suivant ce chemin, il croit retrouver la mystérieuse ascendance des Basques. Il conclut par une grandiose hypothèse : il admet l'existence dans une très lointaine antiquité d'une civilisation méditerranéenne qu'il dénomme : monde de Japhétides. Cette civilisation aurait précédé celle des Hellènes, des Italiotes, des Carthaginois, elle aurait été contemporaine des grandes époques de l'antique Égypte.»

CHAPITRE IV

Les traditions diluviennes suivent la carte platonicienne de l'empire atlante

– Les fêtes sacrées du déluge dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde

– L'Amérique a surtout gardé la mémoire du cataclysme volcanique :

l'Europe des raz de marée.

«C'est une tradition, dit Platon, dans les Lois, qu'il y a eu autrefois de grandes mortalités, causées par des inondations et par d'autres calamités générales, dont peu d'hommes se sont sauvés... On peut penser que les villes ayant été totalement renversées par ces destructions, la plupart des inventions furent alors ensevelies avec elles sous les eaux, et qu'il a fallu bien du temps pour les retrouver, que ces temps ont été très longs, car il n'a pas fallu moins que des milliers d'années pour nous les rendre...»

Ce déluge, cette vaste catastrophe géologique dont la science a relevé le passage sur la surface bouleversée du globe, les traditions terrifiées d'une partie de l'humanité en ont conservé la mémoire.

Mais l'on remarque que toutes les nations qui figurent sur la carte de l'empire atlante, semblent en avoir conservé un souvenir plus précis, des traces plus profondes.

Partout, nous retrouvons une longue traînée de Noés mystérieux, «fils de la mer» qui rassemblent les hommes épouvantés, organisent le sauvetage et s'efforcent, au bord des terres marécageuses, sous un ciel bas et désolé, de rassembler les derniers vestiges de la civilisation antédiluvienne.

Toutes les traditions indiennes des trois Amériques, constate M. Léon de Rosny, «s'accordent sur le fait d'un antique déluge universel qui aurait anéanti le genre humain à l'exception de quelques élus, dont chaque tribu déclare modestement descendre».

Je n'ignore pas, ajoute l'illustre orientaliste, que l'idée d'un antique déluge se trouve chez presque tous les peuples du globe ; mais dans l'ancien continent, la tradition n'a pas imprimé sur l'esprit des peuples un sentiment de terreur à beaucoup près aussi indélébile. Et, d'ailleurs, les traditions diluviennes des nations de l'Europe et de l'Orient ne sauraient être regardées autrement que comme un témoignage, altéré, si l'on veut, mais

néanmoins réel, indubitable, d'un grand événement géologique, des périodes primitives de notre histoire.

Il est en effet nécessaire de noter, à travers l'impression de terreur qui se dégage de ces souvenirs momifiés et raidis par les millénaires, combien les récits américains, dans leur ensemble, concordent avec le récit de Platon.

Le manuscrit mexicain nommé *Codex Telleriano Remensis*, renferme une suite de peintures relatives aux principales fêtes de l'année. A la date du 12 *yꝛcatli* (30 janvier), un annotateur espagnol, relatant les traditions anciennes, écrit qu'à cette date, de quatre ans en quatre ans, on jeûnait huit jours, en mémoire «des trois fois où le monde avait péri».

On trouve, dans le même document, la fête Atemotzli, célébrée en commémoration de l'écoulement des eaux diluviennes.

L'*Histoire des soleils* (*Codex Chimalpopoca*), comme le récit du *Timée* ou la tradition affaiblie qu'enregistre la Bible, nous montre, en un tableau rapide et net, l'indescriptible cataclysme.

«A ce moment, dit le texte aztèque, le ciel se rapprocha de l'eau: en un seul jour, écrit Platon), tout se perdit et le jour *nabui xochitl* consuma tout ce qui était de notre chair.

«Et cette année était celle de *ce-calli*; et le premier jour *nabui-atl*, tout fut perdu. La montagne même s'abîma sous l'eau. Et l'eau demeura tranquille pendant cinquante-deux printemps.

«...A la troisième époque appelée Soleil-de-Pluie (*Quiahtonatiuh*), il tomba une pluie de feu... Et en un seul jour, tout fut détruit par la pluie de feu. Et au jour *chicométecpatl* se consuma tout ce qui était de notre chair.

«...Et, pendant que la pierre de sable se répandait, on voyait bouillir la pierre *tetzontli* et se former des roches de couleur vermeille...»



Gorgone étrusque et Gorgone mexicaine.

Le *Popol-Vuh* ou *Livre Sacré* note aussi que l'eau et le feu concoururent au quatrième et grand cataclysme.

«...Alors, les eaux furent gonflées par la volonté du Cœur-du-ciel; et il se fit une grande inondation qui vint au-dessus de la tête des êtres... Ils furent inondés et une résine épaisse descendit du ciel.

«La terre s'obscurcit et une pluie ténébreuse commença, pluie de jour, pluie de nuit... Et il se faisait un grand bruit de feu au-dessus de leurs têtes...

«Alors, on vit les hommes courir, en se poussant, remplis de désespoir: ils voulaient monter sur les maisons, et les maisons, s'écroulant, les faisaient tomber à terre; ils voulaient monter sur les arbres et les arbres les secouaient loin d'eux; ils voulaient entrer dans les grottes, et les grottes se fermaient devant eux...»

Une tradition d'Haïti et des Antilles, recueillie par le père Romain Pane, déclare:

«La mer sortit par ses ruptures et toute la plaine qu'on voyait s'étendre au loin, sans fin ni terme d'aucun côté, s'étant couverte d'eau, fut submergée; les montagnes seulement restèrent, à cause de leur hauteur, à l'abri de cette inondation et sont les îles...»

Dans le manuscrit Troano, conservé au *British Museum*, nous lisons, d'après la traduction de Le Plongeon, un récit analogue:

«En l'année 6 du *Kan*, le 11 *muluc*, dans le mois de *zac*, de terribles tremblements de terre se produisirent et continuèrent sans interruption jusqu'au 13 *chuen*.

«La Contrée-des-Collines-d'Argile, le pays de Ma, fut sacrifié. Après avoir été ébranlé à deux reprises, il disparut subitement pendant la nuit; le sol étant continuellement soulevé par des forces volcaniques qui le faisaient s'élever et s'abaisser en maints endroits, jusqu'à ce qu'il cédât; les contrées furent alors séparées les unes des autres, puis dispersées. N'ayant pu résister à ces terribles convulsions, elles s'enfoncèrent, entraînant avec elles soixante-quatre millions d'habitants.

«Ceci se passait 8 060 ans avant la composition de ce livre.»

La tradition des Caraïbes appelle époque *Hun-Yecil* (Submersion-des-Forêts en langue maya du Yucatan), ce temps où la terre est à la fois envahie par les flots et secouée par les embrasements volcaniques.

Le *Livre Sacré* (*Popol Vuh*) des anciens et mystérieux Quichés du Guatemala nous montre le dieu *Ourakan*, père des tempêtes du ciel et de la

terre, le dieu *Zipacna* et son frère *Caprakan* qui «roulaient et remuaient les montagnes, par leur seule volonté».

A mesure que l'on avance vers les régions méridionales de l'Amérique, écrit Brasseur de Bourbourg, on retrouve les mêmes traditions, ou bien on en retrouve d'autres confirmant les précédentes et qui s'enchaînent avec elles, ainsi que cette série de volcans ou de pics volcaniques qui semble relier toute la chaîne des Cordillères, d'une extrémité à l'autre du continent.

Les Péruviens content que le déluge et l'embrasement, suivis de l'exhaussement des Andes, survinrent à la suite d'une éclipse de Soleil extraordinaire, durant laquelle toute lumière disparut pour cinq jours.

Et les terres *Yunga* ou chaudes, pleines de fruits fertiles, d'oiseaux aux vives couleurs, devinrent en cinq jours, à ces altitudes, une *puña* aride et glacée.

Le dieu *Con* ou *Chibcha-Con* de la Nouvelle-Grenade (cf. le *Chon* péruvien, le *Chons* ou Hercule égyptien) inonde les vallées du Bogota et le dieu-apôtre Bochica, pour le punir, le condamne à porter le monde sur ses épaules.

Nous allons retrouver ces traditions, renouer la chaîne de ces légendes, de l'autre côté de l'Océan, dans ce monde antique dont les historiens, sauf de Humboldt, d'Eckstein ou l'imaginatif Brasseur de Bourbourg, ont toujours fait une étude séparée, sans lien avec l'histoire ancienne du Nouveau-Monde.

Certes, dans le cadre étroit, dans le cours modeste et sommaire de cet ouvrage, qui ne vise qu'à répandre, qu'à vulgariser une conception synthétique de l'histoire de nos origines, on ne peut traiter avec tous les développements qu'il comporterait, ce sombre chapitre des traditions diluviennes, vestiges, souvenirs confus du cataclysme océanique et de ses contrecoups à travers le monde primitif.

Il faudrait pouvoir reprendre le plan de Boulanger, qui, dans *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, parue en 1766, poursuit avec minutie l'examen comparatif de cette poussière de traditions et de rites.

On peut noter, du moins, que la tradition du Déluge, répandue des Antilles aux Cyclades, des Andes aux Pyrénées, nous donne, selon les pays qui en ont conservé la trace, comme un écho graduellement affaibli du cataclysme.

Alors que les terres américaines, plus proches sans doute du point où

la révolution géologique fut le plus intense, gardent encore un souvenir terrifié de ces temps de nuit de feu, d'effroyables effondrements, les pays les plus éloignés, la Grèce, les Cyclades, la Chaldée, gardent surtout la mémoire des raz-de-marée et des déluges qui ont accompagné ce bouleversement géologique (lié sans doute à quelque grand bouleversement dans le système solaire).

Les traditions de l'Afrique, berbères, libyennes, recueillies par Hérodote, Diodore de Sicile et Salluste, notent que la région algérienne et marocaine offrait de grandes éruptions volcaniques. Le lac Triton, mer intérieure située au nord-ouest de l'Afrique, et sur les bords duquel s'élevait le puissant port atlante de Cerne, autour duquel bataillaient les tribus préberbères des Amazones et des Gorgones, disparut par l'effet d'un tremblement de terre et par l'effondrement du sol qui le séparait de l'Atlantique.

Une migration préhistorique de peuples de l'Occident vers l'est, dont le souvenir, conservé en Égypte, a été reporté à Athènes et célébré par les petites Panathénées, est attestée par le *peplum* d'Athénée qui relatait la grande guerre des Athéniens contre les Atlantes de l'Afrique occidentale.

Cette migration avait-elle eu pour cause cette période que les prêtres de Saïs appelaient celle l'embrasement général de la terre et qui ne fut que le contre-coup de l'abaissement du niveau de l'Océan?

La géologie, en effet, nous enseigne qu'il y a environ dix mille ou quinze mille ans, les déserts au milieu desquels se trouve l'Égypte, notamment ceux de Libye et du Sahara, étaient soumis «à un régime de pluies intenses et possédaient de nombreux habitants». (Ph. Négri).

Or, tant que le niveau de la mer était suffisamment élevé, les nappes d'infiltration qui aboutissaient à cette dernière se maintenaient à des cotes assez élevées pour donner lieu à des sources abondantes qui rendaient ces régions habitables et fertiles.

Avec l'abaissement du niveau marin qui suivit l'effondrement de l'Atlantide, les nappes d'eau de l'Afrique du Nord et de l'Ouest s'abaissèrent, les sources tarirent et la surface de la terre, privée d'humidité, exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, fut transformée en désert.

La Genèse, comme les livres sacrés américains, rapporte qu'un affreux désordre régna dans la nature, non seulement au moment du déluge, mais dans les années qui le précédèrent et le suivirent.

De son côté, dans la *Cité de Dieu* (et d'après Varron), saint Augustin conte que les traditions du règne d'Ogygès, sous lequel est arrivé le déluge de

Béotie, parlent de modifications considérables survenues dans la planète Vénus qui changea de couleur, de grandeur et de forme. Cette tradition, confirmée par Solinus, fait mention d'une nuit de neuf mois au cours de laquelle tous les volcans de l'Archipel entrèrent en éruption.

Pour la *fête du Déluge*, ou des *Hydrophories*, les Athéniens portaient en pompe de l'eau dans des aiguières (nous retrouverons une fête équivalente au Mexique), et allaient jeter cette eau, avec un gâteau de farine et de miel, dans une sorte de gouffre qui se trouvait auprès de l'antique temple de Zeus «Olympien». C'était, selon la légende, par l'ouverture de ce gouffre que les eaux qui avaient couvert l'Attique s'étaient écoulées.

De même à Hiérapolis, en Syrie, où l'on montrait un gouffre analogue, se célébrait, au temple, une fête singulière: les fidèles allaient puiser de l'eau à la mer, répandaient dans le temple cette eau qui s'écoulait par un canal dans l'abîme.

L'Argolide célébrait les fêtes du déluge d'Inachos, les Phrygiens du Déluge d'Anac ou Hannac (cf. le Noach des Hébreux).

Les anciens pontifes romains, rapporte Denys d'Halicarnasse se rendaient, après l'équinoxe d'automne, sur les bords du Tibre, accompagnés de Vestales. Là, ils jetaient des hommes au fleuve; par la suite, un culte plus doux substitua à ces victimes de petites figurines nommées *Argées*.

Les Thessaliens célébraient les fêtes du Déluge par des Saturnales nommées *Pélories*. Pelagos, homme d'une race inconnue, «fils de la mer», en était le fondateur légendaire. (*Pelagos*, en grec, comme *Pelagim* en hébreu signifie *dispersé*. Cf. le berbère *Iabbaren*, les Émigrés, les Dispersés).

Diodore de Sicile nous parle des commémorations annuelles qui se faisaient dans l'île de Samothrace en mémoire du déluge, qui submergea toute l'île, sauf les sommets des montagnes, où des autels dédiés aux dieux marquaient l'arrêt de la crue. (Nous retrouvons des autels analogues sur les montagnes du Mexique).

Les Rhodiens associaient le souvenir du déluge avec le culte du Soleil, comme les Américains de la Floride et des Appalaches.

Nous ne multiplierons pas ces exemples. Mais ils illustrent curieusement une récente étude de M. Ph. Négris, docteur honoraire de l'Université d'Athènes, publiée en septembre 1922 dans la *Revue scientifique*.

M. Négris montre que tous ces déluges du monde hellénique sont apparentés avec celui qui entraîna la disparition de l'Atlantide.

Le phénomène d'une île immense, engloutie à plusieurs milliers de mè-

tres au-dessous de la surface de l'Océan, devait laisser dans le monde des preuves plus directes de cette fabuleuse convulsion de l'écorce terrestre.

Les recherches savantes de M. Négris corroborent le récit de Platon et les traditions religieuses du monde grec.

Elles expliquent que l'affaissement de l'Atlantide se produisit en même temps que celui des rivages européens de l'Océan et de la partie orientale de l'Amérique. La grande régression quaternaire des eaux, phénomène relativement récent, fut la conséquence dernière de ce vaste effondrement (qui, au reste, continue à se poursuivre, dans les profondeurs océaniques).

Elle est attestée dans les îles grecques, à Siphnos, par exemple, par la présence de coquilles marines qui s'étagent depuis le sommet de l'île (700 mètres environ) jusqu'au niveau actuel.

Mais, avant le recul des flots, la Grèce fut le siège d'un affaissement important. Il fragmenta ce continent de l'*Egéis*, qui reliait la Grèce avec l'Asie Mineure et existait encore à l'époque chelléenne. «L'affaissement avançait, petit à petit, du sud au nord : lorsqu'il atteignit Siphnos, la mer avait alors 700 mètres et peut-être plus. L'Attique, sans doute, n'avait pas encore été atteinte par l'affaissement à cette époque et l'Acropole devait dépasser le niveau de 700 mètres de la mer. Lorsque l'affaissement atteignit l'Acropole, cette dernière fut morcelée, tandis que la mer engloutissait tout ce qui se trouvait au-dessus du rocher, terres et guerriers, au dire de Platon...

«La date relativement récente de tous les phénomènes que nous avons passés en revue explique que les prêtres de Saïs aient enregistré les catastrophes terribles de ces temps peu lointains...»

D'autre part, l'imagination ardente des Grecs a, elle aussi, conservé le souvenir de ces convulsions de la terre sous la forme du mythe de la Tilanornac/Hésiode.

Comme dans les livres sacrés de l'Amérique, nous voyons les rochers et les monts qui s'écroulent dans la lutte des Titans contre les Dieux ; les flots de la mer se déchaînent, des vapeurs embrasées montent jusqu'aux cieux, la terre entre en fusion...

NOTES DU CHAPITRE IV

La Cosmographie mexicaine – Les prêtres mexicains divisent en quatre Cycles ou Soleils l'histoire des convulsions du globe.

1^{er} Cycle (5 206 années).

Tlalonatiuh = âge de la terre. (Il correspond à l'âge de justice, Sakiayouga des Hindous). Il est aussi l'âge des géants.

2^e Cycle (4 804 années).

Tletonatiuh = âge du fer.

3^e Cycle (4 010 années).

Ehecatonatiuh = l'âge de l'air. Cycle des tempêtes, des ouragans.

4^e Cycle (4 008 années).

Atonatiuh = l'âge de l'eau, du déluge dont échappent Coxcox, le Noé mexicain et sa femme Xochiquetzal.

Ces quatre âges ou Soleils durent 18 028 ans, c'est-à-dire 6 000 ans de plus que les âges persans du Zend-Avesta.

A rapprocher des quatre âges des *Pourânas*, les 4 *pralayas* ou cataclysmes des cinq âges du Tibet; des quatre âges d'Hésiode; des cycles des Étrusques; des livres Sybillins.

Les astronomes mexicains désignaient les jours et les années des grandes catastrophes d'après un calendrier encore en usage chez eux au XVI^e siècle. Un calcul très simple leur faisait trouver l'hiéroglyphe de l'année qui précédait de 5 206 ou de 4 804 l'époque donnée.

Ainsi, les astrologues chaldéens et égyptiens, depuis Macrobe et Nonnus, indiquaient jusqu'à la position des planètes à l'époque de la création du monde ou du déluge.

L'Église et le déluge. – En ce qui concerne le déluge, d'après les recherches de Schaebel et de Brasseur de Bourbourg, l'Église n'a pas plus décidé encore qu'en matière de chronologie.

La Congrégation de l'Index, ayant été réunie à Rome en 1686 à propos du livre de Vossius, intitulé *Dissertatio de vera ætate mundi*, le docte Mabillon, invité à donner son avis, soutint que l'opinion émise par le savant hollandais, sur ce que le déluge n'avait pas été universel, peut être « acceptée ou,

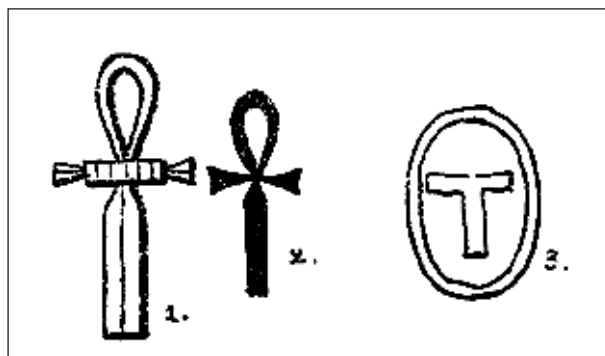
L'ATLANTIDE

au moins tolérée, comme ne contenant aucune erreur capitale contre la foi ni contre les bonnes mœurs».

La Congrégation, composée de neuf cardinaux, d'un grand nombre de prélats et du maître du Sacré Palais, l'écouta avec une grande admiration et s'en tint à la décision du savant bénédictin français.

CHAPITRE V

Les Atlantes, peuple du bronze – Les historiens et le problème préhistorique des métaux – Seule, l'existence d'un foyer industriel primitif en Atlantide résout logiquement le problème – Histoire du bronze en Amérique, en Étrurie, dans les Cyclades, en Asie Mineure, en Scandinavie.



La croix. 1, 2, Croix égyptiennes, 3 croix mexicaine.

Les Atlantes ont été *le peuple du bronze*.

Ainsi brutalement transcrite, l'affirmation peut sembler excessive. Elle résout pourtant, comme on va le voir, les contradictions, les obscurités, les mystères qu'ont rencontrés tous les archéologues. Elle répond à cette question : quelle est l'origine de l'industrie du bronze qui fut apportée, mais non point créée, dans ce qui subsiste du monde primitif ?

En tout cas, et sans quitter, pour le moment, le terrain des faits contrôlables, il faut noter que les divers peuples portés sur la carte de l'empire colonial atlante ont véhiculé, à travers les peuplades de la pierre, d'abord les produits manufacturés, puis l'industrie du bronze elle-même.

Longtemps après la catastrophe qui engloutit l'Atlantide, la métallurgie du bronze demeura l'apanage des derniers représentants de la grande confédération océanique Dactyles : Kabires de l'Archipel, Étrusques de Tyrrhénie, Cariens de Crète et d'Asie, Cares du Yucatan, métallurgistes du Mexique, de la Libye, de l'Égypte.

Tous les historiens ont senti la formidable importance de cette industrie

du bronze qui apparaît un jour sur les rivages du monde primitif comme, plus tard, les industries du mousquet et du canon apparaissent, conquérantes et mortelles, sur les rivages du Mexique, de la Guinée ou des îles d'Océanie.

Le bronze, par les puissants moyens de domination qu'il procure, a donné à la civilisation préhistorique qui en détenait le monopole cette vaste hégémonie, cet empire antédiluvien, dont les archéologues sont bien contraints de relever les innombrables vestiges, mais auquel nul encore n'a osé, par une synthèse nécessaire, donner le nom d'empire atlante.

Il faut noter, au reste, l'importance de cette industrie du bronze, non seulement pour la guerre et la conquête, mais encore pour la construction des grands navires. Ce point de vue ne pouvait, certes, échapper à des savants comme M. de Morgan.

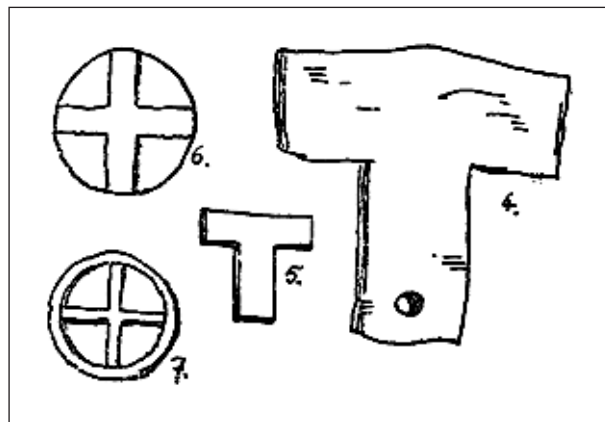
Mais tous, par une curieuse et catégorique obstination, prétendent étudier l'histoire ancienne du globe en coupant, comme au couteau, un des deux hémisphères et en ne tenant aucun compte de tout ce qui a rapport aux civilisations américaines.

«Je mets, écrit M. de Morgan, les deux Amériques hors de cause.»

Ceci dit, il constate que les témoignages archéologiques démontrent que ni l'Algérie, ni l'Espagne, ni la France, ni les îles Britanniques, ni la Scandinavie n'ont vu couler le premier lingot de cuivre.

Le métal, en Chaldée ou dans l'Elam est beaucoup plus ancien qu'en Chine, dans l'Inde ou au Japon.

«C'est dans le pays de culture très ancienne, Chaldée, Susiane, Égypte,



Croix mexicaines et égyptiennes (6, 7) ;
«Tau» en bronze qui servaient de monnaies à Palenqué (4, 5).

îles Égéennes que se sont formés les foyers – peut-être secondaires – d'où la précieuse industrie se serait répandue par le monde.

«Mais ce n'est ni dans la Chaldée, ni dans l'Elam, ni dans l'Égypte qu'ont pu avoir lieu les premiers essais métallurgiques. L'apparition du bronze, quelques siècles après, se montre comme un nouveau mystère, aussi impénétrable que celui du cuivre.»

Le mystère se dissipe pour celui qui veut bien admettre l'existence de l'Atlantide. Et nous verrons plus loin que, même en ce qui concerne l'origine des industries du bronze, cette existence n'est pas un simple postulat.

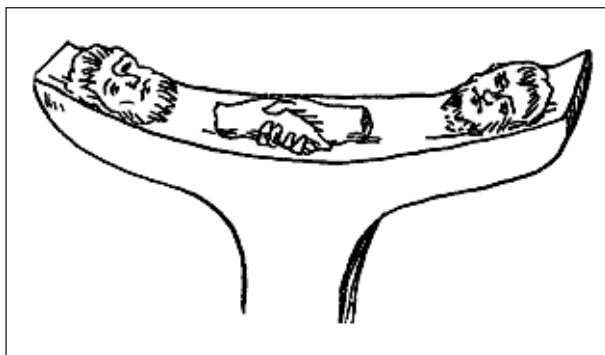
Quant à l'étain, dit avec bonhomie M. de Morgan, on le trouve surtout dans les deux Amériques, «mais on ne peut faire état du Nouveau Monde dans une étude relative à l'ancien continent».

(Cette phrase, notons-la en passant, définit à merveille l'attitude des savants en matière de préhistoire du globe. C'est le même phénomène qui fait que les historiens de l'architecture nous parlent des arts indo-chinois ou coréens, mais oublient l'art mexicain ou péruvien).

L'industrie du bronze cependant semble avoir fleuri, dans les Amériques, en des temps antérieurs au grand cataclysme diluvien. La perfection de cet art y fut poussée si loin que ni les Égyptiens, ni les Étrusques, ces grands ouvriers d'art du bronze, ne sauraient rivaliser avec les Américains des temps inconnus.

C'est pourquoi, avant de remonter aux grands ateliers atlantes où s'élaborèrent les techniques communes, il convient d'exposer, sommairement, les recherches des archéologues dans l'un et l'autre monde.

Les peuplades représentant dans les Gaules l'âge de la pierre polie ont



«Tau» retrouvé dans l'Irlande du bronze.

été conquises par un peuple de taille relativement petite, aux mains fines, aux armes de bronze et d'une civilisation plus avancée.

Partout où l'on a trouvé des armes de bronze (Wright, Lubbock), en Espagne, en Angleterre, en France, en Scandinavie, en Allemagne, ces armes sont absolument identiques et semblent issues d'une même fabrique. Ce n'est que plus tard que le goût artistique des peuples conquis paraît s'être donné carrière.

La Scandinavie, bien qu'elle fut fort riche en cuivre ne possédait pas d'étain. Mais, au lieu de recevoir cet étain des îles Britanniques, ses voisines, elle recevait des lingots de bronze, car c'est l'alliage de bronze et d'étain qui voyageait et non les métaux isolés.

Il y a, sillonnant l'Europe antédiluvienne, une grande route commerciale du bronze qui, de l'Afrique par l'Espagne et les Gaules, pénètre en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Scandinavie. On a remarqué qu'aucun objet égyptien ou chaldéen ne s'est trouvé sur ce parcours. Cependant, on retrouve dans les tombes d'Égypte et de Chaldée l'ambre de la Baltique.

Là encore, il faut bien chercher le peuple inconnu disposant de flottes, de comptoirs, de moyens tels qu'il pouvait ravitailler en bronze manufacturé l'Égypte ou la Chaldée, aussi bien que la Scandinavie et rapporter vers l'Orient l'ambre hyperboréen.

Ce rôle, en des temps relativement proches de nous, fut sans doute joué par les Phéniciens. Mais les fouilles démontrent qu'avant ce peuple (d'origine vraisemblablement atlante au demeurant), de puissantes civilisations commerciales et maritimes ont laissé des traces sur les rivages de la Méditerranée et de l'Océan.

La Grèce classique, d'autre part, a gardé, en la revêtant de mythes et de légendes, la tradition de génies métallurges qui exploitèrent les arts du bronze aux temps fabuleux (c'est-à-dire aux temps dont le déluge a effacé les traditions et monuments).

«A une époque très reculée, écrit M. de Launay, professeur à l'École des Mines, dans son étude sur la *Conquête minérale*, et qui, pour les plus anciens écrivains, avait pris un aspect absolument légendaire, il dut s'établir à Rhodes, notamment dans les villes primitives de Lindos, Ialysos et Kamiros, une race ayant des relations d'origine avec les populations contemporaines de la Crète, de Chypre et du Péloponnèse : race d'hommes à civilisation industrielle très avancée, sachant extraire les minerais, fondre

le bronze, couler des statues, possédant des arts raffinés, employant l'écriture et, en même temps, surprenant les indigènes par son habileté dans la navigation.»

«Les Telchines, poursuit M. de Launay, imposèrent leur puissance dans l'Archipel par la puissance que leur donnait la connaissance de la métallurgie, la possession des armes en bronze, absolument comme un peuple moderne triomphe par des canons ou des navires de guerre plus perfectionnés.»

L'origine des Telchines reste mystérieuse pour les archéologues. Nous ne suivrons pas l'abbé Brasseur de Bourbourg dans ses recherches linguistiques. (Il affirme, notamment, que les *Telchines*, démons et magiciens fondeurs de métaux, avaient en nahuatl leur étymologie : «*Telchill*, pluriel *Telchin*», et que les sept Cabires peuvent se réclamer du quiché *Cabir*, au pluriel *Cabirim*, mot qui désigne métaphoriquement les forces volcaniques).

Mais il faut noter que, de toute antiquité, les Américains, comme les Étrusques, ont été de prestigieux, de fantastiques métallurgistes du bronze. Non seulement, ils fabriquaient une sorte de cuivre trempé, d'acier de cuivre, extrêmement dur et dont le secret s'est perdu, mais tous les historiens espagnols contemporains de la conquête parlent avec admiration de cette science traditionnelle conservée par les peuplades mexicaines et péruviennes.

Carli, dans ses *Lettres américaines* et les annotations de Brasseur de Bourbourg soulignent que les mathématiciens n'ont jamais pu comprendre comment les peuples d'Amérique sont parvenus à faire des statues d'or et d'argent, «toutes d'un jet, vides au dedans, minces et déliées».

On a pareillement admiré «des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, c'est-à-dire alternativement d'or et d'argent, sans aucune soudure apparente»; des poissons et des oiseaux dont les écailles et les plumes, tantôt d'or, tantôt d'argent, se succédaient sans la moindre trace d'un raccordement artificiel; «des perroquets qui remuaient la tête, la langue et les ailes; des singes qui faisaient divers exercices, tels que filer au fuseau, manger des pommes, etc. Ces Indiens entendaient fort bien l'art d'émailler qu'a tant cherché Bernard Palissy et de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses».

L'ancien Ulloa dit avoir observé dans le *Journal de Colomb* que celui-ci a remarqué, parmi les peuples de la terre ferme, des rasoirs et autres instruments faits de cuivre trempé.

Oviedo note que les Indiens savaient mêler l'or au cuivre et donnaient à ce métal mixte une trempe assez dure pour en faire bon usage.

Ils savaient faire des miroirs de cuivre d'un poli parfait. En outre, parmi les présents que Montezuma envoya à Cortez, se trouvaient des miroirs de platine, entourés d'un cadre d'or (ce qui tendrait à prouver que les fondateurs américains savaient fondre et traiter le platine).

Et chez les Guanches des Canaries, où les métaux faisaient défaut, La Condamine trouve des miroirs d'obsidienne «aussi bien travaillés que si ces gens avaient eu les instruments les plus parfaits et avaient connu les règles les plus précises de l'optique».

Dans les montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre autour du golfe de Darien, entre la baie de Maracaïbo et l'isthme de Panama, sur les sommets, existent les ruines gigantesques des cités Cares, ainsi que les débris des forges célèbres où les cyclopes de l'Amérique centrale forgeaient les armures d'or des rois et des princes de ces régions.

Au Pérou, dans l'Empire incasique, on ne saurait dénombrer tous les chefs d'œuvre métallurgiques que les premiers conquérants espagnols ont trouvés et détruits.

A Cuzco, ville royale des Incas, établie sur les ruines d'une cité d'âge insondable, près du Temple du Soleil entouré des six chapelles des astres secondaires, contre une esplanade où se dressaient les piliers d'observations érigés pour étudier les équinoxes et que les Espagnols, les prenant pour des idoles, ont détruit avec une sainte fureur, s'étendait le merveilleux jardin en terrasses, à pic sur le rio Huatanay.

On l'appelait le *Jardin métallique*, et, dans nos siècles de civilisation industrielle, il faudrait réunir bien des métallurgistes et bien des orfèvres pour en ressusciter les merveilles.

Chaque terrasse flamboyait et descendait jusqu'à l'Huatanay, dit Cieza de Léon, en gradins recouverts de mottes d'or.

Chaque terrasse flamboyait, avec ses feuillages, ses fruits, ses fleurs de féerie; papillons, oiseaux posés sur les branches, souples couleuvres, grands lézards, limaçons, plantations de maïs, tout était d'or pur et d'argent travaillé, ciselé avec une habileté merveilleuse. Le vent le plus fort ne pouvait déraciner une seule tige de ce jardin magique.

Partout où nous suivons les limites de l'ancien empire des Atlantes, nous rencontrons d'impressionnants vestiges de cette science métallur-

gique dont leurs successeurs ou leurs élèves ont su, longtemps encore, conserver les pratiques.

Si nous remontons vers cette Afrique Occidentale où, depuis des millénaires, la civilisation semble à peu près effacée, nous retrouvons, dix mille ans avant notre ère, les traces de cette civilisation du bronze, inexplicable, en ces temps et en ces pays, si l'on n'admet pas l'influence, l'enseignement d'un peuple assez avancé pour avoir eu le temps de perfectionner les arts métallurgiques.

M. Berlioux, professeur de géographie à la Faculté des Lettres de Lyon, note, dans son histoire des Atlantes du primitif Atlas, que les antiques Libyens de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Occidentale ont possédé le bronze en des temps bien antérieurs aux conquêtes des Phéniciens.

«Si l'on considère, écrit-il, l'histoire des Lebou, telle qu'elle est racontée par les inscriptions égyptiennes, et celle des Atlantes que Platon nous a conservée, on s'assure que les peuples de l'Occident, dont les domaines touchaient aux colonnes d'Hercule, furent les premiers fabricants du bronze que l'on ait jamais signalés.

«L'existence de cette métallurgie occidentale n'est pas une fiction, puisque les Égyptiens ont ramassé, en quantité considérable, des armes qui sortaient de ces usines et qu'ils les ont dessinées. La grande quantité d'armes apportée par eux sur les champs de bataille de l'Égypte ne pouvait venir des Phéniciens, alliés de l'Égypte, et qui ne sont devenus de grands marchands de métaux qu'après avoir dépouillés les Libyens de leurs mines.»

Les Libyens, note d'autre part M. Berlioux, avaient une flotte puissante et commandaient à une confédération de peuples (chez lesquels on retrouve les racines berbères) et qui furent défaits et dispersés, dans ce choc de l'Orient et de l'Occident, par la Ligue des Égyptiens et des Phéniciens. Cette grande guerre qui dura des siècles, a été la *guerre du bronze*.

Il semble que les Libyens aient gardé pendant longtemps une sorte d'hégémonie maritime et industrielle, avec leurs alliés les Tyrrhéniens ou Étrusques, les Pélesta ou Pelasges, les Khétas de la Syrie antéhistorique, les Ouaschacha (Ausoniens?), les Teucriens, les Danaoi du Péloponnèse, dans cette guerre du bronze menée pour la possession des mines et des routes.

Il semble aussi que l'effondrement graduel de leur puissance soit la conséquence de la disparition de l'Atlantide métropolitaine.

Le même phénomène historique semble s'être produit dans le Nouveau-Monde. Car les races que les Espagnols ont trouvées, au moment de la conquête, Aztèques, Nahuatis du Mexique, Quichuas et Aymaras de la Cordillère des Andes, avaient aussi peu de rapports avec les monuments, les arts, les industries dont l'archéologie a retrouvé les imposants vestiges qu'en ont eu, en d'autres lieux, les Francs, les Germains ou les Turcs quand ils établissaient leurs tribus à l'ombre magnifique d'un palais romain ou d'un temple grec.

Sur les ruines de Cuzco ou de Chichen-Itza s'établirent des Indiens, jadis colonisés par les primitifs conquérants atlantes, puis submergés, en des temps obscurs, par des flots d'envahisseurs barbares (peut-être venus d'Asie), incapables, en tout cas, d'avoir réalisé les merveilles architecturales de l'Amérique, mais ayant gardé comme un souvenir confus de cette civilisation première et s'efforçant d'en perpétuer quelques traces.

Plusieurs mille ans avant notre ère, cette civilisation atlantidienne des colonies est morte, comme une ville assiégée dont on a coupé les aqueducs.

Le flot des races nouvelles qui ont essaimé après le déluge déferle et veut vivre. Isolés dans leurs citadelles, dans leurs observatoires, dans leurs palais, les derniers descendants de la race sacrée, de la «race du Soleil», princes et pontifes, au milieu de leurs sujets barbares, aux côtés de leurs sœurs-épouses se sont éteints à leur tour et dorment, sous les *tumuli* ou les pyramides d'Égypte, de Chaldée, d'Étrurie, d'Amérique...

Mais, sans pénétrer encore dans le domaine où l'on s'avance, les yeux bandés, sur un sol de fantasmagories, comme l'initié des vieux mystères, sans sortir du domaine des recherches scientifiques, des documents, nous avons vu surgir, des profondeurs du temps géologique, un continent aujourd'hui disparu, et, des profondeurs du temps historique, des races qui transportaient à travers le vieux monde, comme un commun trésor, la tradition d'un grand cataclysme, des racines de mots berbères, un calendrier, un alphabet et, surtout, cette industrie du bronze qui permet d'asservir les peuples de la pierre, de lancer les grands navires sur les mers peuplées de dieux, de bâtir les monuments surhumains que nous allons bientôt visiter.

L'Atlantide engloutie a laissé, pendant des siècles, au témoignage des anciens, d'énormes masses de boues à la surface de l'Océan ténébreux, sur le *Mare tenebrosum*. Ainsi, sur la surface des continents épargnés, les

L'ATLANTIDE

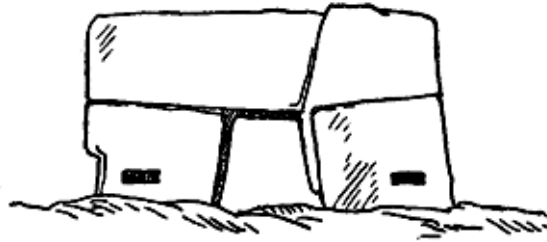
derniers atlantes et, surtout, leurs sujets, leurs alliés, leurs élèves, ont laissé des traces ineffaçables de leur passage.

La préhistoire, comme l'histoire, a son moyen âge. — Jusqu'à présent, nous avons pris ce moyen âge comme un chapitre initial de toutes nos histoires anciennes.

Quels historiens, plus savants, mieux armés, oseront, un jour, reprendre l'histoire des anciens peuples et, derrière ce moyen âge et cette Renaissance des Assyriens, des Chaldéens, des Égyptiens, des Achéens, des Latins, oseront retrouver le grand Empire qui fit peser sur le monde, par ses usines, ses flottes, ses armées et ses dieux, une hégémonie dont l'antique Rome et la moderne Angleterre ne nous ont donné que la réédition ?

CHAPITRE VI

Nous pouvons reconstituer les traits généraux de l'architecture atlante d'après les monuments de l'Égypte et de l'Amérique – L'architecture sacrée procède d'après les mêmes types en Égypte, en Étrurie et dans la primitive Amérique – La pyramide – La voûte – Les temples de Thèbes, de Téotihuacan, de Palenqué, de Tiahuanaco, de Cuzco.



Portique du Soleil à Tiahuanaco.

Le jour où les architectes voudront caractériser ce qu'il y a de commun entre les monuments de l'ancienne Égypte, de l'ancien Mexique, du Pérou d'avant les Incas, ils devront nommer *ordre atlante* cette architecture à la fois astronomique et religieuse où les monuments ont été orientés d'après des calculs astronomiques si précis que l'on peut évaluer l'âge de certains monuments d'Amérique d'après cette orientation même !

La ressemblance entre les monuments égyptiens et les monuments américains est telle, qu'elle a frappé depuis longtemps les archéologues. Or, il ne s'agit pas seulement d'une ressemblance extérieure, d'un air de famille dans la disposition des lignes, mais d'une parenté profonde et continue dans la géométrie organique, dans la technique même qui a présidé à ces constructions.

Il n'est pas encore possible de définir le rapport exact entre la pyramide savante de Chéops et le dolmen fruste de l'Atlas, de l'Irlande, de la Bretagne, du Pérou. Il faudra des années d'études pour ramener à l'unité d'une doctrine nos notions incertaines sur la civilisation des Atlantes. Les

traditions des Égyptiens, des Grecs, des Nahuatl et des Mayas d'Amérique sont incomplètes et voilées. Nous sommes «jeunes», comme disait le prêtre de Saïs à Solon. Les longues erreurs qui ont pesé sur les origines de la race européenne, l'indifférence des historiens de l'architecture pour des monuments plus singuliers et plus parfaits, peut-être, que ceux de l'Égypte, font que tout est à créer, encore, dans cet ordre de recherches.

Écoutons un instant l'appel des voyageurs, qui, loin des écoles et des systèmes, ont vu surgir, devant leurs yeux stupéfiés, cette féerie des mondes inconnus, des civilisations énigmatiques.

«Les tribus vaincues par les Espagnols, écrit M. Félix Belly dans *A travers l'Amérique Centrale*, séparées par vingt idiomes et par des dissensions séculaires n'étaient pas les possesseurs primitifs du sol. Elles avaient été précédées, à une époque inconnue, par des populations supérieures dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'elles avaient une architecture grandiose, des temples et des palais superbes, des obélisques, des statues, des objets d'art et une écriture hiéroglyphique analogue à celle de l'Égypte, mais indéchiffrable.



Portique préincasique

«La critique moderne s'est beaucoup occupée de ces monuments sans parvenir à percer le mystère de leurs origines. Nous connaissons dans tous leurs détails, grâce à la gravure et à la photographie, les ruines de Copan, d'Uxmal, de Quiché, de Mitla, de Palenqué surtout, dans le Yucatan, que le savant M. Jomard appelait la Thèbes américaine; mais leur secret historique est resté enseveli sous des forêts impénétrables, avec les générations successives dont elles attestent la grandeur.»



Portique égyptien

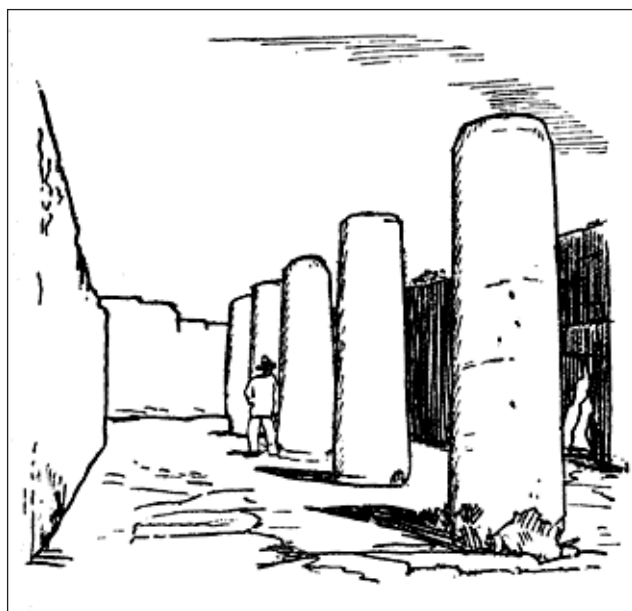
«A notre arrivée dans l'état de Tabasco, écrit l'explorateur Désiré Charnay dans *Mes découvertes au Mexique*, nous sommes accueillis par des récits merveilleux au sujet des ruines ; les restes en sont si nombreux qu'on a désigné sous le nom de *Cordillero*, les Cordilières, l'emplacement qu'elles occupent. On en compte un millier, me dit-on, de toutes hauteurs, et elles s'étendent dans une direction nord-est à partir de Comalcalco, traversent la lagune vers Bellote, et arrivent jusqu'à la mer sur une ligne de vingt kilomètres ! Les ruines se trouvent à trois kilomètres à l'est sur la rive droite de la rivière... Nous gravissons avec peine les flancs de la pyramide pour atteindre le large plateau qui la surmonte. Là, je ne saurais décrire l'étonnement, l'enthousiasme, le saisissement qui s'emparent de moi. Tout est si en dehors des choses que j'attendais ! Tout est si neuf ! si étrange !

«Je me trouve en effet en présence de ruines gigantesques, du même style que celle de Palenqué, mais plus grandes. Cette pyramide a 285 mètres de base sur 30 à 35 de hauteur ; elle est oblongue, surmontée d'un vaste plateau où s'élevaient les palais indiens ; elle est bâtie en briques cuites et en terre. Pensez à des milliers de pyramides composées des mêmes matériaux et vous jugerez du travail incroyable que nécessita leur construction ! «Des espèces d'hiéroglyphes énormes, modelés dans le ciment, faisaient si bien corps avec la muraille du palais que des fragments de toute grandeur s'en écroulèrent sans se rompre... Tout près de cette pyramide,

nous en visitâmes d'autres moins importantes qui font partie de la même «cordillère»; sur toutes, comme sur la première, nous trouvâmes des ruines amoncelées, restes de murailles intérieures écroulées, fragments d'ornementation, briques énormes, palais, temples...»

«A huit lieues au nord-est de Mexico, écrit l'abbé Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire des Nations civilisées du Mexique avant Colomb*, se trouve le village de San-Juan, bâti sur l'emplacement de Téotihuacan, la Cité-des-Dieux. Au centre de la plaine où elle s'élevait se voient encore deux pyramides immenses, jadis dédiées au Soleil et à la Lune.

Sur le plan supérieur de ces deux pyramides s'élevaient deux temples superbes où les prêtres des temps antiques sacrifiaient aux astres du jour et de la nuit. On voit encore des débris de celui de la lune; de celui du soleil il ne reste plus qu'une surface nue et solitaire. Mais, sur cette arène déserte, le voyageur qui s'est senti le courage de la gravir contemple avec admiration le magnifique panorama qui s'offre à ses regards; au-delà d'Otompan, la chaîne majestueuse de la Matlalcuéyé déroule du nord au sud ses belles vallées et ses coteaux couverts d'une éternelle verdure; au midi, les riches campagnes de Chalco terminées par les monts de porphyre qui servent de gradins au Popocatepelt, puis en tournant au sud et à l'ouest, la vallée



Colonnes péruviennes

d'Anahuac avec ses grands lacs, ses cités assises sur les eaux, effacées dans leur splendeur par leur fière rivale, Mexico-Tenochtitlan...

«Au pied des deux pyramides du soleil et de la lune s'étend tout un système de pyramides plus petites, (*tumuli*), semblables à ceux qu'on voit partout dans l'Amérique septentrionale, de neuf à dix mètres d'élévation. Ces monuments, au nombre de plusieurs centaines, sont disposés exactement suivant la direction des parallèles et des méridiens en avenues d'une grande largeur aboutissant aux quatre faces des pyramides principales.

«Toute cette plaine portait chez les Mexicains le nom de *Micaotli*, le Chemin-des-Morts. Ces monuments imposants, considérés comme les plus anciens du Mexique, avaient été érigés pour servir de tombeaux.»

«Les tombes péruviennes, ou *huacas*, écrit Wiener dans *Pérou et Bolivie*, affectaient sur la côte soit la forme du puits, soit celle de la pyramide.

«Les morts, ou, au moins chaque famille, se trouvent dans une tombe particulière, ces *tumuli* sont des collines, ou, si l'on aime mieux, des ruches de morts; les petits mausolées sont recouverts d'un tertre qui lui-même sert de base à un nouveau mausolée recouvert de la même façon, et ainsi de suite; de sorte que, grâce à ce système, il existe des monticules ou mamelons de quinze à vingt mètres de hauteur sur quarante à cinquante mètres de diamètre.

«Des nécropoles pareilles n'ont extérieurement aucune apparence architectonique; aussi ne contiennent-elles que bien rarement des sépultures opulentes. Les grands personnages du pays, chefs régnants ou de sang princier, élevaient, au lieu de tertres plus ou moins informes, de véritables pyramides dans lesquelles ils se faisaient enterrer, eux, leur famille et leur domesticité.»

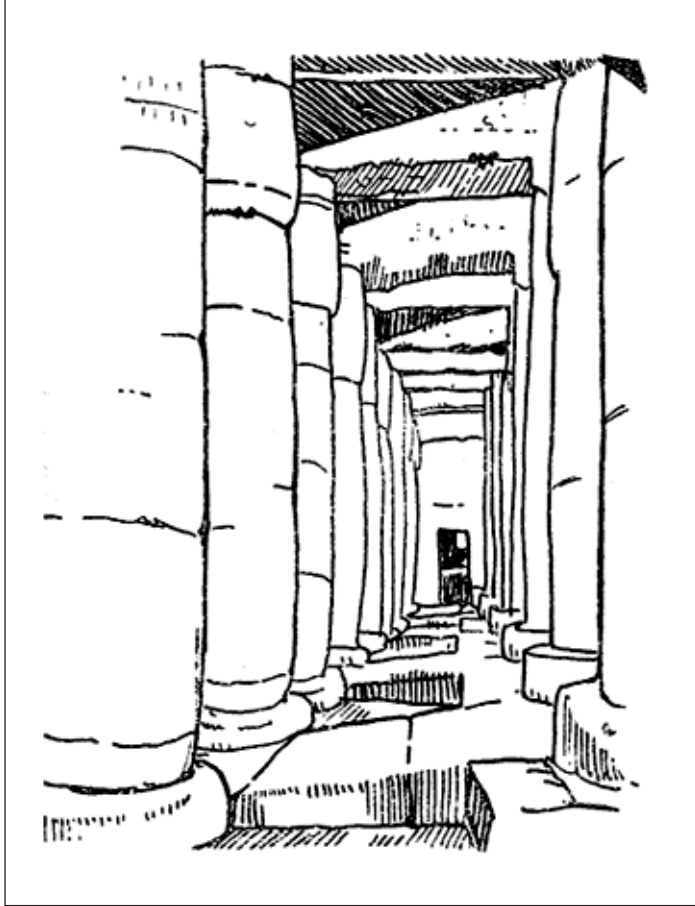
Quand en 1520, franchissant l'ombre des pyramides du Soleil et de la Lune et de tous les monuments qui relataient la grandeur et la puissance d'un peuple oublié, Cortès aperçut Tenochtitlan (Mexico), la capitale de l'empire aztèque fondé sur les ruines d'un empire mystérieux, il fut émerveillé de découvrir cette ville singulière, entourée d'eaux et de canaux, comme la Poséidonis de Platon.

«La grande ville de Temixtitlan (Tenochtitlan) écrit-il, le 30 octobre 1520, à Charles V, est fondée au milieu d'un lac, salé, qui a ses marées comme la mer.

«Depuis cette ville jusqu'à la terre ferme, il y a deux lieues, de quelque côté que l'on veuille y entrer; quatre digues y mènent; elles sont faites de

L'ATLANTIDE

main d'homme et ont la largeur de deux lances.«Temixtitan est grande comme Séville ou Cordoue; les rues, je ne parle que des principales, sont droites et larges. Mexico renferme plusieurs grandes places qui servent de marchés; un d'eux, entouré de portiques, est plus grand que la ville de Salamanque. Soixante mille acheteurs ou vendeurs s'y trouvent réunis; il



Colonnes égyptiennes (Karnak).

y a des rues uniquement occupées par des herboristes, par des orfèvres et des joailliers, par des charpentiers et par des peintres, etc. La police de cette grande capitale frappe d'étonnement; elle semble merveilleuse chez une nation barbare séparée de tous les peuples policés et si loin de la connaissance du vrai Dieu.»

Et le souverain de ce peuple, ou, plus exactement, le chef militaire de la

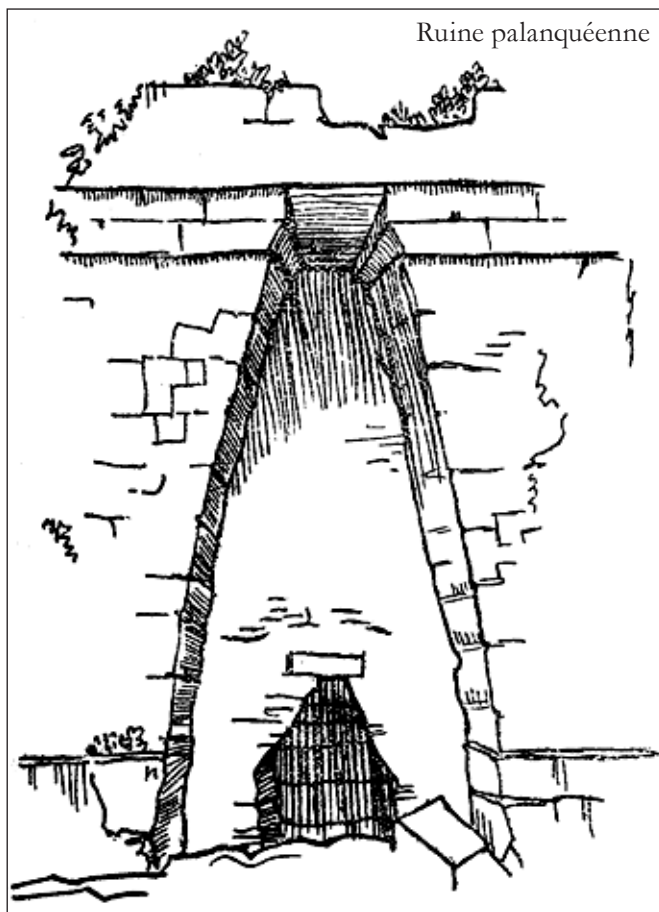
confédération aztèque, Montezuma, accueillit Cortès par ces paroles, où semble s'évoquer, d'une façon émouvante, la tradition de l'Atlantide :

«D'après les signes que nous avons observés dans les cieux, et d'après ce que nous savons de vous et des contrées d'où vous venez, nous reconnaissons que les temps fixés par nos traditions pour l'accomplissement de certaines prophéties sont arrivés.

«Nous savons qu'il doit venir des régions de l'Orient, où le soleil se lève, des hommes destinés à se rendre maîtres de ce pays sur lequel régna jadis un seigneur qui disparut, et dont les descendants sont nos légitimes souverains. Nous, nous ne sommes point originaires de cette terre ; il n'y a qu'un petit nombre de siècles que nos ancêtres, sortis des contrées du Nord, s'y sont installés, et c'est seulement comme vice-roi du grand Quetzalcoatl que nous le gouvernons. Je reçois donc avec plaisir l'ambassade de votre roi et je mets mon royaume à ses ordres.»

Si les voyageurs peuvent encore retrouver, dans les deux continents, les vestiges broyés par les millénaires du peuple des pyramides, l'antiquité classique nous a laissé de nombreux témoignages qui complètent et qui précisent le dessin de ces monuments qui semblent, avec leurs flancs pleins de morts embaumés, défier le temps, les déluges, les embrasements.

Le grand Humboldt, qui explora minutieusement les Amériques, a noté qu'il est impossible de lire les descriptions qu'Hérodote et Diodore de Sicile nous ont laissées



du temple de Jupiter Bélus sans être frappés des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les *Téocallis* de l'Anahuac.

La pyramide de Bélus avait huit assises, sa hauteur était d'un stade (184 mètres); la largeur de sa base égalait sa hauteur; la pyramide était construite de briques et d'asphalte: elle avait un temple (ναος) à sa cime et un autre près de sa base.

Le monument était depuis longtemps tombé en ruine du temps de Diodore de Sicile, contemporain de Jules César.

«Tout l'édifice, dit-il, était construit avec beaucoup d'art, en asphalte et en brique. Sur son sommet se trouvaient les statues de Jupiter, de Junon et de Rhéa, recouvertes de lames d'or.

«Celle de Jupiter représentait ce dieu debout et dans la disposition de marcher. Elle avait quarante pieds de haut (13 mètres) et pesait mille talents babyloniens (environ 31.000 kilos).

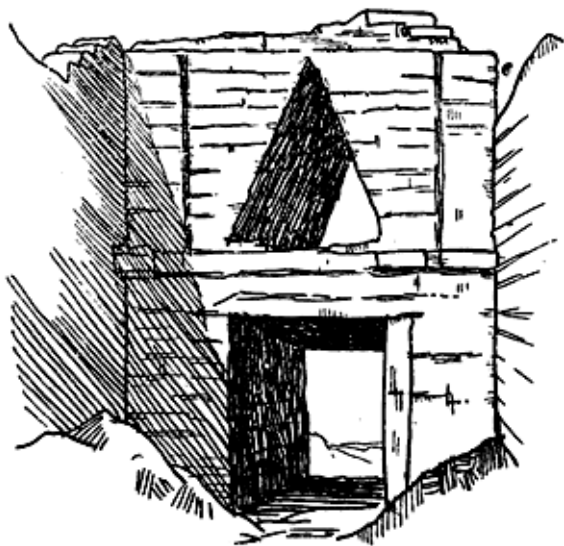
«Celle de Rhéa, figurée assise sur un char d'or, avait le même poids que la précédente; sur ses genoux étaient placés deux lions, et à côté d'elle étaient figurés d'énormes serpents en argent, dont chacun pesait trente talents (environ 330 kilos).

«La statue de Junon, représentée debout, pesait huit cents talents. Elle tenait, dans la main droite, un serpent par la tête, et, dans la main gauche, un sceptre garni de pierreries... Tous ces trésors furent, plus tard, pillés par les rois des Perses.»

Des traditions astronomiques s'attachaient en outre à ce monument. Diodore rapporte que le temple babylonien servait d'observatoire aux astronomes chaldéens. Pline, dans son *Histoire naturelle*, dit que Bélus «inventor hic fuit sideralis scientiae».

Nous avons vu, nous verrons encore, que cette aptitude astronomique est comme la marque, le sceau de l'enseignement atlante; et l'on pourrait aussi bien appliquer aux *magas* de Chaldée, aux *amantas* du Pérou et peut être aux *druides* de Carnac ou de Stonehenge, ce que Diodore écrit des anciens prêtres égyptiens:

«Les prêtres s'appliquent beaucoup à la géométrie et à l'arithmétique... Il n'y a peut-être pas de pays où l'ordre et le mouvement des astres soient observés avec plus d'exactitude qu'en Égypte. Ils conservent, depuis un nombre incroyable d'années, des registres où ces observations sont consignées. On y trouve des renseignements sur les mouvements des planètes,



Ruine mycénienne

sur leurs révolutions et leurs stations... Les tremblements de terre, les inondations, l'apparition des comètes et beaucoup d'autres phénomènes qu'il est impossible au vulgaire de connaître d'avance, ils les prévoient, d'après les observations faites depuis un long espace de temps.»

On a retrouvé la pyramide, ou du moins, un monument funèbre à forme pyramidale chez les infortunés Guanches des Canaries.

Dans les Pourânas des Hindous, il est question de pyramides de beaucoup antérieures à toutes celles qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

Les Saces, peuple voisin des Mèdes, et chez qui les femmes jouaient un grand rôle comme chez tous les peuples des colonies atlantes, élevèrent à leur reine guerrière Zarina une pyramide triangulaire haute de cent quatre-vingts mètres et dont chaque côté, à la base, avait huit cent quarante mètres. Sur le sommet, qui se terminait en pointe, se trouvait une statue d'or colossale.

Les pyramides du lac Mœris, au témoignage d'Hérodote, étaient ornées de statues colossales. Les pyramides de Porsenna ont disparu en Étrurie, depuis des millénaires. Mais au témoignage de Varron et de Pline, quatre d'entre elles avaient plus de quatre-vingts mètres de haut.

A la cime des grands *téocallis* mexicains se trouvaient deux statues géantes du soleil et de la lune, de pierre, revêtues de lames d'or, qu'enlevèrent les soldats de Cortez.

La légende mexicaine, conservée par le *Manuscrit de Pedro de los Bios* (1556) raconte l'histoire de ces pyramides, selon un rythme mythique que nous retrouvons en maintes traditions de la Grèce, de la Judée, de l'Asie.

«Avant la grande inondation (*apachihuiliztli*) qui eut lieu 4008 ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géants (*Tzocuillixequé*). Tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes.

«Lorsque les eaux se furent retirées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'Architecte, alla à Cholollan, où, en mémoire de la montagne Tlaloc qui avait servi d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide.

«Il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalcot. Pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main.

«Les dieux virent avec courroux cet édifice dont la cime devait atteindre les nues; irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu contre la pyramide.»

Dans la peinture mexicaine qui représente *Aztlan*, l'île mystérieuse, berceau des princes de la race, on voit, autour d'une pyramide, des adorateurs agenouillés.

Cortès, dans une lettre à Charles V, raconte qu'il compta 400 pyramides à Cholula.

Garcia y Cubas note sept analogies principales entre les pyramides d'Égypte et du Mexique: 1° le site choisi; 2° l'orientation; 3° la ligne à travers les centres de ces monuments est dans le méridien astronomique;



Le mur des Incas, à Cuzco.

4° la construction en gradins, identique; 5° dans les deux cas, la plus grande est dédiée au soleil; 6° une «rue des morts» y accède; 7° les arrangements intérieurs sont les mêmes.

Dans son livre sur l'*Atlantide*, J. Donnelly ajoute à ce faisceau un certain nombre de documents tirés des auteurs et voyageurs anglais et américains.

On objecte, notamment, que les pyramides américaines et égyptiennes sont de formes différentes, les premières étant tronquées. Mais ce n'est pas la règle générale.

Dans nombre de cités ruinées du Yucatan, écrit Bancroft, on a trouvé des pyramides sur le sommet desquelles nul vestige de construction n'a pu être relevé, et Waldeck à Palenqué a rencontré deux pyramides, hautes de 31 pieds et pointues du sommet.

Brudford pense que, parmi les pyramides égyptiennes, celles que l'on considère comme les plus anciennes seraient aussi les plus apparentées aux téocallis mexicains.

Il n'est guère possible, écrit Donnelly, de faire de tant d'extraordinaires coïncidences le résultat d'un simple accident. Nous pourrions aussi bien dire que les similitudes entre les formes de gouvernement américain et anglais ne sont pas le résultat d'une ancienne parenté, mais que des hommes, placés dans des conditions similaires, ont spontanément et nécessairement atteint des résultats analogues.

L'argument de la pyramide est sans doute un des plus éloquents que l'on puisse faire valoir en faveur d'une tradition commune, d'un enseignement commun où auraient puisé Égyptiens et Américains.

Mais si nous avons plus de place, si nous ne craignons de sortir du cadre de cette étude, de ce manuel élémentaire, nous pourrions montrer que la question se pose d'une façon aussi saisissante lorsque l'on passe aux autres monuments, temples, palais, citadelles, remparts.

Les ruines gigantesques du Pérou étaient déjà à peu près dans l'état où nous les voyons quand, d'après Montesinos, vers 2450 avant notre ère, vinrent à Cuzco les fondateurs de la première dynastie péruvienne.

Squier prétend trouver beaucoup d'analogies entre l'architecture péruvienne et celle de l'Égypte. Du reste, il se défend d'en faire une question d'origine. La disposition des temples, la forme des portiques, le lourd appareil des murs et des colonnes de Cuzco font invinciblement songer aux ruines de Thèbes ou de Memphis.

De même, la voûte péruvienne, avec son système de pierres plates se dépassant les unes les autres présente de frappantes analogies avec les monuments de l'Étrurie, de l'Égypte et de Crète.

De Castelnau compare le costume et l'armement, dans l'empire des Incas, à ceux de Thèbes.

Le licencié Montesinos qui recueillit, en 1652, les traditions conservées par les *Amantas*, collègue des prêtres et astronomes péruviens, rapporte que la civilisation incasique, relativement récente, aurait succédé à une période de barbarie, précédée elle-même de l'antique civilisation des Pyr-Huas, organisée après le cataclysme diluvien et qui possédait de mystérieux hiéroglyphes, comme tous les peuples qui eurent des liens avec l'Atlantide engloutie.

Enfin, la pyramide se retrouve au Pérou, mais sa structure interne est comme le reflet de ce singulier empire communiste où le citoyen, même dans la mort, continuait à suivre ce régime «bolchéviste» que les Incas avaient imposé à toute la nation quechua.

La pyramide de Coyor, dans la province de Cajamarca, écrit l'explorateur et archéologue Wiener, est un des monuments les plus extraordinaires que l'on puisse imaginer. La photographie qui, malgré toute sa vérité de représentation ne saurait reproduire que la surface des objets, ne donne même pas approximativement une idée de l'importance de ces ruines.

«La pyramide égyptienne est, si j'ose m'exprimer ainsi, un axiome architectural de la monarchie absolue. Le Coyor est une pyramide communale (commentaire d'un état social particulier), où les maisons des vivants s'élèvent, d'étage en étage, sur les tombes des morts...»

Ainsi, de Thèbes à Palenqué, de Palenqué à Tiahuanaco ou à Cuzco s'affirme, par le témoignage silencieux des pierres taillées, sculptées, orientées, une parenté architecturale, une doctrine, une technique qui semblent bien plus procéder d'un commun enseignement primitif que d'un simple hasard.

Le jour où la future *Société d'Études Atlantidiennes* pourra créer un musée d'architecture et de sculpture comparées, cette thèse sera attestée d'une façon éloquente par les moulages, les photographies, les croquis, les épreuves.

Il est certain, d'ailleurs, que cette troublante conformité, cette parenté des types architecturaux ne suffirait pas, à elle seule, à établir l'existence d'une primitive civilisation des Atlantes, si elle ne venait s'ajouter à tout un ensemble de constatations géologiques, de présomptions ethnographiques, de documents historiques.

CHAPITRE VII

Un culte primitif du Soleil a laissé, dans les vieilles religions, conservatrices des mythes oubliés, une tradition et une organisation sacerdotales que l'on retrouve chez les préberbères, en Égypte, en Chaldée, dans l'Europe du bronze, en Amérique – Les collèges de prêtres, le calendrier astronomique, les hiéroglyphes. Les apôtres colonisateurs – La Croix, l'Arbre et le Serpent.



Hercule, Atlas, l'Arbre et le Serpent (gravé d'après une peinture étrusque).

Une religion du Soleil avec des rites apparentés, avec d'identiques collèges de prêtres astronomes, avec des temples aux pierres massives plaquées d'or, avec une même science de l'embaumement des morts, avec des mythes et des symboles communs (comme ceux de la montagne sainte, de l'arbre sacré, des quatre fleuves, de la croix, du serpent) déroule son imposant cortège de l'Atlas berbère à l'Égypte et à la Chaldée, du Mexique au Pérou, sur le même parcours où nous avons recensé les dolmens, les *tumuli* et les pyramides.

Il semble bien que les plus antiques, les plus illustres de ces sanctuaires soient aussi les plus rapprochés de la Poséidonis engloutie. Témoin celui de l'Atlas, de l'antique Cernè où les rois mythiques Atlas et Ouranos enseignaient les lois de l'astronomie, la géométrie céleste à l'ombre des colonnes d'airain vouées au Soleil et qui portaient gravée la loi des Atlantes.

Dans cette étude, où nous ne pouvons lier que d'une façon sommaire, didactique, notre dossier de documents avec le fil d'or des hypothèses, nous indiquerons seulement, pour les chercheurs de demain, quel beau sujet de thèse il y aurait, sous ce titre : *La Religion du Soleil*, de l'Atlas occidental à la Cordillère des Andes. Les Atlantes du lac Tritonis (Atlas marocain) adoraient, nous rapporte Hérodote, le Soleil et la Lune comme divinités suprêmes, Poséidon qu'ils regardaient comme leur premier chef, et les divinités de l'Océan et du lac Tritonis.

La divinité des peuples qui entouraient le lac Tritonis, –peuplades berbères où les femmes, puissantes dans la tribu, portaient le plaid quadrillé, l'égide en peau de chèvre teinte en rouge et frangée de lanières de cuir – était Aten, l'Athéné hellénique.

On pourrait rapprocher ce nom du culte solaire d'Aten institué par le pharaon Aménophis IV. On pourrait, d'après les vieilles étymologies berbères, rappeler que *At-Enn* signifie le reflet féminin de Enn, dieu suprême, Soleil et Pensée.

Il est encore difficile, au demeurant, d'écrire une mythologie des dieux occidentaux venus d'Atlantide dans le cortège du Soleil. Ce serait un travail immense et qui dépasserait de beaucoup le cadre de cette étude. Notons, du moins, que Denys d'Halicarnasse, sur les indications des prêtres égyptiens, fait venir de Libye le culte de Neptune, Dieu des marins et des cavaliers.

Quant à Hercule, cet Alexandre, ce Bonaparte préhistorique, qui semble être allé du Caucase aryen à l'Atlas atlantéen chercher l'enseignement de la plus haute civilisation qui existât alors, les traditions antiques font de ses « colonnes » non une simple métaphore géographique, mais une réalité architecturale. La statue du héros était primitivement accompagnée de deux hautes colonnes sur lesquelles brûlaient des feux perpétuels, l'une consacrée au Soleil, l'autre aux vents, aux tempêtes, à cet Ourakan qui, des Antilles aux Cyclades, a suivi, lui aussi, le char du Soleil.

D'autres traditions rapportent que les Atlantes africains allaient à la guerre avec leurs femmes sur des chars ornés de bronze et enterraient

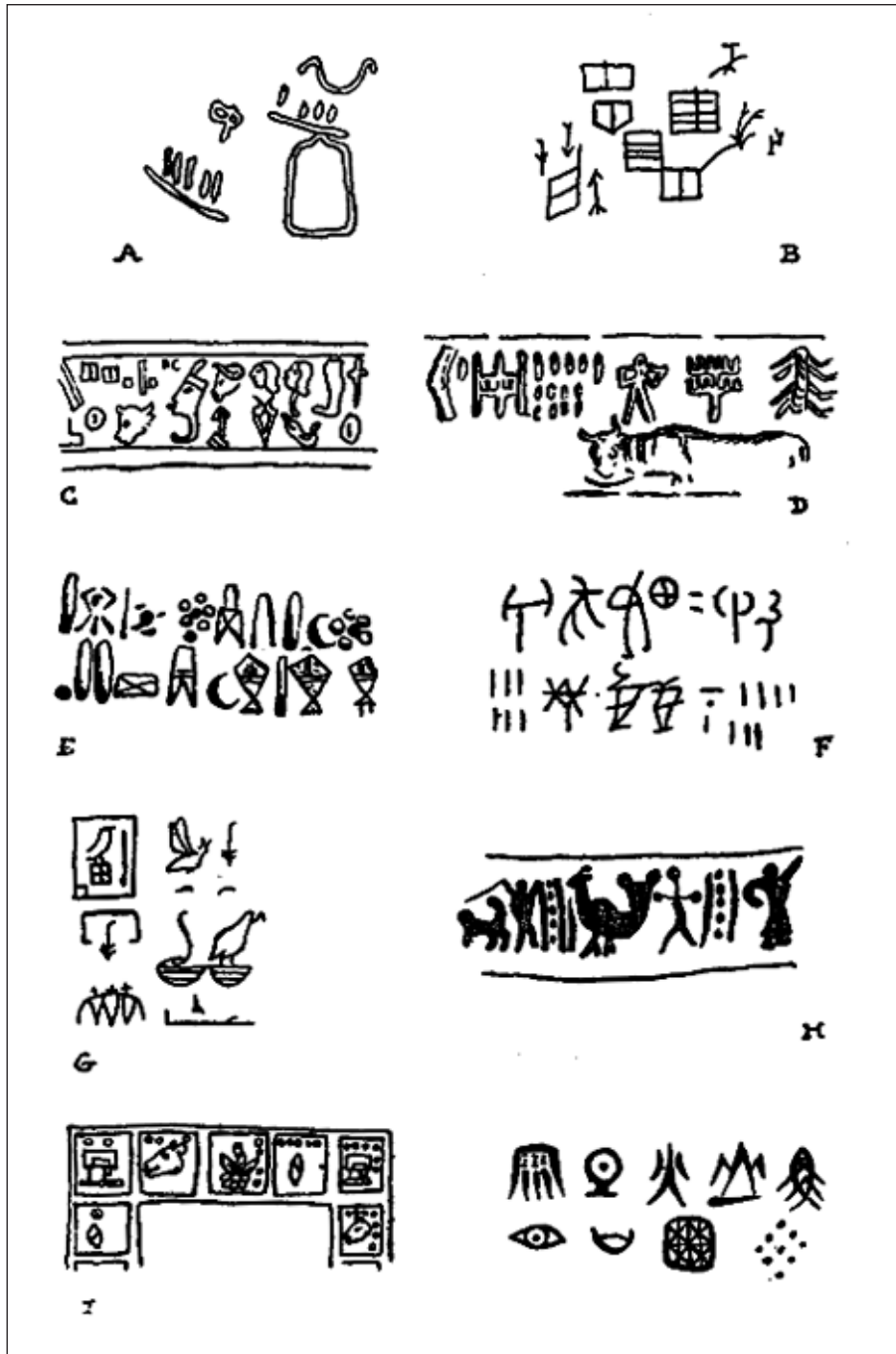
leurs morts sous des *tumuli*. Enfin, d'après les historiens numides, d'après ces «tables d'Hiempsal» dont parle Salluste, les Atlantes libyens étaient de la même race que les habitants de l'Afrique occidentale, les *hommes-des-dolmens*.

L'empire des Atlantes africains, aux riches campagnes, fut d'abord morcelé par des Libyens insurgés, puis conquis par les Phéniciens. Mais par un contact séculaire, millénaire, avec l'Égypte, il avait donné à la région du Nil, avec de longues lignées de princes, d'antiques théories de dieux.

L'Héliopolis d'Égypte, la cité du Soleil, avec ses allées d'obélisques, ses temples en trapèze, ses disques solaires d'or pur, se répète au Mexique, se répète au Pérou avec de si étonnantes similitudes que l'hypothèse d'une civilisation atlante s'impose irrésistiblement à tout esprit non prévenu.

Le culte du Soleil fut le plus ancien, le plus durable des cultes égyptiens. D'après le manuscrit de Turin, on peut voir que Râ, le soleil, le grand dieu d'Héliopolis, avait son souvenir associé à toute une tradition confuse, mais tenace de cataclysmes, de révoltes, d'embrasements.

Osiris, qui apporte aux Égyptiens de l'âge de pierre la charrue, l'agriculture, la vigne, la cité eut pour fils Horus, du clan totémique du Faucon. Celui-ci, dans sa lutte contre Set le Rouge, fut aidé par les fidèles *Masniti*, mot qui signifie ouvriers en métaux, forgerons; et la légende montre les partisans d'Horus, *maîtres du bronze*, armés du bouclier et de la lance atlantes. Et voici une des traces historiques les plus antiques de ce peuple brun et maigre, aux traits de romanichels, qui possède et porte avec lui les arts du bronze.



Hiéroglyphes comparés des protocivilisations de l'âge du bronze en Afrique, Asie Mineure et Amérique.



A. Tumulus de Locmariaquer. – B. Rochers de l'Irtych. – C. Hiéroglyphes hétéens. – D. susiens. – E. proto-élamites. – F. crétois. – G. archaïques égyptiens. – H. d'Ani (Transcaucasie). – I. Mexicains. – J. primitif chinois. – K. archaïques égyptien de Negadah. – L. proto-cunéiformes.

Bien plus tard, au temps du nouvel Empire, ce culte préhistorique de Râ fut restitué par un Pharaon singulier, unique dans l'histoire d'Égypte, une sorte de Julien l'Apostat, philosophe et mystique. Fils d'Amenophis III et d'une princesse berbère, Tii, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, Khounaten voulut restituer le culte pur du dieu solaire Aten, instaurer comme un retour aux mœurs et coutumes atlantes. Il allait jusqu'à se faire accompagner dans toutes les cérémonies publiques de la reine et des six princesses.

Sa tentative échoua devant la toute-puissance des collèges sacerdotaux.

On sait, du reste, quelle fut la force, l'importance du clergé, dans l'antique Égypte. On sait moins que le portrait d'un prêtre égyptien, de son rôle, de ses connaissances scientifiques tel que le trace Diodore de Sicile, pourrait, du même coup évoquer un prêtre du Mexique, du Yucatan, du Pérou.

Un tableau caractéristique de ce que devait savoir le prêtre mexicain nous est donné par un écrivain indigène, Ixtlilxochitl. Il nous évoque le sage Huematzin, le Moïse nahuatl, auteur d'une Bible indigène, détruite, avec d'autres milliers de livres, par les conquérants espagnols, et qui s'appelait le *Teo-Amoxtli*.

«Avant de continuer, écrit Ixtlilxochitl en parlant de la série des rois toltèques, je veux faire mention de Huematzin l'astrologue. Car, peu d'années avant la mort d'Ixtlicuechahuac, père de Iluetzin, il décéda âgé de près de trois cents ans. Mais auparavant, il réunit toutes les histoires que

possédaient les Toltèques depuis la création du monde jusqu'à ce temps ; il les fit consigner dans un grand livre où était peinte l'histoire des persécutions qu'ils avaient souffertes, ainsi que leurs travaux, prospérités et heureux succès. Il contait les dynasties de leurs rois et princes, les lois et le gouvernement de leurs ancêtres, avec les sentences anciennes et les bons préceptes, les descriptions des temples et des dieux, leurs sacrifices, rites et cérémonies ; il faisait aussi relation de tout ce qui concernait l'astrologie, la philosophie, l'agriculture et les autres arts, tant bons que mauvais, résumant ainsi toutes les sciences et la sagesse, leur bonne et mauvaise fortune...»

Il donna à ce livre le titre de *Teo-Amoxtlī*, ce qui, bien interprété, veut dire : «choses diverses de Dieu et Livre Divin».

Ces peintures hiéroglyphiques étaient gardées dans les archives royales de Tezcuco. Elles furent brûlées par ordre du premier évêque de Mexico. Les vestiges en sont le *manuscrit Troano* et le *manuscrit de Velletri*.

Chez les Péruviens, la caste sacerdotale, analogue à celle des prêtres égyptiens et des prêtres étrusques, formait le corps des *Amautas*.

Philosophes plutôt positivistes et savants adonnés aux sciences appliquées, ces prêtres du Soleil enseignaient à la jeunesse les mathématiques, l'astronomie, la géographie, l'histoire, le droit, le rituel de cour, la diplomatie, la tactique.

Chez les Mayas du Yucatan, le peuple des ruines géantes de Palenqué, même organisation. La culture était si développée chez ce peuple anéanti que, sous l'antique dynastie des Tituls-Xius, les sciences, les lettres, les arts étaient enseignés dans toutes les localités importantes de l'empire où de nombreuses écoles avaient été établies. Les filles recevaient l'instruction dans des sortes de couvents. Les livres étaient tellement nombreux qu'à l'époque de la conquête, les Espagnols durent en faire de véritables monceaux pour les incendier ensuite, «au grand désespoir des indigènes», constate ingénument don Diego de Landa, second évêque du Yucatan.

Or, ces civilisations singulières que découvrirent les *conquistadores* et qui se flétrirent et moururent à leur contact n'étaient que le dernier reflet d'une civilisation plus haute, disparue depuis des millénaires, mais dont avaient profité les sauvages envahisseurs aztèques ou aymaras, tout comme le fruste Romain ou le barbare Franc se polirent et se policèrent au contact de civilisations plus avancées dont ils subjuguèrent les derniers héritiers.

«Les Guanches, disent Zurcher et Margollé dans *Le Monde sous-marin*,

anciens habitants des Canaries qui furent détruits vers le XIV^e siècle, comme tous les Indiens que l'Espagne soumettait à sa puissance, offraient dans leurs coutumes, dans leur langue, dans leurs institutions religieuses, des rapports frappants de conformité avec les usages et les mœurs des premières populations de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie..

Les Espagnols disaient qu'on ne trouverait nulle part «plus belle nation et plus gaillarde que dans les îles Canaries, tant les hommes que les femmes».

L'usage des hiéroglyphes et des signes astronomiques, le respect pour les morts et leur embaumement, la forme pyramidale employée pour les tombeaux et les monuments publics, l'institution des vierges sacrées, les honneurs rendus à l'agriculture, la passion du chant et de la musique, le goût de la danse et des exercices athlétiques qu'on exécutait avec pompe dans les fêtes publiques, tout semble indiquer, concluent les deux géographes, que les Guanches étaient les rejetons d'une nation plus instruite d'un peuple plus nombreux et plus éclairé.

Boccace, qui fit en 1341, pour le compte d'Alphonse de Portugal, un voyage aux îles Canaries, note que les habitants, qui lui parurent heureux, civilisés et pacifiques, «avaient un oratoire avec une statue représentant un homme nu tenant une boule à la main». Les explorateurs l'enlevèrent avec quatre naturels du pays qu'ils conduisirent à Lisbonne, où, par leurs danses, ils ravirent la cour portugaise.

(Les danses canariennes étaient si caractéristiques que, plus tard, Louis XIV, vêtu en roi guanche, dansa «la canarie» au grand Opéra!)

D'après Cadamosto, les Guanches adoraient le soleil, qu'ils appelaient *Alio* et *Zeloy*.

L'année des Guanches était divisée en mois lunaires, comme dans le calendrier berbère, égyptien ou grec.

On a conservé quelques mots guanches qui semblent offrir des ressemblances avec des formes berbères ou celtes. Malheureusement, les Espagnols qui nous ont rapporté ces mots semblent les avoir transcrits assez inexactement. En voici quelques-uns :

Alcorac, Dieu, *achahuerahan*, Dieu suprême ;

Althos, Dieu élevé, *achicanac*, Dieu très grand ;

Alio, lion, *lia*, soleil.

Guam, homme, *guantch*, homme blanc, *guamf*, homme âgé ;

Axa, chèvre ;
Givja, *adijirja*, ruisseau ;
Sel, *cel*, lune.

Autre fait à retenir. Il existait, avant la conquête espagnole, dans chaque île des Canaries, un corps d'état, une espèce de caste : les embaumeurs. Ils pratiquaient aussi l'art d'envelopper le corps de bandelettes, de faire des *xaxo*, momies, par des procédés en tout semblables à ceux des anciens Égyptiens ou des anciens Péruviens.

« Les Guanches, conclut le savant auteur anonyme des îles Fortunées, sont un rameau détaché ou isolé à la suite d'un cataclysme d'une tige dont les Berbères sont les derniers représentants. La langue guanche était l'antique langue berbère, l'antique langue atlantide. » Ainsi, sur la terre d'Amérique comme sur celle de l'Afrique occidentale, nous ne pouvons expliquer des civilisations parentes, aujourd'hui disparues, que par une commune et primitive civilisation atlante, que nous recomposons peu à peu, grâce aux vestiges innombrables qu'elle a laissés sur les continents épargnés par la catastrophe qui l'engloutit.

On ne saurait, en effet, attribuer à une sorte de hasard cette organisation sacerdotale partout rencontrée sur la route des Atlantes, ces collèges de Pontifes, à la fois Académie des Sciences, de Médecine, Observatoire et Congrégation des Rites, à la fois Institut et Vatican. Cet alphabet hiéroglyphique notamment, et surtout ce calendrier transmis à tous les peuples du grand empire antédiluvien ne sauraient suffisamment s'expliquer par une sorte de tendance de l'espèce humaine à fabriquer, spontanément, des hiéroglyphes et des calendriers.

Au reste, les plus vieilles traditions de l'antiquité classique, d'accord avec la tradition que Montezuma rappela à Cortez, affirment que les Atlantes de l'Atlas berbère, colons immédiats de la métropole océanique, furent les grands géographes et les grands astronomes de l'Occident préhistorique.

La légende conte qu'un de leurs rois, Ouranos, dota ses peuples d'un calendrier astronomique, que son fils fut emporté par une tempête pendant qu'il faisait des recherches dans son observatoire, au sommet d'un pic de l'Atlas. Humboldt note, d'autre part, l'étrange ressemblance que présentent le calendrier égyptien et le calendrier mexicain ; notamment les cinq jours supplémentaires ajoutés à la fin de l'année mexicaine et qui rappellent les épagomènes de l'année memphitique.

Et il semble bien que cette culture atlante se soit propagée partout d'après des procédés identiques.

À l'origine de l'histoire, nous voyons apparaître, chez certains peuples, une sorte d'explorateur, de colonisateur, plus tard déifié et qui, sur tous les rivages où traînent encore les boues du déluge, les incendies du cataclysme qui l'a précédé et accompagné, apportent un enseignement, une organisation immédiate qui semblent procéder d'une école commune, qui ne peuvent être, même dans leur simplicité, que le résultat, le résumé d'une civilisation déjà fort avancée.

Oannès, conte Bérose, enseignait aux premiers Chaldéens (les tribus de l'Hirondelle? *queletzu* en maya, *χελιδών* en grec), l'architecture, l'agriculture, les sciences, le calendrier. Barbu, vêtu de longs vêtements sombres, il sortait de la mer, c'est-à-dire vraisemblablement, d'un navire à l'abri dans quelque crique. Puis, au coucher du soleil, il rentrait dans la mer. Bérose mentionne plusieurs autres navigateurs qui succédèrent à Oannès. Ils étaient «à face de corbeau», c'est-à-dire à face longue et à nez aquilin, comme les *Lebon* égyptiens.

Le mythique Thot, écrit d'Eckstein, agissait comme le mythique Oannès, comme le mythique Pârâsharya, comme le mythique Dragon de la Chine préhistorique.

Il posait, comme eux, les fondements d'un ordre de civilisation au milieu de races sauvages, aborigènes de la vallée du Nil, du delta de l'Euphrate et du Tigre, du delta de l'Indus, du delta des confluent de la Gangâ et de la Yaminâ...

«Des étrangers sortaient, disaient-ils, d'un Hadès, d'un foyer souterrain, porteurs d'une science d'organisation qui reposait sur un principe de géométrie et d'astronomie, qui ordonnait un calendrier mythico-astronomique, qui canalisait le pays et faisait le cadastre de son territoire, fixait l'enceinte des villages et des cités, ordonnait celle des temples, des résidences pontificales et des résidences royales, qui ébauchait un code de lois, un corps d'ouvrages sur l'anatomie et la médecine... Elle apportait un système d'écriture hiéroglyphique pour exprimer toutes ces choses. Elle se révélait dans un ensemble qui ne permet pas d'y voir le développement d'une culture autochtone, aux lieux où elle s'applique.»

Même constatation en Amérique, comme l'ont souligné de Humboldt et Brasseur de Bourbourg.

Des hommes barbus, vêtus de longues robes noires, moins basanés que

les indigènes d'Anahuac, de Cundinamarca ou de Cuzco paraissent au début des plus vieilles traditions et sans que l'on puisse indiquer le lieu de leur naissance.

Grands-prêtres, législateurs, amis de la paix et des arts qu'elle favorise, ils changent, tout d'un coup, l'état des peuples qui les accueillent avec vénération.

Quetzalcoatl, Bochica, Cuculkan, Manco-Capac sont les noms de ces êtres mystérieux.

Quetzalcoatl, vêtu de noir, en habit sacerdotal, vient de Panuco, des rivages du golfe du Mexique; Bochica, le bouddha des Muyscas, se montre dans les hautes plaines de Bogota.

Bochica ouvre un passage aux eaux du lac de Funzhé, sur le plateau de Bogota, aux temps antiques où «la lune n'accompagnait pas encore le soleil», réunit en société les hommes épars, apporte aux Muyscas le culte du Soleil, le calendrier, les lois.

Ainsi fait le *Cuculkan*, «oiseau-serpent» des Mayas, dont le nom évoque celui de Quetzalcoatl «le serpent-couronné-de-plumes», comme l'*uraeus* qui ornait le front des pharaons

Cuculkan est décrit avec une grande barbe. Il a fondé Chichen-Itza, dont les ruines ont émerveillé et stupéfié les voyageurs. Ainsi fait le *Votan* («Fils-du-Serpent») des Tzentals. Ce héros civilisateur, arrivé, lui aussi, par mer, crée la ville de *Na-chan* («Maison-du-Serpent»).

Partout l'apôtre mystérieux rassemble les peuplades sauvages, leur apporte des bienfaits qui ne peuvent être, logiquement, que les fruits d'une civilisation étrangère, inconnue de ces sauvages.

Or, si l'on songe que des arbres géants, succédant à d'autres arbres tombés en poudre, ont cru sur les ruines des temples et des palais qui attestent le passage de ces apôtres. Si l'on calcule que nous sommes toujours approximativement ramenés à une date voisine de celle qu'assigne Platon au désastre de l'Atlantide, chez quel peuple de marins, d'astronomes et d'adorateurs du Soleil irons-nous chercher ces missionnaires de la préhistoire?

Effrayé par la nécessité de retrouver l'Atlantide sous les flots, ignorant, peut-être, les dernières grandes découvertes géologiques, le professeur Berlioux préfère situer dans l'Atlas marocain, à Cernè (sur les bords de ce lac Tritonis remplacé par le désert), le foyer de la culture atlantéenne.

Il nous reconstitue ainsi, fort savamment, la grande colonie atlante d'Occident. Mais sa thèse même, malgré son ingéniosité, ne fait que ren-

forcer les innombrables témoignages de la tradition et de l'histoire en faveur de la Poséidonis submergée.

Une dernière question se pose. On peut s'étonner de voir, dans toutes les contrées qui ont subi l'influence atlante, une tradition si élevée voisiner avec la pratique, quasi générale, des sacrifices humains.

Mais, dans cette ère de terreur et de désolation qui suivit le grand cataclysme, les hommes durent croire à une sorte de jugement des dieux, irrités contre les misérables mortels, colère que seuls des sacrifices humains volontaires cette fois-ci, et venant compléter le vaste anéantissement pouvaient apaiser.

Aux yeux des Mexicains, toute crise volcanique résultait de la colère des dieux. Ils pensaient assouvir cette haine en lui livrant des victimes expiatoires, qui combattaient, gladiateurs sacrés, devant l'autel du sanglant Huitzilopochtli. Mêmes craintes chez les Étrusques. «Ce peuple, dit Michelet, jeta un regard sombre sur le monde qui l'environnait. Il n'y voyait que présages funestes, qu'indices frappants de la colère céleste et des plaies dont elle allait frapper la terre.»

Ainsi en Phénicie, à Carthage. Nous avons, au chapitre IV, noté que, dans la Rome primitive, en souvenir du déluge, des victimes humaines, remplacées plus tard par des poupées, étaient jetées au Tibre. Et la pratique des sacrifices humains avait dû se perpétuer longtemps chez les Gaulois, puisqu'une loi de l'empereur Claude défend de sacrifier des hommes dans la Gaule romaine¹¹.

Ainsi, le monde, en des temps antérieurs à toute histoire, reçut l'enseignement de ces Atlantes dont l'énergique et sombre figure se délivre enfin des voiles dont les traditions primitives l'avaient enveloppée.

Mais on constate que, chez presque tous les peuples ainsi instruits, une fois les promoteurs disparus, cette science fut fidèlement conservée, mais non point accrue. Et Libyens, Mexicains, Péruviens virent peu à peu s'immobiliser et s'affaiblir cette civilisation, pauvre certes si on la compare à celle que Platon nous évoque, merveilleuse si on la met en parallèle de l'état misérable dans lequel sont tombés leurs derniers descendants de l'Atlas, de l'Anahuac ou des Andes.

Retrouveront-ils, au cours des temps à venir, un peu de leur éclat et de leur gloire? Verra-t-on fleurir un nouvel empire de l'Atlas où les descen-

¹¹ *Suétone*, eh. xxv. — *Pline, Hist. Nat.*, 1. XXXI, eh. 1, etc.

dants des Ligures et des Gaulois, unis aux descendants des Berbères, dissiperont le long moyen âge de l'Islam? Verra-t-on les États Confédérés de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud modifier, un jour, l'équilibre politique du monde?...

Ce sont là des problèmes que l'on peut envisager, comme en un songe, mais que rien ne nous permet de préciser encore.

Du moins, tout poudrés et comme aveuglés par l'antique poussière des tombeaux, avons-nous pu retrouver — par mille détails dont aucun n'est décisif, mais dont l'ensemble forme un faisceau de preuves — la trace d'une civilisation qui, avant le cataclysme communément appelé déluge, a fleuri dans un pays occidental, aujourd'hui disparu, mais qui a imprimé solidement ses traces sur cette longue route qui va d'Europe en Amérique: la route des Atlantes.

Et maintenant, après avoir refermé ce minutieux et patient dossier, nous allons, un instant, nous efforcer d'apercevoir telle qu'elle se dressa au temps de son antique splendeur, la Cité aux plaques de bronze, aux temples dorés, aux flottes téméraires, aux chantiers retentissants qui, dans les profondeurs mobiles de l'Océan, continue graduellement à s'enfoncer, de siècle en siècle, frappée d'on ne sait quelle formidable et perpétuelle malédiction.

NOTES DU CHAPITRE VII

Calendrier mexicain.


Le calendrier mexicain était ainsi composé:

1. Le *tonalamatl*, «Livre-des-Jours» ($20 \times 13 = 260$ jours).
2. Le *tonalpohualli*. «Compte-des-Jours» année solaire ($20 \times 18 + 5 = 365$ jours).
3. L'année vénusienne, basée sur la révolution synodique de Vénus = 584 jours.

Elle coïncide avec le calendrier solaire et le tonalamatl tous les 104 ans, c'est-à-dire à une période double de celle où les calendriers 1 et 2 s'accordent.

La Croix.

La croix, sous la triple forme du tau **T** de la croix astronomique 

et de l'ankh , croix des Pharaons et des Dieux se retrouve aussi bien à Palenqué, que sur les monuments du Mexique et du Pérou.

On a retrouvé à Palenqué des coins de cuivre servant peut-être de monnaie, identiques à des coins de cuivre retrouvés dans l'Irlande et la Scandinavie protohistorique.

Par une coïncidence qui ne peut être due au hasard, on retrouve très exactement la croix sur la route du bronze, sur la route des Pyramides, sur la route des Atlantes.

Parmi les types primitivement connus est la croix arisée, vulgairement appelée «la clef du Nil», parce que si souvent trouvée sculptée ou autrement représentée sur les monuments égyptiens et coptes. Elle a cependant une signification bien plus ancienne et plus sacrée que celle-ci.

«C'était le symbole des symboles, le Tau mystique, "la Secrète Sagesse", non seulement des anciens Égyptiens, mais aussi des Chaldéens, Phéniciens, Mexicains, Péruviens, et de tout autre ancien peuple commémoré dans l'histoire, en l'un ou l'autre hémisphère. Il était formé très similairement à notre lettre T, d'un rondellet ou ovale, placé immédiatement au-dessus de lui. Il était figuré de la sorte sur la gigantesque statue d'émeraude ou de verre de Sérapis, qui fut transportée (93 av. J.C.) par ordre de Ptolémée Soter, de Sinope, sur les rivages du sud de la mer Noire, érigée dans les limites du fameux labyrinthe qui embrassait les bords du lac Moeris, et détruite par l'arme victorieuse de Theodosius (A.D. 389), malgré les sérieuses prières du Sacerdoce Égyptien de l'épargner en raison de ce qu'il était l'emblème de leur dieu et «de la vie à venir». Quelquefois, comme il peut être vu sur la poitrine d'une momie égyptienne au muséum de l'Université de Londres, le simple T seulement est planté sur le fronton d'un cône; et quelquefois, est représenté comme s'élançant d'un cœur; dans le premier cas, il signifie bonté; dans le second, espoir ou attente de récompense. Comme dans les plus anciens temples et catacombes d'Égypte, ainsi ce type abonde dans les cités ruinées du Mexique et de l'Amérique Centrale, gravé aussi bien sur les plus anciens murs cyclopéens et polygonaux que sur les plus modernes et parfaits exemples de maçonnerie; il s'étale, également, bien en vue sur les poitrines d'innombrables statuettes qui ont été récemment déterrées du cimetière de Juigalpa (de l'antiquité inconnue) dans le Nicaragua»

(REVUE D'ÉDIMBOURG).

Cette présence de la croix sur les monuments du Mexique étonna à un tel point les premiers prêtres espagnols qu'ils finirent par supposer que saint Thomas, traversant les airs et les mers, était venu apporter le symbole des chrétiens aux peuples du Nouveau Monde.

Nous ne suivrons pas les mystiques et les théosophes dans les longues dissertations qu'ils ont consacrées à ce fait historique, dans le rapprochement qu'ils établissent entre la forme de la croix et les quatre fleuves du Jardin d'Héden.

Nous ajouterons seulement, au faisceau de preuves que nous croyons avoir recueillies, ce symbole mystérieux de l'unité divine, de la vie éternelle.

Le Serpent, l'Eve, l'arbre

Nous retrouvons le symbole du serpent non seulement dans la légende biblique, dans les peintures étrusques, mais encore dans les *dracontia* de la vallée du Mississipi et sur le tumulus de Gavr'inis. Le serpent s'introduit en Égypte avec Thot, le héros venu d'Occident. Les Pharaons portent au front, comme une aigrette, l'uræus sacré,

Il était, dit Sanchoniaton, appelé par les Tyriens, *Agathodaemon* et *Kneph*, c'est-à-dire *Créateur* par les Égyptiens.

Il représenterait à la fois une idée phallique et le symbole de la vie. Esculape, le grand régénérateur, avait le serpent comme attribut.

Cuhuacohuatl, la Mère universelle des Mexicains, la Maya des hindous, l'Isis des Égyptiens, la Sibylle des Grecs ont également le serpent parmi les leurs.

L'Eve mexicaine, en particulier, est toujours représentée en compagnie du serpent symbolique.

Même la tentation d'Eve réapparaît dans les légendes américaines.

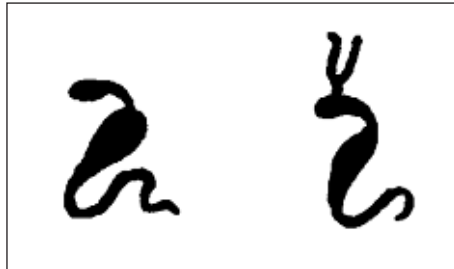
Lord Kingsborough dit (*Mexican Antiquities*): «Les Toltèques avaient des peintures d'un jardin, avec un seul arbre au milieu. Autour du tronc de l'arbre est enroulé un serpent, dont la tête, apparaissant au-dessus du feuillage, présente l'apparence d'une face féminine.

«Torquemada constate l'existence de cette tradition et s'accorde avec les historiens qui affirment que ce fut là la première femme du monde et la mère du genre humain.»

Le mythe de l'Arbre sacré, associé à cette tradition nous montre (cf.

L'ATLANTIDE

Copie Vaticane et Manuscrit Letellier) l'arbre Tamoachan, couvert de fleurs, au tronc rompu par le milieu, d'où s'échappent des flots de sang. Symbole, dit Brasseur de Bourbourg, d'une sorte de Paradis terrestre mexicain, d'où les dieux avaient été précipités au fond de l'enfer, pour avoir osé porter sur l'arbre une main sacrilège. (Cf. les arbres sacrés *oum* égyptien, *hom* perse, *om* du Mexique, *hom* de l'Amérique centrale).



L'Uraeus sacré.

DEUXIÈME PARTIE :
L'EMPIRE DU SOLEIL
DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE
AUX PYRAMIDES D'AMÉRIQUE

NOTICE

Pour terminer ce livre, pour ramasser en une synthèse expressive, colorée, ce patient amas de fiches, je préfère essayer de la méthode descriptive, narrative, chère aux vieux historiens.

Elle anime, elle peint, elle met en scène. Sur la vieille fresque presque effacée, elle remet des couleurs vives, elle répare et reconstitue des lacunes immenses.

Au reste, je n'ai rien écrit que je ne puisse appuyer sur un texte, sur un monument, sur un lambeau du passé. Ces conjectures ne sont que l'illustration de nos trouvailles, la conclusion de nos recherches.

Mais les esprits curieux d'érudition à l'allemande, et du lourd appareil des citations et des confertur, peuvent s'offrir le plaisir, — en parfilant les broderies que je tisse sur la trame primitive, — de retrouver ces spectres poussiéreux qui leur semblent des témoins plus sûrs.

Au lieu de lire, par exemple : « le navire atlante suivait la côte, taillée à pic... » ils pourront lire : « Si, comparant les primitives peintures égyptiennes, étrusques, égéennes nous voulons dessiner la figure de ces grands navires, qui voguèrent sur les océans d'avant l'histoire, nous trouveront que, etc. » Rien n'est plus facile. Les savants m'excuseront-ils d'avoir voulu, par cet artifice, rendre accessible au grand public un des plus passionnants problèmes de la primitive histoire ?

CHAPITRE PREMIER

L'Atlantide reconstituée – Essai d'une évocation du grand Empire, à la veille du cataclysme – La Ville Sainte et la pyramide de Neptune – Les avertissements des prêtres-astronomes et des navigateurs.

Le vent de terre portait jusqu'au navire la douce odeur des orangers... Les matelots, lentement, amenaient les grandes voiles, palmées en ailes de vampire et qui s'affaissaient, autour des mâts, comme un parapluie replié. Un dernier rang de rameurs battait encore l'eau, lentement, avec les avirons vêtus de bronze. Et, sur le château d'avant, rythmant la manœuvre, retentissait la plainte mineure d'une flûte. La petite voile triangulaire, encore tendue, claquait près du musicien. Le navire suivait, parallèlement, la côte à pic comme une grande muraille de lave bleue. Derrière le promontoire qui cachait encore les trois ports et la ville, on entendait sonner les grandes trompes des gardiens de la mer. Et six barques de la douane, plates, relevées et effilées des deux bouts, avec un court mât en forme de V renversé, décrivaient un demi-cercle autour du navire et se rapprochaient, toutes hérissées de soldats aux longues piques, au glaive courbe, au casque de bronze poli...

Près du musicien, assis sur un siège carré, recouvert d'un tapis aux dessins géométriques qui traînait sur le pont ses plis lourds, un homme au teint brun, à la grande barbe blanche, à la longue robe noire se tenait, immobile, la main droite serrée sur un bâton sculpté d'hiéroglyphes et que terminait une grande croix d'ivoire surmontée d'un anneau.

Son profil au long nez droit, au crâne allongé, se dessinait sur le grand disque de bronze qui décorait la proue.

C'était un de ces messagers du Grand-Conseil, un de ces sophocrates, prêtres, explorateurs et capitaines qui, à travers le vaste empire maritime des Atlantes, allaient contrôler le rendement des mines, la police des comptoirs, l'observance des rites, la construction des temples, des citadelles et des pyramides.

La grande confrérie des Prêtres du Soleil avait vu, peu à peu, décliner sa toute-puissance devant les progrès de cette civilisation industrielle dont leur savoir, depuis des millénaires, avait doté l'Atlantide.

L'ATLANTIDE

Les colonies (où les races autochtones, à peine policées, étaient savamment maintenues par le réseau inflexible de la civilisation atlantéenne), gardaient encore aux prêtres du Soleil et des Morts, le respect des anciens jours.

Mais les trois grands peuples de la terre métropolitaine, les Bers au teint bistre, cultivateurs et mineurs, les Gals au teint rosé, aux cheveux blonds, guerriers aventureux, les Fouls et les Kars au teint rouge, marins et métallurgistes, avaient, peu à peu, sous la conduite de leurs princes et de leurs rois, transformé les principes sacrés de la Confédération du Soleil et affaibli l'Empire en étendant vers l'Orient méditerranéen et vers l'Asie pullulante d'hommes et de dieux pervers, leurs conquêtes et leur orgueil.

Sur la route des marins et des mineurs, ils avaient envoyé des armées, d'abord pour protéger, puis pour conquérir. Le Soleil, leur père et leur dieu, la lumière de Enn, l'unité inconnaissable, ne se couchait jamais sur leur empire.

Mais cet immense édifice, tout armé de bronze, résonnait et craquait sous les chocs de peuples nouveaux et d'antiques colons qui, oublieux de leur race et de leur origine, rêvaient de briser le lien qui les attachait à la terre de Poséidon. Il avait fallu des guerres sanglantes pour réduire les révoltes des Antes africains, des Titans de Thessalie, des Fouls de Tyr et de Sidon, pervertis par les dieux d'Asie.

La caste sacerdotale, que l'on disait issue des sanctuaires glacés de l'Hyperborée, s'efforçait en vain de conserver les saintes traditions primitives, quand, seuls, le dolmen et le menhir dédiaient aux dieux de la vie éternelle la fervente prière des cavaliers et des pasteurs. Par la porte mystérieuse

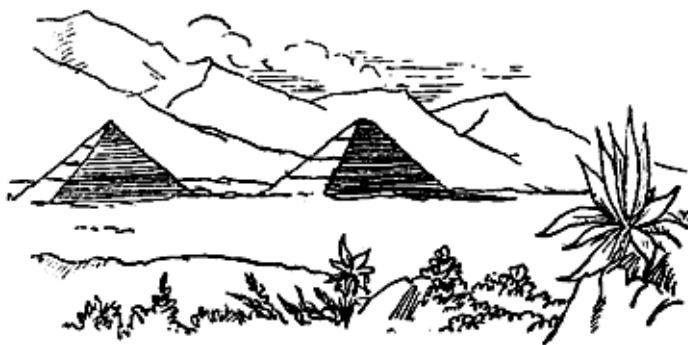


Pyramides d'Egypte.

L'ATLANTIDE

des pyramides, elle veillait encore, d'Afrique en Amérique, sur les chemins rituels qui conduisent aux royaumes de l'Autre-Vie. Par ses observatoires, ses laboratoires, ses bibliothèques, elle contrôlait et maintenait encore les sciences nécessaires à l'activité et à la défense de l'Atlantide.

Mais les perpétuels croisements avec des femmes de race étrangère, l'antiquité même de la civilisation atlantidienne, son caractère trop étroitement dogmatique et utilitaire, l'étendue de son empire dissolvaient peu à peu ce peuple orgueilleux dans la pâte bouillonnante d'un monde dont il dominait encore les rivages, mais qu'il n'avait su ni comprendre, ni aimer.



Pyramides d'Amérique.

De grands désastres, survenus au cours des siècles, anxieusement enregistrés et étudiés par leurs savants, n'avaient pu fléchir l'orgueil des Atlantes. Des terres avaient disparu sous le feu, sous les eaux.

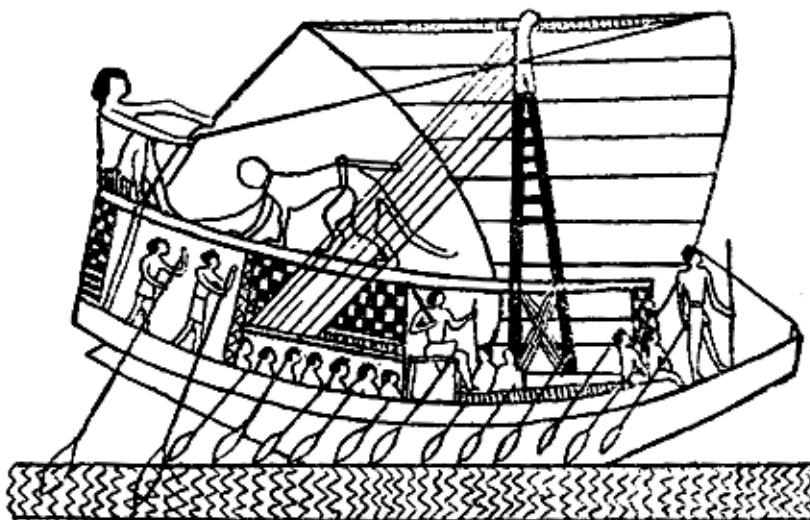
On contait que la grande île d'Ibuera, la plus proche du pays des orpailleurs Toltèques, avait fait jadis partie du continent atlante, tout comme la riche Ibérie, la Libye avec ses gras pâturages, ses peuples guerriers, sa mer Tritonide...

L'Atlantide s'étendait encore du 12° degré de latitude nord jusqu'au 41° environ. Séparée de l'Afrique par un chenal, elle avait, en face d'elle, les terres montagneuses dont les derniers sommets constituent aujourd'hui les sept îles Canaries. Elle était reliée à l'Ibérie par deux grandes îles et, dans l'autre hémisphère, à l'Amérique par un chapelet d'îles dont la dernière, la plus grande, a laissé comme trace l'archipel des Antilles. Au centre, comme un immense croissant de lune étalé obliquement à l'équateur, s'étendait la plus vaste et la plus riche des îles atlantides, la sainte Poséidonis.

L'ATLANTIDE

Là, dans leurs palais cyclopéens, au milieu de leurs mines inépuisables, de leurs campagnes opulentes, dans un climat si fortuné qu'il faisait de l'île entière un véritable Jardin des Dieux, les derniers maîtres de l'Atlantide oubliaient les enseignements des sages et la loi gravée sur les colonnes de bronze par les pères du peuple rouge.

Les barques de la douane entouraient maintenant le grand navire à cinq étages. De l'une d'elles, le chef des Gardiens de la Mer était monté sur le pont. Respectueusement incliné devant le *Messager du Soleil*, il écoutait, avec un visage angoissé, le rapport que lisait un scribe, dans cette étrange langue, à la fois sifflante et gutturale... Par les hublots et les entreponts, des faces de marins se penchaient et jetaient aux soldats immobiles le récit d'une lointaine et formidable catastrophe...



Navire des premiers Egyptiens (*document Jéquier*)

Le navire, maintenant continuait sa route... Le promontoire taillé à pic, de main d'homme, s'arrêtait net, comme une jetée et le port de Poséidonis s'ouvrit, étincelant dans le soleil du soir, avec ses remparts imbriqués d'immenses plaques d'orichalque, avec sa forêt indéfinie de mats, avec l'immense rumeur des voix humaines et des chantiers retentissants. Le navire s'était engagé dans le Grand Canal, long de neuf kilomètres, que bordaient, de chaque côté, d'abord une lisière d'hôtelleries, de temples et d'entrepôts, puis de riches campagnes, quadrillées d'une infinité de ca-

naux entre lesquels se tassaient des habitations quadrangulaires, basses, dont les pierres alternativement blanches, noires et rouges formaient des dessins réguliers.

À droite, dans les derniers feux du couchant, s'agitait et bourdonnait devant une sorte de Bourse maritime aux colonnes couvertes d'inscriptions, des marchands venus de tous les pays de la terre ; les Scandinaves aux colliers d'ambre, aux fourrures argentées, à la pesante épée, les Asiates au bonnet rouge, à la longue robe brodée d'or, les Nubiens marchands d'ivoire, à la tiare conique, tout cliquetant d'amulettes, les maquignons solutréens, à la peau jaune, aux yeux bridés, à la courte casaque et les grands maîtres de forges Cares, vêtus d'un lourd manteau brodé d'ailes d'oiseaux multicolores...

Le vaisseau du Soleil s'arrêta dans le troisième Bassin Maritime, où s'alignaient par milliers galères, tartanes, felouques. Le vieillard descendit et prit place dans une sorte de gondole, au dais noir, ornée du disque solaire des messageries du Grand Conseil.

La gondole filait rapidement le long du canal rectiligne et qui coupait, maintenant, les trois canaux concentriques, au centre desquels se dressait, cuirassée de bronze rouge, la montagne sainte, la ville de Poséidon.

La nuit tombait. On entendait encore, au loin, le vacarme assourdissant des chantiers de carénage. Partout, sur les innombrables colonnes de bronze, s'allumaient de grands feux...

Tout au fond du ciel s'étagaient les forêts du Nord, jusqu'aux sommets neigeux des montagnes qui protégeaient l'Atlantide contre les vents et les froids hyperboréens...

Les trois canaux étaient séparés par des enceintes circulaires où se dressaient les temples, les écoles, les palais. Sur la dernière, blocs quadrangulaires, avec le damier régulier des pierres rouges, blanches et noires, se dressaient les casernes de la Garde, peuplées de soldats fidèles, recrutés et choisis parmi les Gals aux longs cheveux et les Bers à la peau bistrée.

Le messenger mit pied à terre au bas de la colline sacrée, en haut de laquelle se dressait, sur sa pyramide recouverte de bronze, le temple de Neptune, et tout autour de laquelle s'enroulait le merveilleux collier des palais des monastères, des chapelles, des jardins suspendus, des laboratoires.

Le vieillard gravissait un chemin bordé de dragonniers aux feuilles aiguës, dont les troncs laissaient couler une sève sanglante. Sous les palmiers murmuraient des fontaines. En bas, on entrevoyait la plaine noc-

turne, avec ses innombrables lumières. Et parfois, dans les casernes, retentissait l'appel bref d'une trompette de cuivre...

Nul ne passait dans ce chemin montant que gardaient, de place en place, immobiles sous leurs armures d'or, debout devant une guérite monolithe, les chevaliers de Neptune, fils de prêtres et de rois, à qui la noblesse de leur origine réservait l'honneur de cette faction.

De très loin, entre les ramures, montait le souffle de la mer...

Massif, géométrique, sur sa pyramide de bronze, entre les deux pyramides du Soleil et de la Lune, entouré de statues géantes incrustées de pierres précieuses, se dressait le temple de Neptune-Poséidon, surmonté d'une gigantesque statue du dieu, debout sur son char traîné par des chevaux ailés. Autour, en cercle serré, l'alignement rituel des colonnes astronomiques.

Toute cette architecture, imbriquée de métaux, resplendissait avec une majesté barbare.

Une litière, portée par quatre hommes à la peau rouge, s'arrêta devant le voyageur et l'emporta jusqu'à une porte basse, en forme de trapèze, qui s'ouvrait dans les parois du temple...

Le vieillard gravit un escalier de granit. Dans une haute salle étaient réunis des hommes, vêtus, comme lui, de la longue simarre noire. Circulaire, forée de larges baies, elle planait sur la vallée où l'on voyait, jusqu'au fond de la nuit, briller les feux de Poséidonis. Au centre de la salle se dressait une énorme sphère de mosaïque, sur laquelle étaient incrustées les constellations...

— Pères du Grand Conseil, disait le messenger, je rapporte de terribles nouvelles de mon voyage au continent occidental. Nos calculs astronomiques sont confirmés par des catastrophes terrestres. Les taches effrayantes que nous observons dans le Soleil, le phénomène planétaire qui déplace et anéantit une des étoiles ses vassales, présagent des désastres plus formidables encore peut-être que ceux relatés dans nos livres antiques. Tous les volcans du monde-au-delà-de-l'Océan sont en flammes. Le pays des Caraïbes brûle, s'effondre et disparaît sous la mer. Et, dans les dernières semaines du retour, j'ai constaté que toute la portion équatoriale de l'Atlantide tressaillait sous la poussée des feux souterrains. L'heure est venue, prédite par nos annales, où nous devons organiser la fuite en masse de nos peuples vers les terres encore sauvages de l'Orient et du Septentrion que le fléau doit épargner.

— Votre message, dit une voix, confirme nos prévisions. Notre science

des astres, basée sur des calculs qui sont la pensée même de Dieu, ne peut faillir. Les messagers venus d'Hyperborée confirment que dans l'Extrême Nord aussi les feux chthoniens se réveillent. Et des chutes de pierres célestes, plus nombreuses encore qu'au dernier automne, viennent frapper la surface du globe comme un inflexible avertissement. Nous avons voulu préparer les mesures du grand exode. Par notre ordre, les chefs du Recensement ont convoqué les tribus. Mais les hommes doutent. Bien peu nombreux sont les Atlantes qui consentiront à nous suivre. Nous n'avons même pu réunir les rois, au Conseil de Neptune, pour la course de taureaux rituelle. Ils sont partis avec les armées à la conquête des pays méditerranéens...

Notre science, au reste, peut prévoir le retour des grandes catastrophes qui, trois fois déjà, en corrélation avec les révolutions du ciel, ont changé la face de la terre. Elle est impuissante à les conjurer...

Par les baies ouvertes sur la nuit embaumée, le ciel ruisselait d'étoiles éclatantes. C'était une de ces nuits des îles où tout est douceur, parfums, paix, volupté... Autour de ces hommes qui veillaient, anxieux, l'immense cité, en bas, s'endormait dans sa gloire...

Des chants de femmes et de matelots, mêlés à de lointaines musiques, s'égrenaient dans des chemins invisibles.

Mais, aux confins de l'horizon obscur, comme une aurore incertaine, transparaissait la vague et sinistre lueur des volcans, et la terre enchantée semblait brusquement tressaillir, comme l'on fait, parfois, dans un mauvais rêve...

CHAPITRE II

Les Noés atlantes abordent sur les rivages du monde nouveau – Au long des côtes, au long des siècles, s'émiettent les peuples de la mer – Après les déluges d'eau et de feu, des déluges de peuples submergent les derniers vestiges des Atlantes.

«Ou t-shét é-artz l-fni é-aléim ou t-mla é-artz
hémç» – La terre se creusait sous l'action des forces (souterraines) et elle était remplie d'actions violentes causées par la chaleur.

GENÈSE, VI-II.

Le grand navire désarmé, sans mâts, sans rames, entraîné par un courant irrésistible, voguait encore sur un océan de cauchemar, sous un ciel opaque d'où tombait une lugubre lumière d'éclipse.

Dans les ténèbres des cinq ponts, tenant encore le lourd tronçon des rames rompues au ras de la carène, un à un, sur leurs bancs, les hommes de la chiourme étaient morts, sans que nul, parmi les marins et les chefs fugitifs, eût le courage de descendre et d'ensevelir selon les rites les choses sans nom qui pourrissaient dans le ventre du navire. Et les derniers passagers, liés aux agrès, aux cabines, sanglants, désespérés, invoquaient dans un cri affaibli le dieu Soleil, qui abandonnait ses peuples et son empire...

Jusqu'au bout du monde courroucé, il y avait l'océan et la nuit.

Immobile, raidi, vivant encore sous le suaire de ses vêtements ruisse-lants d'eau, dans un air noir et glacial qui sentait l'odeur des abîmes, inflexible, enlaçant les trois hauts pieds de bronze qui soutenaient le Disque de proue, le Messenger du Soleil guettait les rivages épargnés du monde où la galère pourrait enfin se briser et atterrir.

Autant qu'il avait pu le calculer quand les étoiles incertaines se mon-traient dans les déchirures des nuées, le courant, qui entraînait le navire avec la vitesse d'un cheval au galop, suivait la route du nord-est.

Cette vitesse était telle que le courant coupait, écrasait les vagues mons-

trueuses, dressées autour de lui comme des falaises de ténèbres. Et c'est peut-être cela qui, jusqu'à cette heure, avait sauvé le navire atlante de l'anéantissement.

Ils étaient partis toute une flotte, après d'innombrables flottes qui, loin du monde condamné, emportaient les dieux, les sciences et le suprême orgueil de l'Atlantide. On avait eu le temps de faire traverser le détroit d'Afrique aux collèges sacerdotaux, aux femmes et aux enfants des races royales. Une caravane indéfinie se déroulait à travers les brousses et les forêts de l'Afrique occidentale, côtoyant avec angoisse les rivages de la mer intérieure, la Tritonis aux mille dieux, qui, inexorablement, semblait se vider et disparaître dans un gouffre inconnu.

Sur son passage, les peuplades noires, où les Atlantes allaient chercher des esclaves qu'ils transportaient jusqu'aux pays des Toltèques, des Mayas, des Cares, accouraient et, dans ce jour plus lugubre que la plus effrayante des nuits, suivaient en gémissant l'interminable cortège, les chars de bronze, les éléphants sacrés et les grands feux qui s'éteignaient et se rallumaient sous l'ouragan et sous les trombes.

Le monde tout entier semblait se dissoudre dans la boue, la nuit et la mort...

Les prêtres du Grand Conseil étaient partis les derniers. Du haut du temple de Neptune, ils écoutaient monter vers eux l'immense sanglot de leur peuple, le grondement des volcans qui illuminaient encore ces ténèbres et voyaient luire, d'instant en instant plus proche, comme un mur de métal en marche, ce flot inexorable qui submergeait la terre des Dieux...

Le navire fuyait sur la mer. Parfois, dans le ciel qui semblait s'effondrer à son tour, retentissaient des explosions éblouissantes. Et d'énormes blocs flamboyants éclairaient une seconde les flots, puis creusaient, avec un sifflement monstrueux et d'immenses vapeurs, leur surface de nuit liquide...

Un jour, le courant sembla obliquer, se ralentir et comme se fondre dans les vagues qui, à nouveau, s'emparèrent du navire. Le ressac des flots retentissait contre une falaise inconnue. D'un dernier élan, la galère vint s'embouquer dans une passe de récifs et les fugitifs de l'Atlantide, robinsons des temps primitifs, abordèrent sur ce rivage qui, avec les grandes cassures fraîches de ses falaises, semblait lui-même le vestige d'on ne sait quel littoral effondré sous les eaux.

C'était à cette courbe de la Bretagne de France qui s'allonge entre

Quiberon et Locqmariaquer... Les stigmates d'un âpre hiver traînaient encore sur le sol désolé. Une neige qui fondait lentement sous la pluie diffusait une confuse et sinistre lumière.

Le rude vieillard, se traînant sur ses membres ankylosés, gravit une éminence, regarda ce monde hostile où allaient vivre les naufragés des îles Bienheureuses. Mais, bientôt, rassemblant ses compagnons : « Nous allons, leur dit-il, sauver les vestiges du navire et enterrer nos morts. »

À l'abri des rocs s'entassèrent les poutres, les outils de bronze, les coffres qui contenaient les livres saints, les semences et les vivres. Enfin, ayant allumé leur premier feu, les Atlantes purent contempler, à sa lueur dansante, leurs visages désespérés.

— Nous sommes châtiés par les dieux, disait le prêtre. Remercions-les de nous permettre de vivre. Car, je vous le dis, bientôt nous reverrons le Soleil, le monde s'éclairera de nouveau et se réchauffera à ses rayons divins, la vie refleurira sur un monde purifié.

Autour du feu, les Atlantes chantèrent les grands hymnes au Soleil très saint. Leur appel se tordait et montait comme la flamme du foyer. Et, dans les vallées neigeuses, lentement, rampant sur le sol, avec leurs armes de pierre, leurs colliers faits de vertèbres enfilées, leurs corps peints de rayures blanches et noires, les sauvages se rapprochaient et formaient le cercle autour des divins étrangers.

Dans le vaste effroi qui pesait sur le monde obscur, il n'y avait plus, pour l'heure, de bêtes sauvages, d'hommes sauvages, ni hélas, de civilisés. Mais seulement des êtres frissonnants qui attendaient le retour du soleil.

De grands aurochs hérissés, aux yeux rouges, soufflant du brouillard, accouraient vers le feu et, pêle-mêle avec les sauvages au menton lourd, regardaient les Hommes-de-la-Mer.

Et le prêtre atlante, droit devant la flamme, sa longue barbe blanche étalée sur sa poitrine fumante, expliquait par gestes aux hommes et aux bêtes que la nuit ne serait pas éternelle, que le soleil allait revenir, qu'il fallait lui préparer des fidèles et des moissons.

Et le Soleil reparut un jour, et, tout au long des rivages d'Europe, d'Asie, d'Amérique, des naufragés atlantes chantèrent les grands hymnes et des hordes de races inconnues, descendant des montagnes et des forêts, regardaient ces hommes merveilleux déchirer avec des métaux tranchants la terre limoneuse, y semer des graines, rouler des pierres pesantes, égaliser les blocs avec des marteaux d'airain, tracer autour de l'autel un carrefour

de quatre voies et s'efforcer d'organiser à nouveau le monde autour de cet embryon de cité.

Ainsi, au hasard des tempêtes, des courants et des fuites éperdues sur un sol soulevé et houleux comme la mer, pendant que le gros de l'émigration parvenait à gagner l'Atlas libyen d'où elle rayonnait sur l'Ibérie montagnieuse et sur la lointaine Égypte, s'accrochant aux rivages du monde antique, s'égrenant au long des golfes, des îles, des archipels, les derniers Atlantes se répandaient sur le monde épargné.

C'est surtout dans les îles, vu leur petit nombre, qu'ils s'installèrent. Là, il leur était plus facile de résister, de rallumer leurs forges, de construire, à nouveau, les grands navires agressifs et insaisissables. Car il semblait que le cataclysme, en modifiant la face de la terre, eut fait surgir, des marécages fumants et des forêts mystérieuses, un pullulement d'hommes nouveaux, déluge lent et insatiable, qui peu à peu submergeait et absorbait les dernières colonies du Soleil.

Les siècles s'écoulèrent. Lentement, vers le nord et l'orient inaccessibles, les barrières glaciaires se fondaient et des hordes hardies de grands hommes blonds, poussant devant eux leurs troupeaux, venaient battre les citadelles des Peuples-de-la-Mer.

De cette vaste et positive civilisation qui avait tenu le monde dans son lourd fluet de bronze, il ne restait plus, au milieu des terres, que des monuments en ruines dont les peuples nouveaux ne connaissaient ni l'histoire ni l'usage et cette longue et indestructible traînée de Pyramides que les architectes d'Égypte ou d'Amérique s'efforçaient encore de copier et de reproduire. Sur les colonies d'Amérique, plus directement frappées par le cataclysme planétaire, s'abattirent des hordes venues, à travers le Continent du Nord, du lointain monde des Jaunes...

Pendant des siècles, l'humanité, écrasée sous la terreur des vengeances célestes, ne songea qu'à vivre. Les sacrifices aux dieux souterrains mêlèrent leurs pompes sanglantes aux cultes des dieux de la lumière et de la vie. Une tradition confuse, et comme effacée, maintenait encore, à l'intérieur des religions nouvelles, les anciens rites solaires. Mais la langue même des Atlantes avait disparu, ne laissant que quelques racines à travers le langage des peuples qui furent en contact avec eux, ne laissant, comme sceau et trace de leur empire aboli, que des noms de dieux, de fleuves, de montagnes. Le règne des Rouges était passé. Un long moyen âge commençait, antérieur à l'histoire, que les civilisations du Mexique, du Pérou,

de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Inde, de la Grèce allaient éclairer tour à tour.

À la lisière des nouveaux empires, frange chaque jour amincie et émiet-tée, les derniers hommes de la race du bronze, un à un disparurent, laissant, dans les traditions légendaires, un souvenir confus : Nékuaas, Pyrhuas, Cabires, Dactyles, hommes des forges et des trésors souterrains.

Ces légendes, écrit Roisel, dans sa *Chronologie des Temps préhistoriques*, existaient partout profondément gravées dans la mémoire des peuples et se perpétuaient d'âge en âge.

«Toutes sont unanimes sur la crainte traditionnelle qu'inspiraient ces mystérieux artisans ; chacun enchérissait sur le récit des aïeux, et il ne resta plus des anciens maîtres de l'Occident que des récits merveilleux. Il faut retrouver un écho de ces souvenirs dans la croyance aux gnomes, gardiens des mines, aux nains ventrus que portent les médailles de Cossura et qui étaient confondus avec les nains Cabires, souvent représentés avec tous les attributs du forgeron. Suivant plusieurs auteurs, ces derniers étaient, comme les Cyclopes, des ouvriers de Vulcain et de même race, petite et obèse, que les Corybantes, les Curètes et les Dactyles ; tous passaient pour des génies souterrains, fuyant la présence de l'homme.

Les livres sacrés conservèrent, tout emmaillotés de symboles, quelques traces de l'enseignement atlante. Mais ce que les Hébreux, les Américains, les Grecs, les Latins nous ont transmis ne saurait nous permettre de reconstituer encore, avec une chronologie précise, l'enseignement de Poséidonis.

Tant que les tribus des peuples nouveaux errèrent, transportant, avec leurs idoles d'os, de bois et d'argile cette tradition sommaire, énigmatique, léguée par les aïeux, celle-ci put encore garder un peu de son intégrité primitive.

Mais les tribus sauvages s'immobilisèrent, s'amplifièrent en puissants empires. La hutte devint palais, le culte devint une religion complexe dont les rites et les chapes d'or recouvrirent l'humble et pauvre verset de la légende d'Héden. L'Atlantide était effacée de la mémoire des hommes.

Les temps historiques commençaient.

CHAPITRE III

Conclusion: Vers un Institut international des recherches – On peut constituer une science atlantidienne – La France doit créer une École de l'Atlas.

Ainsi, depuis des millénaires, l'Atlantide s'est effacée de la surface du globe. Et ce ne sont point ses traces directes que l'on retrouve, mais les reflets de son passage, à travers d'autres civilisations, effacées à leur tour. Pourtant, de ces vestiges et de ces ombres, patiemment assemblées et comparées, il se dégage une bien troublante conviction. Même si l'on ne peut démontrer que l'Atlantide des géologues a été peuplée par les orgueilleux Atlantes de Platon, il faut bien admettre qu'une *Civilisation x*, avant toute histoire, au temps de l'âge de bronze, a doté d'une incontestable unité, d'une parenté originelles, les civilisations et les religions de l'Afrique du Nord, de l'Égypte, de la Tyrrhénie, de l'Amérique Centrale et Méridionale. À tel point que le géographe Berlioux se voit contraint de placer dans l'Atlas marocain ce grand foyer primitif qui a éclairé les deux mondes.

Or, nulle unité de recherches, à l'heure actuelle, ne correspond à cette unité archéologique qui a frappé tant de savants et tant de voyageurs.

L'histoire ancienne de certains pays, pourtant bien proches de nous, comme la Berbérie, le pays des Barbaresques, est encore enveloppée de ténèbres. En d'autres endroits, mieux étudiés, il semble que toutes les antiquités se confondent. La civilisation mexicaine du temps de Montezuma n'avait point édifié ces pyramides et ces temples au milieu desquels se déroulait sa barbare splendeur, pas plus que Charlemagne n'a édifié les belles ruines romaines qui décoraient encore son empire. Nul ne songe à confondre sous le nom «d'art français» les Arènes de Nîmes et Notre-Dame de Paris, par exemple. Tandis que l'on confond sous le nom d'art mexicain ou d'art péruvien des œuvres monumentales dont la construction fut sans doute séparée par des millénaires d'intervalle.

Enfin, l'on étudie séparément sans jamais songer à les comparer entre elles, les antiquités des deux Mondes. Nul *Institut International d'études* n'existe pour synthétiser les recherches, pour rapprocher leurs résultats. Faute de

cette vaste et nécessaire documentation, certains savants traitent trop volontiers de rêveurs des hommes aux intuitions hardies qui, sans attendre le dernier coup de pioche, s'efforcent de reconstituer le vaste édifice disparu.

Si l'on n'ose appeler *Société d'études atlantidiennes* cet Institut nécessaire, il faut bien admettre, en tout cas, que l'on ne pourra, sans lui, coordonner nos notions éparses sur les civilisations primitives.

Où pourrait-on trouver, en effet, de nos jours, un corps savant ainsi organisé :

I. — Des équipes d'explorateurs de l'Océan ou du sol qui poursuivraient des sondages et des fouilles, depuis la mer des Sargasses et les montagnes de l'Atlas jusqu'aux plateaux du Mexique et des Andes péruviennes ?

II. — Des équipes d'archéologues, d'architectes, d'épigraphistes qui classeraient les résultats de ces recherches et les compareraient aux résultats déjà acquis en Égypte, en Asie, en Amérique ?

III. — Des équipes de linguistes, qui étudieraient les grammaires et lexiques de tous les peuples portés sur la carte de l'empire colonial atlante ?

IV. — Des équipes de géologues, de zoologistes, de botanistes, d'anthropologistes.

Cet Institut ne se confondrait ni avec les Sociétés d'américanistes, ni avec les Écoles du Caire ou d'Athènes.

Enfin, la France, qui tente d'organiser une sorte d'Empire de l'Afrique occidentale, devrait créer une véritable *École de l'Atlas* pour l'étude de ces antiquités libyennes, berbères, dont beaucoup se trouvent en des régions à peine explorées encore.

La science moderne connaît si peu de choses sur l'antique histoire des peuples riverains de l'Atlantique. Et ces études illumineraient d'une lueur si forte notre conception scolaire du monde ancien !

Déjà, depuis moins d'un demi-siècle, dans le sol de la Crète, de l'Asie Mineure, les archéologues, comme en une sorcellerie inattendue, ont évoqué des peuples, des palais, des villes, des armées dont nulle histoire humaine n'avait gardé la trace. Sumériens, Hétéens, Elamites, Cariens surgissent, avec leurs archives aux hiéroglyphes indéchiffrés...

Je ne pense pas, à la vérité, que l'on enseigne demain dans les écoles l'histoire de l'Atlantide. Du moins peut-on, dès aujourd'hui, demander à ceux qui, d'une main patiente, échafaudent les châteaux tremblants de l'histoire, de penser parfois, fut-ce dans leurs rêves, à cet Empire du Soleil, disparu comme lui dans cet Occident empourpré, dans cette Limné fabuleuse où veillent les héros et les dieux.

Table des matières

Introduction

Un voyage à travers les temps inconnus. – Peut-on créer une science des études atlantidiennes ?.....	4
--	---

PREMIÈRE PARTIE : L'EMPIRE DU BRONZE, L'ATLANTIDE FABULEUSE ET L'ATLANTIDE GÉOLOGIQUE

Chapitre premier

L'Atlantide existe géographiquement. – Les témoignages de la géologie, de la zoologie et de la botanique. – Les grands sondages océaniques. – La carte du continent englouti. Tableau sommaire du monde terrestre à l'époque du cataclysme.....	10
---	----

Chapitre II

L'Atlantide existe historiquement – Les témoignages des anciens – Les concordances des traditions atlantidiennes en Europe et en Amérique – L'Aztlan ou Meztlì des Mexicains et l'Atlantis de Platon – Le texte du <i>Timée</i> et du <i>Critias</i>	17
Les races connues des anciens Égyptiens	17
Extraits du <i>Timée</i>	20
<i>Critias</i> , ou de l'Atlantide.....	23
Histoire de l'Atlantide	27

Chapitre III

L'Atlantide existe ethniquement – La mer a englouti l'Océanie atlante, mais les colonies ont longtemps subsisté – Les peuples de l'Atlantide – Les Canaries, l'Atlas marocain ou Libye, l'Ibérie, la Ligurie, l'Étrurie, la Carie, les îles grecques, l'Amérique Centrale, les Andes – La langue berbère et les «Barbaroi».....	38
Notes du chapitre III.....	47

Chapitre IV

Les traditions diluviennes suivent la carte platonicienne de l'empire atlante – Les fêtes sacrées du déluge dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde	
--	--

L'ATLANTIDE

– L'Amérique a surtout gardé la mémoire du cataclysme volcanique : l'Europe des raz de marée.....	49
Notes du chapitre IV	56
Chapitre V	
Les Atlantes, peuple du bronze – Les historiens et le problème préhistorique des métaux – Seule, l'existence d'un foyer industriel primitif en Atlantide résout logiquement le problème – Histoire du bronze en Amérique, en Étrurie, dans les Cyclades, en Asie Mineure, en Scandinavie.	58
Chapitre VI	
Nous pouvons reconstituer les traits généraux de l'architecture atlante d'après les monuments de l'Égypte et de l'Amérique – L'architecture sacrée procède d'après les mêmes types en Égypte, en Étrurie et dans la primitive Amérique – La pyramide – La voûte – Les temples de Thèbes, de Téotihuacan, de Palenqué, de Tiahuanaco, de Cuzco.	67
Chapitre VII	
Un culte primitif du Soleil a laissé, dans les vieilles religions, conservatrices des mythes oubliés, une tradition et une organisation sacerdotales que l'on retrouve chez les préberbères, en Égypte, en Chaldée, dans l'Europe du bronze, en Amérique – Les collèges de prêtres, le calendrier astronomique, les hiéroglyphes. Les apôtres colonisateurs – La Croix, l'Arbre et le Serpent.....	79
Notes du chapitre VII	90

DEUXIÈME PARTIE : L'EMPIRE DU SOLEIL DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE AUX PYRAMIDES D'AMÉRIQUE

Notice	95
Chapitre premier	96
Chapitre II	
Les Noés atlantes abordent sur les rivages du monde nouveau – Au long des côtes, au long des siècles, s'émiettent les peuples de la mer – Après les déluges d'eau et de feu, des déluges de peuples submergent les derniers vestiges des Atlantes.	103

L'ATLANTIDE

Chapitre III

Conclusion : Vers un Institut international des recherches – On peut
constituer une science atlantidienne – La France doit créer une École de
l'Atlas..... 108



© Arbre d'Or, Genève, mai 2005
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Alambicx et vases à digestion*, d'après un manuscrit alexandrin.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/JBS